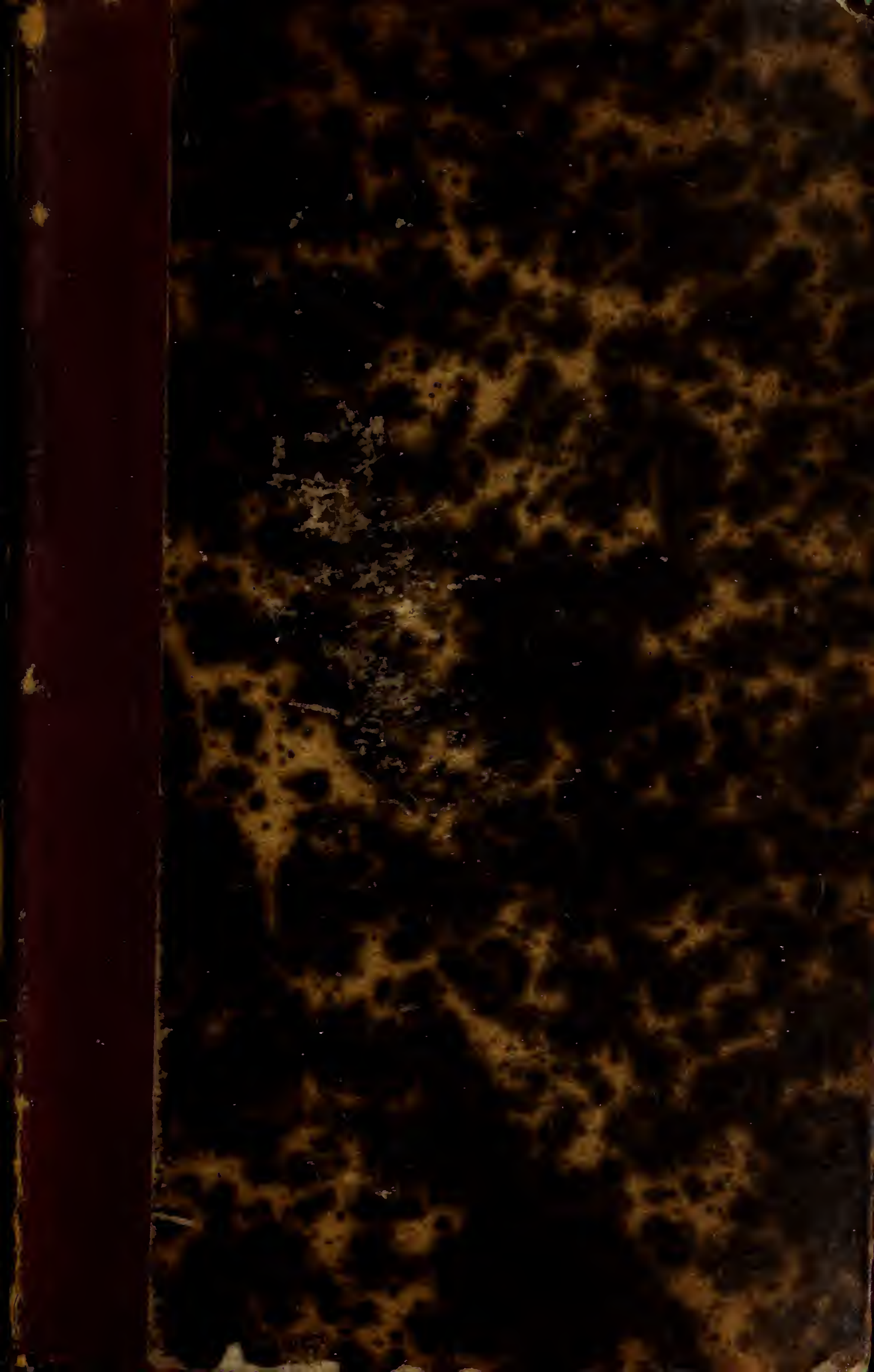
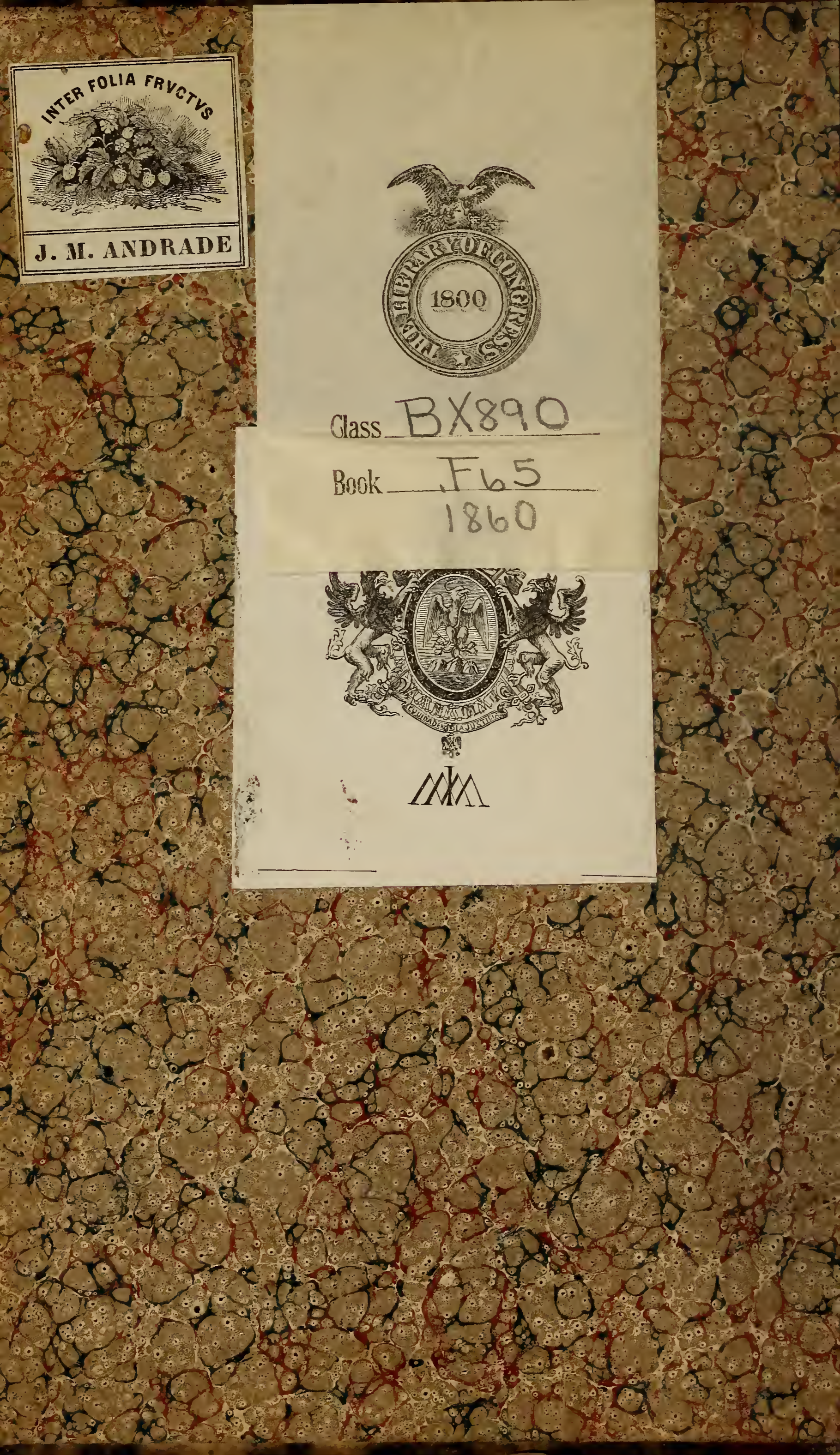




INTER FOLIA FRVCTVS
J. M. ANDRADE
LIBRARY OF CONGRESS
1800
Class BX890
Book .F65
1860



MES SOUVENIRS



Par une belle matinée d'automne je traversai les gracieux villages de Saint-Gervais et de Saint-Michel.....

MES

SOUVENIRS

PAR MAXIME DE MONTROND

Auteur de *Mes Paillettes d'or*, et de divers autres ouvrages.

TROISIÈME ÉDITION

... Et hæc olim meminisse juvabit.



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

MDCCCLX



MES SOUVENIRS

I

Un souvenir du Colysée de Rome.

La vue de la Croix, instrument de la liberté et du salut du monde, me rappelle un pieux souvenir de Rome, qui, après plus de douze années, est tout vivant encore dans mon esprit. La Croix sied bien dans tous les lieux : elle est merveilleusement placée au faîte de nos temples, sur nos places publiques, aux carrefours des chemins, à l'entrée des hameaux et des villes. J'aime à la voir dans l'humble mansarde du pauvre, au chevet du lit de l'infirme et du malade. Partout où brille ce signe auguste de notre rédemption, sa vue porte à l'âme des pensées de consolation et d'espé-

rance. Elle est belle aussi, la Croix de Jésus-Christ, sur le sommet du Capitole. Ce n'est point là pourtant que dans ce moment je viens la contempler. C'est dans le voisinage du *Forum romain*, au centre de l'amphithéâtre Flavien. C'est là qu'elle m'apparaît radieuse et singulièrement touchante, sur les débris d'un petit oratoire consacré autrefois sous l'invocation de *Notre-Dame de Pitié*.

On connaît l'histoire du Colysée de Rome, où se reflète en quelque sorte celle de la société depuis près de dix-huit siècles. D'abord cirque magnifique de gladiateurs sous Titus, puis arène des martyrs sous Dioclétien, il devint au moyen-âge un poste militaire, une sorte de redoute que se disputaient des familles rivales; hôpital pendant les pestes, il servit enfin plus d'une fois de lice aux brillants tournois des chevaliers.

Vers la fin du XIVe siècle, plus maltraité par la civilisation renaissante qu'il ne l'avait été par les barbares, le Colysée devint une espèce de carrière d'où l'on extrayait tour à tour le marbre, la pierre ou le bronze qui servirent à la construction de riches palais et de somptueuses villas. Ce fut encore la religion, dans la personne de ses pontifes, qui vint arrêter ce vandalisme et qui sauva d'une destruction totale les débris de ce beau monument.

Le pape Clément X, désireux de le conserver aux arts et de le consacrer à la gloire de la vraie religion, fit construire, autour de l'arène du Colysée, quatorze autels découverts, en mémoire des mystères de la passion du Sauveur. Au milieu on vit bientôt s'élever une chapelle sous la touchante invocation de *Notre-Dame de Pitié*. Plus tard Benoît XIV ajouta divers ornements à l'œuvre de Clément X,

et il accorda de nombreuses indulgences aux chrétiens qui viendraient faire en ce lieu le *Chemin de la Croix.*

C'était un vendredi, par une délicieuse soirée de juin. L'*Ave Maria* allait bientôt sonner, et l'on allait voir s'acheminer vers les églises de Rome, selon l'usage, une foule de pieux fidèles qui, la journée finie, s'empressaient de porter à la *madone* leur tribut quotidien de reconnaissance et d'amour. Pour moi, me promenant alors dans le *Forum*, dont je venais presque chaque soir contempler les majestueuses ruines, je voyais d'autres fidèles en grand nombre, des femmes surtout, vêtues d'un certain costume, traverser d'un pas rapide le *Campo-Vaccino*, et préoccupées d'une seule pensée, sans nul souci des temples d'*Antonin et Faustine*, de *Romulus et Remus*, des ruines de la *Basilique de Constantin*, de l'*Arc de Titus*, et de tant d'autres magnifiques ruines qui bordaient leur route, se diriger par la Voie sacrée vers le Colysée. Je suivis le flot de ces chrétiens, et j'entrai avec eux dans l'enceinte du vieil amphithéâtre. Là un religieux et touchant spectacle s'offrit bientôt à mes regards.

Qu'elle est belle, touchante et féconde en fruits de salut, cette dévotion que l'Eglise a bénie, enrichie de nombreuses indulgences, et qui est si connue aujourd'hui sous le nom de *Chemin de la Croix.* En quelque lieu, en quelque état qu'il soit, libre ou captif, en maladie ou en santé, tout simple fidèle peut, une croix à la main, accomplir *un saint voyage* à Jérusalem. Participant aux mêmes grâces, il n'a dès lors rien à envier aux vrais pèlerins de la Terre-Sainte. O bonté ingénieuse de notre mère l'Eglise ! Le fidèle le plus souvent ne peut aller à Jérusalem ; voilà que Jérusalem est venue jusqu'à lui...

Mais si cependant, en dehors de la ville sainte, il est un sol béni où le pieux chrétien doit faire le plus dévotement le *Chemin de la Croix*, n'est-ce pas dans cette arène du Colysée de Rome, où tant de glorieux martyrs, à l'exemple du Fils de Dieu, ont porté la croix et souffert avec constance la plus douloureuse passion pour l'honneur de la foi chrétienne. Or tel était le tableau édifiant que j'avais en ce moment sous mes yeux. Un moine franciscain, suivi de la foule des fidèles, et principalement des frères ou sœurs du tiers-ordre de Saint-François, parcourait successivement les quatorze stations qui rappellent les mystères de la passion du Sauveur. A chacune d'elles, sa voix, forte, vibrante, chaleureuse, dont une ardente charité faisait surtout l'éloquence, racontait les souffrances du divin Rédempteur, et faisait passer dans l'âme de chacun des auditeurs les sentiments de foi et de céleste amour qui remplissaient la sienne. Après chacun de ses discours, toute l'assemblée tombait soudain à genoux, et, prosternée humblement sur ce sol teint du sang des martyrs, elle répondait, le cœur ému, aux prières, aux chants que faisaient entendre le frère séraphique.... Mêlé à la foule des pèlerins, j'écoutais en silence cet orateur populaire, rendu éloquent par son âme et par les souvenirs de la croix qu'il avait constamment devant lui et dont la vue ranimait ses forces épuisées. Il retraçait des images saisissantes de la passion de notre bon Sauveur; et ce peuple de Rome, si facile à émouvoir, s'attendrissait, sanglottait, et de pieuses larmes coulaient de bien des yeux sur l'arène où jadis tant de larmes de sang avaient coulé des plaies des gladiateurs ou des généreux confesseurs de la foi.

Non, jamais je n'oublierai cette scène auguste et touchante. J'avais compris ce soir-là même, la puissance et la vertu du langage de la Croix dans la bouche d'un orateur sorti du peuple, qui parlait ce langage, les reins ceints d'une corde et des sandales aux pieds.... Je sortis du Colysée tout ému, et en regagnant ma demeure, à travers les majestueuses ruines, qu'un beau clair de lune semblait grandir encore et rendre véritablement resplendissantes, je soupirai à voix basse ces premiers mots d'un verset de l'hymne sainte que je venais d'entendre : *Je vous salue, ô Croix notre unique espérance !....* [1]

[1] O Crux, ave, spes unica. — *Hymne de la Passion.*



II

Soyons contents de notre sort.

Je ne suis pas de ceux qui croient au bonheur, même imparfait, dans ce bas monde. On entend quelquefois dire d'un homme riche qui semble avoir tout à souhait : *Cet homme est parfaitement heureux*. Vaine illusion ! singulier mensonge ! Je veux qu'une heure ait sonné pour vous dans la vie, vous apportant un *bonheur parfait* : savez-vous si l'heure suivante ne va pas le voir s'évanouir ? Quel bonheur que celui qu'un léger souffle, comme un beau château de cartes, peut détruire en un instant !.... Je ne m'étonne pas du reste qu'il en soit ainsi. La vie prise au sérieux, telle qu'elle est réellement, est un lieu d'épreuve, une terre de passage..... L'homme, on l'a dit cent fois, est un exilé qui cherche à regagner sa patrie. — Depuis quand l'exilé est-il *parfaitement heureux ?* Il n'aurait donc plus de cœur ni d'âme ! Ecoutons plutôt le langage de la foi, qui ne flatte point, mais qui du moins ne trompe jamais : La terre, dit-elle, est un séjour d'épreuve, et partant une *vallée de larmes où les fils d'Eve s'en vont gémissant et pleurant*. — Pourquoi, changeant sa

nature, voulez-vous en faire un séjour de suprême félicité ?

Bien qu'il en soit ainsi, la bonté infinie de Dieu, cependant, ménage encore à l'homme, sa créature chérie, des jours calmes et sereins. Elle a des secrets merveilleux pour endormir les douleurs de l'exilé ; aux âmes pures et saintes, elle donne même parfois des joies délicieuses qui sont comme un avant-goût des joies de la céleste patrie. Mais, sans prétendre si haut, le commun des hommes peut encore, s'il le veut bien, voir s'écouler pour lui, ici-bas, une vie sinon heureuse, du moins exempte de trop de soucis, d'inquiétudes, de misères réelles ; et en définitive, le chemin de la terre au ciel, s'il n'est semé de roses, peut se faire cependant sans qu'on rencontre des épines sous chaque pas et des serpents dans chaque buisson de la route. Le secret pour faire ainsi ce chemin consiste, ce nous semble, en ces trois choses : avoir une grande confiance en la souveraine providence de Dieu, modérer ses désirs, être content de son sort.

Si nous étions bien convaincus que Dieu est notre père, que sa providence ordonne tout avec une admirable sagesse et fait tout servir à notre bien, de quel calme, de quelle consolation ne jouirions-nous pas au milieu de tous les événements de notre vie ! Mais combien peu de gens pensent ainsi ! combien peu savent modérer leurs désirs et rester contents de leur sort ! Le *jardin de certain marchand* n'a pas encore sans doute trouvé son maître : qui sait quand il le trouvera ?...

« Je me souviens, dit un moraliste, d'avoir entendu parler d'un certain marchand fort à son aise, lequel s'étant fait faire un très-beau jardin, avait fait graver au-dessus de la

porte ces mots sur un marbre : *Ce jardin a été fait par moi N. N., pour le donner au premier venu qui peut prouver qu'il est véritablement content.* Or un jour, se promenant dans son jardin, il vit entrer un inconnu qui s'approcha de lui et, après l'avoir salué, lui demanda où était le maître de ce jardin. Le marchand, ayant répondu que c'était lui-même, lui demanda ce qu'il désirait : « Prendre possession de ce jardin, répliqua l'inconnu ; car je vois que vous l'avez fait faire dans le dessein de le donner à celui qui est véritablement content : or, comme je le suis et puis le certifier par serment, vous aurez la bonté, Monsieur, de me le céder. » Le marchand, l'ayant laissé achever son discours sans l'interrompre, lui répondit : « Monsieur, c'est assurément mon intention ; mais comme je ne vois pas d'apparence que vous soyez celui qui peut y prétendre par ce titre, je vous prie de vous retirer ; car si vous étiez content vous ne demanderiez pas mon jardin [1]. »

A toutes ces personnes en si grand nombre, qui sont mécontentes de leur sort, qui se plaignent sans cesse d'être perdues, oubliées, incomprises, et qui voudraient briller aux premiers rangs, je conseille un excellent petit ouvrage qui, sous une forme légère, badine, cache de bien précieux enseignements. C'est l'œuvre d'un savant jésuite. On me permettra d'en extraire ici quelques fragments :

« ... Dites-moi, n'y aurait-il pas un plaisant sujet de rire, si ces petites figures que le peintre met en raccourci dans un tableau et qui, ébauchées en quelques coups de pinceau, sont comme perdues dans l'ombre ou fuyant dans le lointain d'une perspective ; si ces petites figures,

[1] *Pensées et Réflexions morales* du comte d'Oxenstiern.

dis-je, allaient crier à leur maître : « Oh! là, quelle manière est la vôtre? Peignez-nous sous des couleurs plus vives, donnez-nous un meilleur air et employez à notre égard des touches plus fortes qui nous fassent sortir de l'obscurité; faites-nous paraître vives et brillantes, nous aussi sur le devant, comme les figures qui tranchent sur le premier plan; pourquoi nous tracer si mesquinement et nous faire oublier ainsi dans le fond du tableau? » Que si le peintre n'est nullement tenu de rendre raison à ces figurines des procédés de son art, et de leur expliquer comment il a besoin d'un mélange d'ombres et de lumières pour donner à son tableau les saillies, les fuyants, les situations et les arrangements qu'il s'est proposés, Dieu sera-t-il tenu de le faire à l'égard de ses créatures?

» ..... Tout état a ses fatigues, et bien fou serait celui qui, pour échapper aux siennes, envierait l'état d'autrui. Si Dieu vous appelle par la voie du mariage, à quoi bon vous dépiter de n'être point un cénobite chantant des psaumes sous un capuchon et tissant des cordes ou des nattes? Si, au contraire, la divine miséricorde vous a donné la vocation religieuse, pourquoi mal souffrir la discipline, le vêtement grossier, la vie retirée, la psalmodie, et porter envie aux marchands, aux soldats, aux courtisans? Si la vieillesse blanchit votre front, calme l'ardeur de votre sang, énerve la vigueur de vos membres, pourquoi supporter avec impatience le poids des années, en murmurant et en enviant la fraîcheur, les grâces et la vivacité des jeunes gens? Si la Providence vous a fait naître femme, pourquoi, dégoûtée de vous asseoir devant un dévidoir, un coussin à dentelle ou un petit chevalet, avec une aiguille, un fuseau et des bobines,

voudriez-vous manier l'épée et dompter les chevaux? Dieu a réparti les fatigues avec grande justesse, selon les âges, les sexes et les conditions. Pourquoi donc me troubler et me tourmenter à l'occasion de celles qui doivent m'incomber par mon état?

» ..... Si je reste paisiblement content de ma condition, je ne refuserai donc pas les incommodités, les peines, les fardeaux et les malaises qui en sont inséparables. Je ne m'en irai point troublé, tout essoufflé, gémissant, comme un homme retenu sous un poids énorme qui l'écrase. Que le forgeron ne se plaigne donc pas de la pesanteur des marteaux, de la fumée du charbon, du bruit de l'enclume ou des grincements des limes; car c'est là le métier du forgeron, qui, sans ces outils, ne peut dompter le fer. Oh! ne serait-ce pas une chose neuve, s'il arrivait un jour que le cou, pour se dispenser de la fatigue, se plaignît d'avoir à supporter la tête, que les épaules ne voulussent plus voir les bras accrochés après elles, que les os refusassent d'être recouverts de chair, et les jambes, enfin, de porter le ventre et tout l'édifice du corps?

» ...... A-t-on jamais vu dans les jardins le rosier se lasser de porter des roses, et requérir à leur place, comme plus légers, des marguerites ou des muguets? ou bien le lis demander que sa tête soit ornée d'une pivoine, ou le tulipier vouloir que son front se couronne de narcisses et de la fleur d'aubépine?... Chaque tige porte avec grâce la fleur dont la nature l'a ornée, comme chaque arbre se charge volontiers des fruits que la nature lui donne. L'abricotier ne voudrait pas changer les siens avec ceux du cerisier, ni le pêcher renoncer à ses pêches, ni le poirier bergamote troquer avec les poiriers

d'ambre, ni les pommiers roussâtres avec les pommiers roses ou ceux de paradis; mais chacun porte et chérit ses fruits propres, encore bien qu'ils courbent ses rameaux et se nourrissent de sa sève.... Et moi je ne me tiendrais point content des fatigues jointes à mon état, et je m'en irais enviant l'état d'autrui comme plus doux et moins fatigant? Sans fatigue, je ne suis plus ce que je suis réellement, et je n'opère point la tâche que je dois opérer [1]. »

La pensée de ce chapitre m'est survenue, au souvenir de quelques braves hommes, bons et pieux, que je rencontre souvent sur mon chemin, mais surtout à l'église, où leur tenue recueillie, leur air calme et serein, me plaisent et me font du bien. Ce sont d'honnêtes ouvriers, de bons pères de famille; mais ils ont un titre de plus à nos respects : ils sont membres de la confrérie des *Pénitents*, ou de celle de *Saint Joseph*, sa sœur et sa compagne. Ces braves gens, dont je veux dire un mot avant de clore cet ouvrage, m'édifient singulièrement. Ils assistent pieusement, dans leur blanc et pittoresque costume, à toutes nos cérémonies religieuses, à nos processions, aux convois funèbres; ils ont un prieur, des dignitaires, des statuts, des règlements; ils chantent ensemble un office chaque dimanche dans une chapelle qui leur est spécialement consacrée. Plus d'une fois, assistant à cet office, à la vue de leur air grave et digne, je me suis cru transporté dans l'église d'un monastère ou dans un chœur de chanoines d'une cathédrale. Quand vient à mourir l'un des *frères*, la confrérie entière se rend à ses funérailles : ces hommes portent sur leurs bras robustes

[1] *L'Art de se réjouir toujours*, trad. du P. de Sarasa. — Bibliothèque de Lille, 1847.

le corps de leur ami, de leur frère, souvent laissé à découvert. Ce pieux cortége m'a semblé extrêmement touchant. Les confréries des *Pénitents* sont, comme on le sait, très-répandues et jouent un rôle important dans nos cités méridionales. J'aime celles de ma ville natale. Tous ces braves hommes portent une joie placide, une bonhomie sereine sur leur front hâlé, sillonné par les rides du travail. Ils me paraissent être *très-contents de leur sort*. Ils ont peu d'ambition, vivent de peu, et de ce peu qui leur suffit, ils remercient encore chaque jour le Seigneur, dont ils sont heureux et saintement fiers de chanter chaque dimanche la bonté et la grandeur. Encore une fois, j'aime nos *pénitents*, et il m'est doux de leur offrir ici publiquement un tribut de ma respectueuse estime.



III

On se retrouve dans le ciel.

Præterit figura mundi.

Tout passe, tout disparaît, tout s'évanouit ici-bas; la figure de ce monde, pour parler le langage des livres saints, est comme une *tente qui sera bientôt enlevée*. Un peu plus tôt, un peu plus tard, tous s'en vont par le même chemin. Mais quand tout disparaît, quand tout s'efface, rien ne périt de ce qui a été animé un instant du souffle de Dieu. Notre âme immortelle, dégagée de l'enveloppe du corps, recommence alors une nouvelle vie. Que dis-je? C'est seulement alors qu'elle vit pleinement. L'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie. On pourrait donc dire que la vie de l'âme ne commence en quelque sorte qu'à la mort du corps, si ce corps lui-même ne devait un jour ressusciter glorieux, pour vivre avec l'âme, sa compagne d'exil, d'une immortelle et bienheureuse vie.

Mais au-dessus de toutes ces disparitions d'ici-bas, tristes, déchirantes, le pieux fidèle voit planer une céleste figure dont la vue le console. C'est l'ange de l'espérance; sous ses blanches ailes il porte de mystérieux trésors qu'il étale devant nos yeux ou verse dans notre âme. Parmi eux, je distingue une banderolle rayonnante d'or sur laquelle je lis ces mots : *On se retrouve dans le ciel.*

Il est très-permis de croire et d'espérer que nous nous retrouverons et reconnaîtrons dans le ciel, et que notre félicité s'accroîtra de celle de nos amis. Le doute même à cet égard répugne à la nature de notre âme, et la raison s'accorde ici merveilleusement avec la foi, pour nous attacher à cette croyance si douce, si consolante. Oui, dans le ciel, si nous avons le bonheur d'y être introduits, nous reverrons nos parents, nos amis; nous les aimerons d'un amour plus vif, plus tendre, plus parfait, et cet amour qui faisait déja ici-bas une grande part de notre félicité contribuera encore à augmenter pour nous celle des cieux. Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Nos facultés ne seront point changées dans le monde futur; mais elles seront agrandies, développées, et recevront le complément qui leur manquait. Possédant, autant qu'il peut être donné à une créature, la plénitude de l'être, de la connaissance, de l'amour, l'âme des élus ne perdra aucune de ses affections légitimes, elle les ressentira au contraire beaucoup plus vivement. Elle aimera en Dieu et selon Dieu d'un *amour de bienveillance* tous ceux qu'elle aura aimés sur la terre, et cet amour, ainsi épuré, perfectionné, n'en sera que plus fort, plus solide, plus sublime. C'est là que la reconnaissance et l'amour seront enfin au large, et paieront à l'Etre aimé le véri-

table tribut dont tous ceux d'ici-bas n'étaient que de faibles et impuissantes arrhes. Un jeune savant, enlevé récemment à la fleur de l'âge, à la religion et à ses nombreux amis, faisait ainsi ses adieux à sa bien-aimée compagne : « A ma tendre Amélie, qui a fait la joie et le charme de ma vie.... j'adresse des adieux courts comme toutes les choses de la terre. Je la remercie, je la bénis, et je l'attends. *Au ciel seulement je pourrai lui rendre autant d'amour que je lui en dois* [1]. »

Ainsi parle le cœur du chrétien. C'est là haut, et non point ici-bas, qu'il se dilatera pleinement, et qu'il rendra à Dieu d'abord et par-dessus tout, ensuite à ses amis de la terre, le vrai culte de la reconnaissance et de l'amour.

Il semble superflu d'insister sur ce point. Tous les docteurs, tous les saints ont regardé la terre comme un exil, une tente de passage, et le ciel comme la patrie, le bienheureux séjour de l'*éternelle réunion*. Citons seulement quelques lignes du bon saint François de Sales. Voici comment il écrivait à une pieuse dame contre la crainte de la mort : « Considérez les personnes que vous aimez le plus, desquelles il vous fascheroit d'être séparée, comme des personnes avec lesquelles vous serez éternellement au ciel ; par exemple, votre mari, votre petit Jean, monsieur votre père. Oh ! ce petit garçon sera, Dieu aidant, un jour bienheureux en cette vie éternelle, en laquelle il jouira de ma félicité et s'en réjouira, et je jouirai de la sienne et m'en réjouirai, sans jamais plus nous séparer ! Ainsi du mari, ainsi du père et des autres [2]. »

[1] Testament de A. Ozanam. Voir *Bulletin de la Société de Saint-Vincent de Paul*, octobre 1853.— [2] *Œuvres de S. François de Sales*, lettre 787.

Je connais une autre mère, pieuse et tendre comme la plupart d'entre elles, qui revint un jour d'un sermon sur le *ciel*, l'âme toute bouleversée. D'après certains passages où l'orateur s'est mal expliqué sans doute, ou plutôt qu'elle avait mal compris, elle se figurait que notre âme dans le ciel serait tellement absorbée dans la contemplation des perfections de Dieu et dans le ravissement du divin amour, que tout le reste ne lui serait plus rien, et qu'elle serait dès lors étrangère à toute autre créature comme à tout autre amour. Et cette pauvre mère, qui avait perdu naguère une fille bien-aimée, s'affligeait à la triste pensée de ne pas la retrouver, la reconnaître et l'aimer encore au céleste séjour. Et ce beau ciel, dont on venait de lui vanter les charmes ravissants, ne lui semblait plus désormais l'asile du parfait bonheur... Ma muse chrétienne se sentit émue de pitié pour cette mère, et ce sentiment lui inspira quelques simples strophes qu'on me permettra de rappeler ici :

A UNE MÈRE

C'en est donc fait, dis-tu, dans ta douleur profonde :
Quand pour voler aux cieux elle quitta ce monde,
Mon adieu d'ici-bas était donc éternel !....
Je me disais : Après l'exil de cette vie,
Oh ! je la reverrai dans la sainte patrie :
　　On se retrouve dans le ciel.

Hélas ! non, ô mon Dieu ! Cette douce espérance,
Qui venait de mon cœur alléger la souffrance,
Et de ce dur calice adoucissait le fiel,
La voilà donc perdue ! elle m'est donc ravie !
Plus ne m'est donc permis de dire : Après la vie
　　On se retrouve dans le ciel !...

Quel étrange langage, ô pauvre et tendre mère !
Oh ! non, rassure-toi : dans cette coupe amère,
Dieu, qui créa ton cœur, mit un rayon de miel :
Tu reverras ta fille; oh ! reprends confiance ;
Rattache ta pensée à l'ancre d'espérance :
On se retrouve dans le ciel !...

Quoi ! l'amour maternel, si fort et si sublime,
S'éteindrait-il alors qu'en nous tout se ranime
Et près de Dieu revêt un éclat immortel,
Alors que notre cœur, dilatant sa puissance,
Se remplit, comme Dieu, d'une tendresse immense ?....
On se trouve dans le ciel...

Tout me le dit, la foi, la raison, la nature.
Quand Dieu met dans nos cœurs une croyance pure,
Et l'y grave d'un sceau permanent, immortel,
Pourrait-il nous tromper ?.... Or le Maître invisible
N'a-t-il pas en nos cœurs mis ce dogme invincible :
On se retrouve dans le ciel ?...

Laisse donc là, crois-moi, ta crainte imaginaire :
Le divin Créateur, dont le cœur de la mère
Est, en ce lieu d'exil, le chef-d'œuvre immortel,
L'aurait-il enrichi de cet amour immense,
S'il l'eût déshérité de ce cri d'espérance :
On se retrouve dans le ciel ?....

Jadis le monde a vu la mère la plus sainte
Perdre un Fils bien-aimé, sans que jamais la plainte
Sortît avec l'espoir de son cœur maternel :
Pleine de foi, d'amour, oubliant sa souffrance,
Elle bénissait Dieu, dans la ferme assurance
Qu'on se retrouve dans le ciel.

Comme la Vierge sainte et la plus tendre mère,
Bénis Dieu, prie, attends, et que ta plainte amère
Ne monte plus dès lors au séjour éternel....
Sans crainte au Paradis que ton cœur s'achemine :
Là tu retrouveras ta chère Clémentine....
On se retrouve dans le ciel!....



IV

Visite épiscopale.

Novembre 1853.

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Chérissons-le comme notre père. Ecoutons-le avec confiance. Obéissons-lui avec amour! Pourquoi ces mots écrits aujourd'hui au-dessus de l'arc de verdure qui décore le portail de notre église? Pourquoi toute une population en émoi se porte-t-elle en foule vers l'abord d'un chemin en dehors de la ville? Que signifient ce bel arc de triomphe à l'entrée des murs de la cité, et ces inscriptions qui en ornent le faîte? *Le bon pasteur procure le salut du troupeau. Honneur, gloire et amour au pasteur de nos âmes!* Encore une fois, pourquoi tout cet appareil de joie et de solennité?.... C'est qu'aujourd'hui arrive parmi nous *celui qui vient au nom du Seigneur*, l'évêque, le pasteur, le père de nos âmes. Comment la joie ne serait-elle pas sur tous les fronts, dans un jour qui doit être si riche en célestes bénédictions?

Qu'apporte en effet ce beau jour? Il apporte la paix, l'espérance, la consolation, les grâces de toute sorte, tous ces dons, enfin, que notre bon Sauveur épancha sur la terre lorsqu'il daigna venir lui-même l'habiter. Le peuple catholique sait toutes ces choses. Il sait que son évêque est l'envoyé de Jésus-Christ, son image vivante, et que du cœur épiscopal s'épanche aussi une source féconde de trésors et de grâces. Voilà pourquoi il se livre à la joie, à la plus vive allégresse. Cloches bénies, sonnez donc à toute volée; musiques guerrières, ébranlez les airs de vos fanfares; clergé, magistrats, femmes, enfants, peuple tout entier, sortez de vos demeures, et accourez tous au-devant de *celui qui vient au nom du Seigneur.*

Quel spectacle touchant! C'est au milieu de tout cet appareil de fête délicieuse, c'est sous un arc grâcieux de verdure, où il s'est arrêté un instant à son arrivée, que je viens de le voir, ce digne évêque de Nîmes, cette vivante image du bon saint François de Sales. Quelle simplicité, quelle bonté, quelle douce gravité dans ses traits et dans sa démarche! Mgr Cart, ce vrai modèle d'un saint évêque, est entouré, en quelque lieu qu'il porte ses pas, de la vénération et de l'amour de tous ses diocésains. C'est, dans toute la force de l'expression, le bon pasteur qui chemine à travers un troupeau chéri, le père tendre qui marche au milieu des témoignages de reconnaissance et d'amour de tous ses enfants. Dans le vaste diocèse qu'il gouverne, il y a bien des brebis que l'hérésie protestante éloigne du bercail; mais elles lui sont chères également, et, comme autrefois Fléchier, son illustre prédécesseur, il s'efforce de les ramener à la vraie bergerie par les voies de la douceur

et d'une infatigable charité. En attendant, ces pauvres brebis le connaissent; elles l'estiment et le vénèrent. Quand il parcourt les villes, les campagnes, les mères protestantes lui amènent leurs petits enfants à bénir, et se courbent elles-mêmes pour avoir part à sa bénédiction. Un protestant à qui l'on reprochait de s'être agenouillé pour recevoir la bénédiction d'un vieil évêque, disait, comme pour s'excuser : « Après tout, la bénédiction d'un *bon vieillard* ne peut pas faire de mal. » Combien de nos frères séparés se sont dit à leur tour, en relevant leur front béni par le pieux évêque de Nîmes : Après tout, la bénédiction d'*un saint* ne peut jamais faire de mal !

Je voudrais maintenant rapporter quelques-unes des belles paroles que le digne apôtre, à la voix forte et pénétrante, a fait entendre sous les voûtes de notre église au milieu d'une population saintement avide de recueillir les premiers accents de son cœur paternel. Il parlait du *prix des âmes ;* car cette inscription qu'il avait lu sur un arc de verdure, *Honneur, gloire, amour au pasteur de nos âmes*, venait de lui rappeler, disait-il, le but de sa mission parmi nous.

« Il vient donc pour nourrir nos âmes, les éclairer, les diriger dans la voie du ciel, pour les sauver enfin. Sauver une âme !.... Quelle conquête ! Mais c'est plus que conquérir une province, un royaume, le monde tout entier ! Une âme est le prix du sang de Jésus-Christ..... Elle est donc d'une valeur infinie. Heureux celui qui peut sauver une seule âme ! Il a rempli sur la terre une belle mission; il a droit à une couronne céleste. Voyez ce jeune missionnaire qui aborde sur de lointains rivages : il est plein d'ardeur; devant lui s'ouvre une carrière immense..... Mais Dieu en a

ordonné autrement.... Dès les prémisses de son apostolat, le jeune apôtre succombe victime du climat ou peut-être martyr de son zèle. Que lui importe! Il a sauvé une âme, il a dès lors assez vécu ; il meurt content, et plein de confiance dans le salaire qui doit payer cette belle conquête. Oh! sauvez donc une âme, mes chers enfants, mais sauvez aussi la vôtre, gardez-vous jamais de la souiller, de la ternir. Dites-moi, si vous aviez entre vos mains le portrait d'un père chéri, le laisseriez-vous s'effacer, se gâter, se briser? Non sans doute. Vous l'entoureriez de soins, de vénération. Que ne devez-vous donc pas faire pour conserver dans sa beauté, dans sa pureté, votre âme créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, votre père du ciel? »

J'aime cette éloquence du cœur, qui sans apprêts, sans recherche, s'épanche ainsi en toute simplicité sur un troupeau fidèle, comme une source limpide et féconde qui coule naturellement et sans efforts pour rafraîchir le voyageur. Tel est le genre d'éloquence du digne évêque de Nîmes. En lui, c'est le cœur qui parle et un cœur brûlant de charité. Il mêle volontiers à son langage des images familières, des paraboles touchantes, comme autrefois le Sauveur Jésus; il est ainsi entendu, compris de tous, et sa parole porte partout des fruits abondants. Quand il répète d'une voix forte, accentuée, ces mots qui reviennent souvent, *Mes bien chers frères, mes chers enfants*, on sent que c'est bien réellement un frère, un père qui vous parle. Dès lors l'auditoire touché *l'écoute avec confiance, lui obéit avec amour.*

Il est, dans la vie des évêques, des moments qui doivent leur être bien doux, bien délicieux. C'est lorsqu'ils voient une population presque entière accourir vers eux, recher-

cher avidement leur bénédiction, et profiter des fruits de grâce et de salut qu'ils viennent lui apporter! Oh! comme alors ils se sentent dédommagés, payés de leurs fatigues! que le poids de leur fardeau pastoral, parfois si lourd et si pénible, leur semble doux et léger! Une joie pure rayonne sur leur front, et leur cœur paternel s'ouvre aux émotions d'un céleste bonheur.

Vous l'avez ressenti ce bonheur, vénérable évêque de Nîmes, dans cette sainte matinée du dimanche, pendant que vos mains bénies distribuaient le pain eucharistique à plus d'un millier de mes bons compatriotes, et pendant qu'elles s'étendaient ensuite sur un nombre presque égal d'enfants ou de jeunes gens, pour appeler sur eux les dons de l'Esprit-Saint! Qui ne serait ému, consolé, par un tel spectacle? Ah! puissent de pareilles scènes réjouir, consoler votre cœur, dans ces autres villes ou villages où vous allez porter vos pas, et qui déjà tressent des fleurs et des guirlandes pour fêter l'arrivée de *celui qui vient au nom du Seigneur!* Nos vœux, ô saint évêque[1], vous accompagnent partout, et surtout dans ces bourgs escarpés, suspendus comme des nids d'aigle au flanc des montagnes où demain peut-être vous allez gravir péniblement. Le bon pasteur, entraîné par son zèle infatigable, veut connaître et bénir chaque portion de son troupeau. Le charité pénètre au bout du monde. Les bons habitants d'un de ces bourgs

[1] Mgr Cart a terminé en 1857 sa carrière épiscopale, durant laquelle il a fait revivre l'aimable et saint évêque de Genève. M. l'abbé Azaïs a publié la vie de cet éminent prélat, qui rappelle, par les qualités du cœur, par les sollicitudes quotidiennes d'un ministère d'immolation et de charité, les évêques qui, aux divers âges du christianisme, surent commander l'admiration et inspirer l'amour même à leurs ennemis.

reculés dont je parle, n'ont jamais vu figure de prince ou de monarque; mais ils ont pu contempler plusieurs fois les traits vénérables de leur évêque; demain encore, les échos de la montagne et les bords de la Cèze porteront au loin les chants et les cris d'allégresse qui vont saluer son fortuné retour [1].

[1] Le village de la Roque, à deux lieues de Bagnols.



V

Le fils de Monique et l'amante du Sauveur.

28 août 1853.

Aujourd'hui l'Eglise honore le souvenir d'un de ses plus illustres docteurs, d'un saint qu'on pourrait appeler *incomparable* au point de vue des enseignements précieux que nous offre son histoire. Ces enseignements sont nombreux; je n'en rappellerai qu'un seul en ce moment. Une institution admirable, qui produit chaque jour des fruits merveilleux, a choisi pour l'un de ses patrons le grand évêque d'Hippone. C'est sous ce titre que je viens considérer saint Augustin, patron de l'*Archiconfrérie pour la conversion des pécheurs.* J'associerai à son souvenir celui d'une illustre sainte dont l'Eglise a consacré la gloire en lui donnant le titre insigne d'*amante du Sauveur.*

S'il est, dans les touchants récits de l'Evangile, un fait qui semble dominer tous les autres, n'est-ce pas la misé-

ricordieuse tendresse de Jésus envers les pauvres pécheurs? Dans combien de paraboles ne se révèle-t-elle pas ! C'est la drachme perdue, la brebis égarée et ramenée au bercail sur les épaules du bon pasteur ; c'est l'enfant prodigue dont le retour comble de joie le père de famille.... Sous ces images, et sous tant d'autres encore, le Sauveur Jésus nous dévoile sa bonté, son amour, son désir immense de voir les pécheurs revenir à lui et reconquérir leurs droits à l'héritage éternel. Or qu'est-ce maintenant que l'histoire de saint Augustin, comme celle de sainte Madeleine, sinon une réalité vivante, où brillent, bien mieux encore que dans les paraboles, l'ineffable tendresse de Jésus pour les pécheurs et son ardent désir de les voir retourner au bercail ?

Le jour du triomphe de la grâce avait lui enfin. Augustin, retiré à l'écart dans un jardin, s'était jeté sous un figuier, et tout épuisé des longs combats qui déchiraient son âme, il laissait des torrents de larmes s'échapper de ses yeux. Il entend soudain une voix inconnue qui répète plusieurs fois en chantant : *Prenez et lisez, prenez et lisez.* Il retourne à l'endroit où Alype, son ami, était resté, et où il avait laissé les *Epîtres de saint Paul.* Il prend le livre, l'ouvre, et ses yeux tombent sur ce passage : *Ne passez pas votre vie dans les festins et l'ivrognerie, ni dans les débauches et l'impureté, ni dans un esprit d'envie et de contention ; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et gardez-vous de contenter les désirs déréglés de la chair* [1]. Dès ce jour, le fils de Monique, le disciple d'Ambroise, devint un homme nouveau. Simple néophyte chrétien, bientôt évêque

[1] Ep. ad Roman. XIII. 13. 14.

d'Hippone, illustre docteur de l'Eglise, l'aigle d'Afrique avait enfin vaincu : il avait rompu ses liens, secoué la fange qui souillait ses ailes, et pris un sublime essor. Son regard, devenu plus perçant et plus pur, s'était arrêté sur le divin Soleil des intelligences, foyer de la vraie lumière, de la véritable vie. Désormais ses jours se consumeront à exprimer en traits éloquents les rayons de ce Soleil dont il se montra ici-bas une brillante image.

Quand on étudie la vie de saint Augustin, on découvre bientôt dans cet illustre docteur l'un des saints qui ont le plus aimé Dieu, l'un de ceux aussi que Dieu a le plus aimés. Il est des saints qu'on représente quelquefois avec un soleil d'or sur la poitrine, comme signe de l'amour divin qui brûlait dans leur cœur. Quel saint mieux que l'évêque d'Hippone mérita ce glorieux attribut ! Son cœur ardent, impétueux, dévoré d'une si grande puissance d'amour, ce cœur qui s'était jeté avec tant d'avidité sur les créatures, et que nous voyons ensuite si dévoué à une mère, à un fils, à des amis ; quand une fois il a trouvé enfin la souveraine beauté, il s'y rattache de toutes les forces dont il est capable. *Que j'ai commencé tard à vous connaître et à vous aimer, ô beauté si ancienne et toujours nouvelle ! que j'ai commencé tard !... Vous étiez avec moi, et je n'étais point avec vous*[1]... Ainsi soupirait dans sa plainte sublime l'illustre pénitent. Et, comme pour suppléer à ce retard si pénible à son cœur, il voulait du moins que ce cœur débordât d'amour pour cette *beauté si ancienne et toujours nouvelle*, dont il avait enfin découvert les amabilités infinies. C'est ce qu'on reconnaît à chaque page dans son livre admi-

[1] Saint Augustin. *Confess.*

rable des *Confessions*, dans ses autres écrits, et en général dans tous les actes de sa vie qui suivirent l'époque mémorable de sa conversion.

Mais cet illustre amant de Dieu en fut aussi grandement aimé. Le père de l'enfant prodigue, qui accueillait dans ses bras avec tant d'amour son fils égaré, se montre ici avec toutes les magnificences de sa prodigieuse tendresse. Voyez-le abaissant ses tendres regards sur Augustin, lui dire avec la familiarité d'un ami parlant à son ami : « O toi, qui as contristé l'Eglise par tes erreurs et tes égarements, tu vas être désormais la colonne et le soutien de cette même Eglise ; voilà que je vais enrichir ton cœur de tous les trésors de la science divine, et ta bouche d'or enseignera la vérité. » Augustin, comblé dans son intelligence et dans son cœur des plus précieux dons du divin Maître auquel il avait consacré toutes ces belles facultés, remplit dignement ici-bas la plus haute mission qu'il soit donné à l'homme d'accomplir : celle de défendre et de sauvegarder la vérité dans le monde... On connaît ses écrits, son histoire. Ce n'est point ici le lieu de les rappeler. Remarquons seulement que son éloquence trouvait dans son cœur l'une de ses principales sources. Quel autre écrivain a mieux justifié, ce semble, le célèbre adage : *Pectus est quod disertos facit*[1] ?

Et maintenant je dis qu'il y a, dans cette belle histoire de saint Augustin, un enseignement précieux et des trésors d'encouragements et de consolations pour les pauvres pécheurs. Quand l'âme fatiguée d'errer d'objet en objet sur toutes les créatures, dont aucune n'a pu lui donner le repos et la félicité, se tourne enfin toute haletante vers des biens plus

[1] Le cœur est ce qui fait les éloquents.

solides et plus sûrs, quelle pénible pensée la retient encore enchaînée dans son vol? Ah! n'est-ce pas surtout la défiance et le découragement? L'âme, à la vue de sa misère, est comme saisie d'effroi; elle ne peut croire à un bon accueil de la part d'un Dieu de toute justice, de toute pureté. L'homme qui a failli une fois contre l'honneur dans le monde, quoi qu'il fasse désormais, ne se réhabilitera que faiblement. Une tache indélébile est attachée à son nom : aurait-il la vertu des anges, le monde, si corrompu lui-même, ne lui pardonnera jamais entièrement; et s'il reprend son rang dans la société, cet homme ne reviendra jamais briller aux premières places. — N'en sera-t-il point ainsi pour nous dans les rangs de nos frères? sont tentées de s'écrier les âmes égarées que la grâce pousse au sein du bercail. Pouvons-nous espérer une autre place qu'aux derniers rangs? — Et cette pensée les attriste et les décourage... Oh! détrompez-vous, âmes faibles et timides; non, Dieu notre bon Sauveur ne juge point comme le monde; l'amour divin, s'il brûle en vous, est un feu dévorant qui épure tout, et peut donner au repentir la splendeur et l'innocence. Reprenez donc confiance et courage en contemplant aujourd'hui le grand Augustin, si ami de Dieu, si élevé dans la gloire. Quelle que soit votre ambition, âmes généreuses et coupables, mais sincèrement repenties, rassurez-vous; elle peut être satisfaite. Laquelle d'entre vous ne porterait envie à la destinée de l'évêque d'Hippone, et ne s'estimerait bien heureuse de figurer un jour à ses côtés dans les demeures du ciel!

A saint Augustin, j'associerai un instant sainte Marie-Madeleine comme un autre exemple ménagé par la bonté de Dieu pour encourager et fortifier les pauvres pécheurs qui hé-

siteraient encore à rentrer dans le chemin de la vertu. Quelle est donc cette illustre sainte, l'une des créatures qui ont le plus aimé Dieu et qui en ont été le plus aimées; cette sainte si élevée en gloire dans les cieux, et que l'on honore sur la terre dans des temples magnifiques, à Rome, à Gênes, à Paris et dans bien d'autres capitales; cette sainte dont les restes vénérés reposent dans l'antique basilique de Saint-Jean-de-Latran, sous l'autel même du chœur des chanoines?... C'est une grande, une pauvre pécheresse de Jérusalem.... Nous rappellerons ici quelques traits de son histoire.

J'ai entendu le P. Lacordaire, dans un discours sur *sainte Madeleine*, tenir à peu près ce langage : « Le Sauveur Jésus, qui était la pureté même, n'a permis qu'à une seule femme ici-bas, la sainte Vierge exceptée, de toucher ses membres vénérables. Cette femme privilégiée, c'est Madeleine, encore pécheresse, mais que la grâce et l'amour divin allaient bientôt changer en une illustre sainte. — Se tenant derrière Jésus à ses pieds, dit le texte sacré, elle commença de les arroser de ses larmes, et elle les essuyait avec ses cheveux, les baisait et les embaumait de parfums. Et le pharisien qui avait invité Jésus, s'en étonnait, disant en lui-même : Si cet homme était un prophète, il saurait sans doute qui est celle qui le touche... Jésus, se tournant vers la femme, dit à Simon : Voyez-vous cette femme? Je suis entré dans votre maison : vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds; et elle me les a arrosés de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a point cessé de me baiser les pieds. Vous ne m'avez point répandu d'huile sur la tête, et elle m'a répandu sur les pieds

une huile de parfums. C'est pourquoi je vous déclare que beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé... Après cela, il dit à cette femme : Vos péchés vous sont remis... votre foi vous a sauvée, allez en paix[1]. »

La suite de la vie de Madeleine pardonnée nous la montre attachée par la reconnaissance aux pas du Sauveur. Elle l'accompagne partout où il va, écoutant les instructions qui sortaient de sa bouche, lui prodiguant ses soins et partageant avec lui ses biens temporels. Lors de la passion de son divin Maître, elle ne l'abandonne point dans ses souffrances ; elle monte avec lui le Golgotha, pleurant, gémissant, portant non point une croix de bois, mais la croix du cœur, plus cruelle encore. Témoin de son supplice, elle en partage toute l'horreur : « Auprès de la croix de Jésus, étaient Marie sa mère, Marie de Cléophas, sœur de saint Marc, *Marie-Madeleine* et saint Jean, les êtres que Jésus avait le plus aimés. » — Heureuse association, heureux état que d'être auprès de Jésus sur la croix ! » s'écrie le cardinal de Bérulle.

Enfin Madeleine n'abandonna point après sa mort celui qu'elle n'avait point quitté durant son pèlerinage sur la terre. Elle acheta des parfums, et, suivie de quelques femmes pieuses, elle se rendit au tombeau de son divin Maître pour l'embaumer. Pendant le chemin, elles étaient inquiètes sur le moyen d'ôter la pierre du sépulcre; mais elles trouvèrent, en arrivant, qu'il était ouvert. Madeleine, ayant regardé dans le tombeau, et ne trouvant point Celui qu'elle cherchait, courut aussitôt porter cette nouvelle à Pierre et à Jean : « Ils ont, dit-elle, enlevé le Seigneur,

[1] S. Luc. VII.

et je ne sais où ils l'ont mis. » Pierre et Jean vinrent à l'instant reconnaître la vérité par eux-mêmes. On connaît la suite de ce récit. Les deux disciples, ayant appris par les saintes femmes, l'apparition de deux anges vêtus de blanc, dont l'un avait dit que Jésus était ressuscité, furent remplis d'étonnement et allèrent rejoindre les autres apôtres à Jérusalem.

Pour Madeleine, rien ne put lui faire abandonner le tombeau où le corps de son Sauveur avait été déposé. « En dehors du sépulcre, dit l'évangéliste, Marie était debout, pleurant. Or, pendant qu'elle se lamentait ainsi, elle aperçut les deux anges vêtus de blanc, qui lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous? — C'est, répondit-elle sans être distraite de son amour, qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. Lorsqu'elle eut dit cela, continue l'Evangile, elle se retourna, vit Jésus debout, et ne savait pas que ce fût lui. Et Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez vous? qui cherchez-vous? Elle, croyant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai [1]. » La sainte est tellement occupée et remplie de son bien-aimé, qu'elle ne le nomme point : tout le monde n'est-il point comme elle, et n'entend-il pas de qui elle parle! Elle oublie sa propre faiblesse et se croit capable de porter un corps pesant. Quelle charge paraît impossible au véritable amour?

Le Sauveur, touché de ses plaintes et de son pieux désir, l'appelle par son non : aussitôt Madeleine, ouvrant les yeux de l'esprit, aperçoit son divin Maître. Transportée de joie,

[1] Jean XX.

elle se jette à ses pieds et veut les embrasser. Mais Jésus lui dit : *Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père; mais allez vers mes frères, et dites-leur de ma part: Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.* Ainsi Madeleine fut la première à qui Dieu se manifesta après sa résurrection ; elle fut la première messagère de la grande nouvelle qui allait confirmer la divinité de Jésus-Christ. Quelle grâce insigne ! Quelle haute récompense de cet ardent amour qui l'avait si constamment retenue auprès de son tombeau !

Arrêtons-nous ici. Ces simples études nous semblent fécondes en enseignements. Nous n'avons pu qu'effleurer ce sujet; mais nos regards, dirigés par la foi, y entrevoient un vaste champ de divines harmonies. Saint Augustin et sainte Madeleine sont tous les deux les patrons spéciaux, les amis, les avocats puissants des pauvres pécheurs. O vous donc, hommes coupables qui n'osez revenir à la vertu par défiance de la bonté de Dieu, levez les yeux, et contemplez dans le ciel les patrons, les appuis de votre faiblesse. Ces patrons, ces appuis furent d'abord, comme vous, faibles, coupables, malheureux. Ils jouissent aujourd'hui des plus insignes honneurs sur la terre, et dans le ciel ils occupent les premières places auprès de ceux que le Dieu de l'innocence et du repentir a le plus aimés. En faut-il davantage pour vous décider à vous jeter entre les bras de votre Père des cieux?



VI

La Croix, c'est l'arbre de la liberté.

14 septembre 1853.

De la fenêtre du cabinet de travail où j'écris ces lignes, j'aperçois une grande croix, principal ornement de la place de Bagnols; de cette place, vaste et régulière, garnie au pourtour d'un rang d'arcades, et l'*une des plus belles de la province du Languedoc*, dit dans son langage trop flatteur un ancien écrivain [1]. A côté de cette croix, on a vu naguère, durant quelques années, un arbre gigantesque qui portait fièrement dans les airs sa tête couronnée d'un bonnet phrygien. C'était l'*arbre de la liberté*, sinistre symbole, dont la vue, grâce à Dieu, a disparu des places et des rues de nos paisibles cités. Ici donc, comme ailleurs, cet arbre a été enlevé; aujourd'hui la croix apparaît seule, plus radieuse, et nul ne regrette ce superbe voisin qui semblait insulter au signe auguste de notre rédemption.

[1] D'Expilly, *Dictionn. géograp. de la Gaule.*

O croix, je te salue en ce jour de ton exaltation, qui me rappelle l'un de tes plus beaux triomphes. Remontant le cours des siècles, je me transporte à ce jour mémorable, où l'on vit un empereur romain, vainqueur du roi de Perse, entrer dans Jérusalem, en portant sur ses épaules la croix de Jésus-Christ, qu'il venait replacer lui-même, aux acclamations du peuple chrétien, dans l'église du Saint-Sépulcre [1]. Quel solennel et éclatant triomphe ! Mais, laissant à l'écart cet auguste et pieux souvenir, je veux aujourd'hui en rappeler un autre. Je viens de parler d'*arbre de liberté. O Croix*, *notre espérance unique*, je voudrais rappeler en ce moment que tu es toi-même le véritable *arbre de la liberté* planté pour le salut du monde. On l'ignore souvent, hélas ! et dans un siècle où sur toutes les langues est le mot de liberté, on n'a point dans le cœur l'amour du signe rédempteur qui est venu l'apporter parmi nous. Quelle ingratitude ! Un homme qui rougit de la croix, n'est-ce point comme un esclave qui rougirait de son libérateur et lui rendrait des mépris pour ses bienfaits ?

Il n'est pas nécessaire d'être bien savant en histoire, pour se rappeler ce qu'était le monde païen avant la venue de Jésus-Christ. Regardez de l'autre côté de la croix, quel triste et effrayant tableau ! « Le christianisme, dit Chateaubriand, sépare l'histoire du genre humain en deux portions distinctes : depuis la naissance du monde jusqu'à Jésus-Christ, c'est la société avec des esclaves, avec l'inégalité des hommes entre eux, l'inégalité sociale de l'homme et de la femme ; depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, c'est le société avec l'égalité des hommes entre eux, l'égalité sociale de l'homme

[1] Héraclius, vainqueur de Chosroës et de Siroës, roi de Perse au VIIe siècle.

et de la femme, c'est la société sans esclaves ou du moins sans le principe de l'esclavage. L'histoire de la société moderne commence donc véritablement de ce côté-ci de la croix [1].... »

Nous ne déroulerons pas devant notre lecteur ce sombre tableau de la civilisation antique, qu'il est bon cependant de se rappeler quelquefois, afin de mieux apprécier les bienfaits de la croix, symbole d'une autre civilisation. Nous ne montrerons point ces nations enchaînées comme à un joug, sous les dures lois de Rome, la reine du monde; ce culte des idoles, admirablement calculé pour autoriser et encourager les vices; l'esclavage, la prostitution publique, l'exposition des nouveaux-nés, les gladiateurs, érigés comme autant de coutumes qu'autorisaient les lois. De savants écrivains ont, de nos jours, creusé à fond cette vieille société romaine, que nos souvenirs classiques nous représentaient peut-être comme le beau idéal de la liberté; leurs investigations, en l'éclairant sous son vrai jour, nous la montrent, avec plus de vérité, comme un abîme profond de corruption et d'esclavage [2]. Nous revenons, quant à nous, de ce côté-ci de la croix. « Après avoir prêché l'Evangile, dit encore Chateaubriand, Jésus-Christ laissa sa croix sur la terre : c'est le monument de la civilisation moderne. Du pied de cette croix, plantée à Jérusalem, partent douze législateurs, pauvres, nus, un bâton à la main, pour enseigner les nations et renouveler la face des royaumes [3]. »

On sait quels bienfaits ces apôtres du Dieu de la croix,

[1] *Etudes historiques.*

[2] On peut voir entre autres l'excellent ouvrage du comte de Champagny : *Les Césars, tableau du monde romain.*

[3] *Etudes historiques.*

et après eux leurs successeurs, ont apporté au monde. Appuyés sur la croix, ce monument *de la civilisation moderne*, les disciples d'un Dieu crucifié ont prêché partout et propagé chez tous les peuples les principes nouveaux qui font la base de nos sociétés. Ils ont publié partout l'unité d'un Dieu créateur et père de tous les hommes, l'égalité et la fraternité des hommes entre eux, la dignité de la femme, les droits imprescriptibles des enfants; ils ont combattu partout le principe de l'esclavage, lorsqu'ils ne pouvaient le détruire entièrement; ils ont ennobli le joug de l'obéissance en même temps qu'ils ennoblissaient l'origine et la nature du pouvoir. Ils ont enfin, ambassadeurs de Celui qui avait dit *Je suis la vérité et la vie*, dissipé d'une main les erreurs monstrueuses du monde païen, et de l'autre réformé la société, en répandant au sein de toutes les institutions un esprit de vie tout nouveau. « Dans la doctrine évangélique, dit un illustre prélat, tout porte sur l'amour de Dieu et des hommes. Elle est annoncée aux peuples idolâtres, avec des promesses magnifiques pour ses fidèles sectateurs comme avec des menaces effrayantes pour les cœurs rebelles. Or, à mesure qu'elle acquiert de l'empire sur les esprits et sur les cœurs, une heureuse révolution s'opère dans les sentiments, dans les habitudes, dans la religion et les lois. On voit cesser ces sacrifices humains, qui étaient un outrage pour le Dieu de bonté comme pour la nature; les hommes se dépouillent de leur férocité; les gouvernements sont plus justes et plus doux, les peuples plus soumis; les vainqueurs se montrent plus humains et plus généreux; les guerres d'extermination disparaissent ou du moins deviennent plus rares. Les païens, d'après leurs lois,

n'étaient pas obligés de voir des hommes dans leurs esclaves; l'Evangile ordonne d'y voir des frères : aussi la charité évangélique tempère d'abord, affaiblit insensiblement, et finit par briser, chez les peuples qu'elle régénère, ce joug humiliant et cruel qui pesait sur une si grande partie de l'espèce humaine [1]. »

Il y a des hommes qui refusent au christianisme l'honneur d'avoir aboli l'esclavage. « Ne soyez pas si fiers, disent-ils; attendez et voyez au delà des mers. N'y a-t-il pas là encore, en Amérique, chez des nations chrétiennes, des milliers de colons possesseurs de nombreux esclaves? A quoi servent donc sur ce point les bulles et les décisions de vos pontifes? » A propos d'un livre remarquable qui a eu naguère un grand retentissement, le monde abolitioniste s'est ému tout ensemble de pitié et de joie, et nous avons entendu dire à quelques-uns : *Ce livre fera plus pour l'émancipation des noirs que les sermons de tous les prédicateurs.* Si ce roman de *l'Oncle Tom*, œuvre généreuse d'une femme douée d'une belle âme, peut faire du bien à la race des noirs, nous bénirons Dieu de son apparition. Mais, tout en applaudissant à cette œuvre, dont une extrême exagération n'est pas du reste le seul défaut, nous n'aurons garde d'oublier que, bien longtemps avant elle, l'Eglise, par la voix de ses pontifes, a été la grande abolitioniste. Oui, l'esclavage antique, dont l'origine se trouve dans la perversité humaine, et non dans la volonté de Dieu, après avoir été adouci sous la loi naturelle par la piété des patriarches, diminué ensuite par la loi de Moïse, a été aboli peu à peu, sous le règne de l'Evangile, par les conseils et la con-

[1] Frayssinous, *Conférences*.

duite de l'Eglise. Ceux donc qui de nos jours tentent de créer une sorte de perpétuité pour les droits des maîtres possesseurs d'esclaves, sont obligés d'interpréter les paroles de l'Eglise dans un sens opposé à ses exemples, et ils dénient au christianisme une partie de son influence sur l'amélioration de l'état social.

L'espace nous manque pour rappeler ici les paroles, les conseils, les décisions émanés de la bouche des souverains pontifes contre le fait de l'esclavage chez les divers peuples, et particulièrement, dans les derniers siècles, contre l'esclavage des Indiens et des Africains. Bornons-nous à citer l'admirable bref du pape Grégoire XVI, du 3 décembre 1839, qui résume sur ce point important la conduite et la doctrine de l'Eglise.

« .... Elevé au suprême degré de la dignité apostolique, et remplissant, quoique sans aucun mérite de notre part, la place de Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui, par l'excès de sa charité, a daigné se faire homme et mourir pour la rédemption du monde, nous estimons qu'il appartient à notre sollicitude pastorale de faire tous nos efforts pour éloigner les chrétiens du commerce qui se fait des noirs et d'autres hommes quels qu'ils puissent être.

» Aussitôt que la lumière évangélique commença à se répandre, les infortunés qui tombaient dans le plus dur esclavage au milieu des guerres si nombreuses de cette époque, sentirent leur condition s'améliorer; car les apôtres, inspirés par l'Esprit de Dieu, enseignaient d'un côté aux esclaves à obéir à leurs maîtres temporels comme au Christ lui-même, et à se résigner du fond du cœur à la volonté de Dieu; mais d'un autre côté ils commandaient

aux maîtres de se montrer bons envers leurs esclaves....

» Bientôt la loi de l'Evangile établissant d'une manière universelle la charité sincère envers tous, et le Seigneur Jésus ayant déclaré qu'il regarderait comme faits ou refusés à lui-même tous les actes de miséricorde qui seraient faits ou déniés aux pauvres et aux petits, il s'en suivit naturellement que les chrétiens non-seulement regardèrent comme des frères leurs esclaves, surtout quand ils étaient devenus chrétiens, mais qu'ils étaient plus enclins à donner la liberté à ceux qui s'en étaient rendus dignes, ce qui avait coutume d'être accompli particulièrement aux fêtes solennelles de Pâques....

» C'est pourquoi les ténèbres des superstitions païennes s'étant entièrement dissipées avec le progrès des temps, et les mœurs des peuples les plus barbares s'étant adoucies, grâce au bienfait de la foi opérant par la charité, les choses en sont venues à ce point que depuis plusieurs siècles il n'y a plus d'esclaves chez la plupart des nations chrétiennes.

» Toutefois, c'est avec une profonde douleur que nous le disons, on vit depuis, même parmi les chrétiens, des hommes qui, honteusement aveuglés par le désir d'un gain sordide, n'hésitèrent pas à réduire en servitude, sur des terres éloignées, les Indiens, les noirs et d'autres malheureuses races, ou bien à aider à cet indigne forfait, en instituant et organisant le commerce de ces infortunés que d'autres avaient chargés de chaînes. Un grand nombre de pontifes romains, nos prédécesseurs de glorieuse mémoire, n'oublièrent point de réprimander la conduite de ces hommes, selon toute l'étendue de leur charge, comme opposée à leur

salut et flétrissante pour le nom chrétien; car ils voyaient bien que c'était là une des causes qui contiennent de plus en plus les nations infidèles dans leur haine pour la vraie religion. »

Le souverain Pontife mentionne la lettre de Paul III, d'Urbain VIII, de Benoît XIV, celles du pape Pie II. Enfin, après avoir rappelé que Pie VII interposa avec zèle ses bons offices auprès des hommes puissants pour faire cesser entièrement la traite des noirs parmi les chrétiens, il poursuit en ces termes :

« Ces prescriptions et cette sollicitude de nos prédécesseurs n'ont pas peu servi, avec l'aide de Dieu, à défendre les Indiens et autres peuples sus-nommés contre la barbarie des conquêtes et contre la cupidité des marchands chrétiens; mais il s'en faut bien encore que le Saint-Siége puisse se réjouir du plein succès de ses efforts et de son zèle, puisque si la traite des noirs a été en partie abolie, elle est encore exercée par un grand nombre de chrétiens. C'est pourquoi, désirant écarter un tel opprobre de toutes les contrées chrétiennes, en vertu de l'autorité apostolique, nous avertissons et admonestons avec force, dans le Seigneur, tous les chrétiens, de quelque condition qu'ils puissent être, et leur enjoignons que nul n'ose à l'avenir vexer injustement les Indiens, les nègres, ou autres hommes, quels qu'ils soient, les dépouiller de leurs biens, ou les réduire en servitude, ou prêter aide et faveur à ceux qui se livrent à de tels excès, ou exercer ce trafic inhumain par lequel les noirs, comme s'ils n'étaient point des hommes, mais de véritables et impurs animaux, réduits comme eux en servitude sans aucune distinction, contre les droits de la

justice et de l'humanité, sont achetés, vendus et dévoués à souffrir les plus durs travaux, et à l'occasion duquel les dissentiments sont excités, des guerres presque incessantes fomentées chez les peuples par l'appât du gain proposé aux premiers ravisseurs des nègres.

» C'est pourquoi, en vertu de l'autorité apostolique, nous réprouvons toutes les choses susdites comme absolument indignes du nom chrétien; et par la même autorité, nous prohibons absolument et nous interdisons à tout ecclésiastique et laïque d'oser soutenir comme permis ce commerce des noirs, sous quelque prétexte ou couleur que ce soit, ou de prêcher ou enseigner en public ou en particulier, de manière ou d'autre, quelque chose de contraire à ces lettres apostoliques. »

Voilà la conduite de l'Eglise. Par la voix de ses pontifes, de ses prêtres, elle a dans tous les temps propagé l'émancipation sociale jusqu'au degré où l'affranchissement spirituel, qui est la source et la mesure de cette émancipation, s'était déjà réalisé dans les âmes. A l'aurore du christianisme, quand le droit public admettait la servitude, l'Eglise, tout en s'abstenant d'attaquer violemment ce droit, travailla aussitôt à le changer. Sans renverser tout à coup l'édifice de l'esclavage antique, elle en retira les pierres une à une. Lors de la découverte du Nouveau-Monde, l'esclavage ayant disparu de l'Europe, le droit public des nations chrétiennes consacrait la liberté; l'Eglise sauva du joug les Indiens. On connaît les héroïques travaux du dominicain Lascasas, l'un de ses plus dignes représentants. Lorsqu'une ruse de la cupidité eut chargé de chaînes les peuplades de Guinée, l'Eglise ne put quitter les armes.

Nous la voyons, de nos jours, combattre encore pour affranchir les esclaves. Elle suppliait au temps des apôtres; elle ordonne et frappe d'anathême aujourd'hui; et en attendant que l'esprit chrétien, selon son désir, ait détruit entièrement l'esclavage sous toutes ses formes, elle le prohibe *absolument* sous sa principale et plus odieuse forme, le commerce et la traite des noirs. L'Eglise seule, dans tous les temps, a su demander la liberté avec mesure; et la prudence de ses paroles n'est pas moins admirable que la constance de ses actions.

Et maintenant, si l'on nous oppose que les saintes Ecritures, que les pères de l'Eglise, que les conciles ont reconnu le fait de l'esclavage; si l'on dit que des saints très-vénérés, que des ordres religieux ont possédé des esclaves, et qu'enfin après dix-huit siècles du christianisme, il y a encore de nombreux esclaves chez les colons chrétiens de l'Amérique, nous ne nierons aucun de ces faits. Mais nous répondrons que l'Evangile, après avoir aboli l'esclavage antique et païen, s'efforce par tous les moyens d'adoucir et d'abolir aussi par degrés les restes d'un esclavage bien moins cruel perpétué chez un petit nombre de nations chrétiennes. Il prêche sans cesse aux maîtres chrétiens, comme il l'a toujours fait, une grande bonté envers les esclaves; et l'on sait que les saints, les ordres religieux dont on vient de parler, traitaient leurs serviteurs avec une admirable douceur, en frères et non en esclaves, prêts à les affranchir si la voix de l'Eglise le leur eût commandé. De nos jours encore, il est bon nombre de colons chrétiens qui sont pleins de douceur pour leurs esclaves. Nous avons entendu des missionnaires d'Amérique qui avaient longtemps résidé

parmi eux, affirmer que la condition d'un grand nombre d'esclaves aux Etats-Unis est meilleure, sous plusieurs rapports, que celles de beaucoup de nos domestiques en Europe. Ils ont le vivre et le couvert assurés pour eux et leur famille ; la loi les protége contre les mauvais traitements de leurs maîtres ; et quand ils sont honnêtes, probes, économes, ils peuvent facilement atteindre le pécule nécessaire à leur affranchissement. Mais beaucoup d'entre eux, dit-on, ne profitent point de ce bénéfice. La liberté leur serait à charge plutôt qu'à profit. Ils préfèrent donc vivre encore et mourir dans *la case* et près des bananiers à l'ombre desquels ils ont coulé leurs paisibles jours.

Honneur donc à l'Evangile et à la vertu de la croix.... O croix sainte, *signe de la civilisation moderne*, tout ceci est encore votre ouvrage. A vous donc l'hommage et la reconnaissance des peuples, l'amour des hommes libres, la vénération des nobles et généreuses âmes ! à vous, enfin, comme je disais naguère, le surnom glorieux d'*arbre de la liberté !*



VII

Les Chartreux de Valbonne.

Beata solitudo , sola beatitudo ! S BERNARD.

Hier, six octobre, jour de la fête de saint Bruno, j'ai voulu accomplir mon pieux pèlerinage à la chartreuse de Valbonne, située dans le voisinage de ma ville natale..... Monté sur un cheval blanc de médiocre encolure, par une belle matinée d'automne, j'ai traversé les gracieux villages de Saint-Gervais et de Saint-Michel; m'enfonçant ensuite dans l'étroit et pénible sentier qui serpente à travers des bois et des collines, après deux heures de marche, j'ai aperçu enfin, dans le silencieux et poétique vallon, les toits d'ardoises étincelants au soleil qui recouvrent les cellules de ce monastère de chartreux.

J'aime ces pieux enfants de la solitude, les derniers disciples d'un illustre saint du moyen-âge, qui fleurit il y a près de huit siècles, et parfuma les déserts de l'odeur de

ses vertus. Béni soit le Ciel, qui a placé si près de mon berceau un de ces asiles vénérables d'où la prière s'élève si pure vers les voûtes éternelles, pour en faire descendre sur les pays d'alentours des grâces abondantes ! Et qui pourrait ne point les aimer, ces fils de saint Bruno ? Ne semble-t-il pas que les gens du monde eux-mêmes, si sévères parfois, si injustes à l'endroit des ordres religieux, regardent d'assez bon œil aujourd'hui les robes blanches de nos chartreux ? Notre grand peintre Lesueur n'a pas peu contribué sans doute à populariser parmi nous et à faire aimer leur pieux fondateur. Cet amour pour le père a dû naturellement rejaillir sur les enfants. Plus d'un artiste, plus d'un bel esprit de la capitale, à la vue de l'incomparable *galerie de saint Bruno*, s'est peut-être dit un jour : « Après tout, ces figures qui nous semblent si *belles* sur la toile ne peuvent pas être *laides* dans leur réalité. » Et il aura voulu les voir de près, et leur aspect vénérable aura fait tomber un préjugé et complété une heureuse réconciliation. Honneur donc à l'art qui sait ainsi émouvoir le cœur et le ramener par l'attrait de la beauté à l'intelligence et à l'amour des harmonies de notre foi !

Et pourquoi refuserait-on l'estime et l'amour à ces bons chartreux ? Quel mal font-ils donc à la société ? Ils ne lui font que du bien au contraire. Ils défrichent des forêts incultes ; ils ont rendu fertiles nos déserts les plus stériles, étonnés de leurs nouvelles moissons. En d'autres temps, ils ont reproduit nos manuscrits précieux, enrichi la science du fruit de leurs veilles laborieuses, et laissé aux âmes humbles et fidèles des paroles pleines du feu céleste. Aujourd'hui encore, en même temps qu'ils peuvent refaire

toutes ces choses, ne rendent-ils pas aux hommes le service d'ôter des compétiteurs à leurs places si courues, de leur montrer l'exemple d'une vie grave, austère, placée au-dessus de l'amour des plaisirs et de la crainte des rires des méchants, occupée à méditer les mystères du monde présent et les promesses du monde futur ? Eh quoi ! tout cela serait-il donc sans aucun mérite social, et n'y aurait-il là qu'un pur égoïsme ?

Parlerons-nous des prières des chartreux, de ces veilles saintes qui font contre-poids dans la balance de la justice divine à tant de veilles coupables, de ces offices de nuit chantés au milieu du silence du désert, de ces larmes versées sur les égarements du peuple, de ces mains levées vers le ciel pour conjurer la foudre ?.... Ah ! celui qui croit comprend toutes ces choses, et le chartreux envisagé sous ce dernier point de vue lui paraît sublime dans le rôle qu'il joue sur la scène du monde. Dix justes, au temps de Sodome et de Gomorrhe, auraient pu sauver de leur ruine ces villes criminelles. Qui dira donc la puissance de ces guirlandes de mains pures élevées vers le ciel du fond des déserts pour détourner de nos cités coupables le bras de l'Eternel depuis longtemps prêt à les frapper !

La vie du chartreux, utile, noble, sainte, avons-nous dit ailleurs, doit être encore éminemment heureuse. Nous, hommes du monde, tourmentés de soucis, de soins matériels, attachés plus ou moins aux choses de la terre, nous sommes mal placés pour juger de ce bonheur : si cependant, descendant au plus intime de notre cœur, dans le silence, le calme des passions, nous prêtions un instant une oreille attentive à la voix de la grâce, de la raison éclairée

par la foi, nous pourrions en partie le comprendre. Autant qu'il est donné à l'homme ici-bas, ces enfants du cloître ont déposé sur le seuil du couvent tout le fardeau des misères humaines. Leur corps soumis à l'esprit est devenu un serviteur docile qui seconde loin d'arrêter leur volonté. Libre dans leur essor, ils s'envolent, sur les ailes de la prière et de la contemplation, jusque dans le sein de Dieu, où ils habitent déjà réellement par l'espérance et par l'amour; participant de l'homme et de l'ange, mais plus rapprochés de l'ange que de l'homme, ils n'ont conservé en quelque sorte de la nature humaine, que ce souffle divin dont l'anima le Créateur lorsqu'il la forma à son image et à sa ressemblance; et quand ils s'efforcent chaque jour, par la pureté de leurs désirs, de s'assimiler de plus en plus à la nature angélique, prêtres du Très-Haut, ils la surpassent déjà par un pouvoir sublime qui ne lui fut point donné, et qu'elle leur envierait si l'envie pouvait exister au céleste séjour.... Aller de l'autel à leur cellule chérie, où ils retrouvent leur Dieu dans une fervente oraison, dans des entretiens d'une familiarité ineffable, ou dans un simple travail auquel ils se livrent avec une joie pure en songeant à l'humble travail du Fils de Marie à Nazareth!.... Voir, chaque matin à l'aurore, ce même Dieu descendre à leur voix dans leur temple, le porter dans leurs mains, dans leur cœur, et, au milieu de ces enfantements, de ces embrassements divins, quand le ciel s'ouvre, n'être jamais troublé par aucun bruit venu de la terre!.... Et puis ne voir autour de soi que des visages amis, des frères bien-aimés, dont l'amitié, à certaines heures, à certains jours, soutient, charme, réfléchit l'âme! Vivre ainsi dans une atmosphère de paix, de charité, de

pensées célestes, préludant à la vie des élus sous ces cloîtres, portiques assurés de l'éternelle Jérusalem !... Oh ! oui, il y a là bonheur, félicité véritable [1] !

Mais revenons à Valbonne... Ce n'est point ici la sublime horreur de la Grande-Chartreuse, ni ces pins à la cîme gigantesque, jetés sur le flanc des montagnes, ni ces torrents mugissants à vos pieds, ni cet aspect sauvage et grandiose enfin, qui fait de ce désert un des sites les plus pittoresques du monde. Non, la solitude de Valbonne a un tout autre caractère. C'est un vallon grâcieux et verdoyant, vers lequel on descend avec plaisir, sans fatigue et sans crainte; cette solitude d'un genre tout différent a également son attrait et ses charmes. L'œil est enchanté, et l'âme profondément émue, quand, par un beau jour d'octobre, on aperçoit, des hauteurs voisines, au milieu du silencieux vallon, les vastes bâtiments du monastère, se détachant merveilleusement sur le fond d'un tapis vert, encadrés de collines boisées, aux teintes variées et du plus agréable aspect ! Tout dans ce lieu respire le calme et la paix. Là, sous un beau ciel, au milieu d'une belle nature, les pieux enfants de saint Bruno doivent se trouver à l'aise et bénir le Ciel qui a placé leur séjour ici-bas dans une si douce contrée.

Trente chartreux, pères ou frères convers, habitent le monastère de Valbonne. Chaque année, quand survient quelque ressource, l'on répare quelques cellules, et l'on agrandit le local destiné aux étrangers jaloux d'y venir méditer durant quelques jours sur la brièveté de la vie et sur le moyen de parvenir à celle qui ne doit point finir. A la tête de ce petit peuple de religieux est un homme vénérable, d'une

[1] *La Vierge et les Saints en Italie.* XXXVII.

vivacité et d'une rondeur singulière dans la voix et dans les mouvements. Dom Augustin a réponse à tout, et cette réponse prompte, brève, toujours empreinte des austères pensées du cloître, vous surprend, vous confond souvent, alors même qu'on se croit le mieux préparé par la sainteté du lieu à toute la gravité d'un langage chrétien. Assis avec lui sur un banc du jardin qui longe sa cellule, je lui demandais s'il était venu quelquefois à Paris : « Non, me répondit-il, jamais. — Alors, poursuivis-je, vous devez désirer d'y venir. — Moi, reprit-il, et pourquoi ? Qu'irai-je donc voir à Paris ?.... *Des pierres un peu mieux arrangées qu'ailleurs ?....* » Je restai stupéfait.... Eh quoi ! dans tous ces splendides monuments de la capitale dont nous sommes si fiers et qui font une partie de la gloire nationale, ce bon prieur ne voit que *des pierres un peu mieux arrangées !* .... Quel langage étrange ! mon Dieu !.... Ce n'est point cependant, gardons-nous de le croire, indifférence ou désir d'ignorance, non, c'est plutôt l'exclamation comme naturelle d'un solitaire détaché de tout, qui tient tout pour vu, et dont tous les désirs sont constamment tournés vers le ciel.

Ce langage si étonnant pour nous s'accorde, du reste, avec ces sentences graves, sévères et saintement mélancoliques qui sont gravées sur la porte de chaque cellule, afin que le religieux, en entrant ou en sortant, les lise et les emporte dans son cœur. Voulez-vous en connaître quelques-unes, écoutez : « O mort, que ton souvenir est amer à un homme qui est dans l'abondance de tous les biens ! — Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent ! — *Esse cum Jesu dulcis est paradisus. — Est facilis via de cella in cœlum. — Nostra conversatio in cœlis est. — Cupio*

dissolvi et esse cum Christo. — O beata solitudo, sola beatitudo ! — Durissimum judicium his qui præsunt fiet [1] *!* »

Telles sont les sentences qui servent comme d'enseignes à la cellule des chartreux de Valbonne. Heureux celui qui les médite quelquefois ! Plus heureux celui qui les médite souvent et toujours ! il échappe aux illusions de la vie ; quoi qu'il arrive, il ne sera jamais pris au dépourvu ; et un jour viendra où chacun reconnaîtra que la véritable sagesse était là, sous ces manteaux de laine, dans ces pieuses solitudes, parce que l'âme est là plus en communication avec Dieu, son souverain bien. Oh ! quand il viendra ce jour, qui de nous ne désirerait avoir agi, vécu comme ces vrais sages, apprécié comme eux à leur valeur réelle les choses de la terre, avoir été, ici-bas, uni à Dieu par l'amour afin d'être réuni à lui dans le séjour de l'éternelle béatitude. Commençons dès aujourd'hui, afin de prévenir plus tard des regrets stériles. Que chacun de nous se crée au fond de son cœur une petite chartreuse, et que là, seul avec Dieu, il vienne de temps à autre méditer un instant sur la brièveté de la vie, sur la vanité puérile des biens de la terre, et sur les moyens à prendre pour ne pas risquer la perte irréparable du trésor qui nous est promis. Ce trésor vaut la peine qu'on y pense. De quoi s'agit-il donc ? De rien moins que d'une félicité incommensurable et sans fin !

Telles étaient les graves pensées qui roulaient dans mon

[1] Etre avec Jésus est un doux paradis. — Le chemin est facile de la cellule au ciel. — Notre conversation est dans les cieux — Je désire la dissolution de mon corps, pour être avec Jésus-Christ. — O bienheureuse solitude, seule béatitude ! — Le jugement le plus rigoureux sera pour ceux qui commandent. (Cellule du prieur.)

esprit tandis que, remonté sur mon fidèle compagnon, je regagnai lentement, à travers les collines et les bois, le chemin de la ville. Cependant le soleil s'était couché derrière la montagne, la nuit se faisait par degrés. Mes pensées, comme les ténèbres, devenaient à chaque instant plus graves, en songeant à la distance qui sépare la vie du chartreux de celle de la plupart des hommes au milieu desquels j'allais me retrouver. Rempli de crainte et de pitié pour eux et pour moi-même, je tournai mes regards et mon cœur vers le cloître béni que je venais de quitter, et je murmurai sur mes lèvres ces paroles : *O pieux enfants de saint Bruno, priez pour nous !*



VIII

La piété est utile à tout.

Ce n'est point un homme vulgaire qui a dit ces paroles : c'est un citoyen romain, c'est un homme qui, d'abord juif et persécuteur des chrétiens, s'est senti tout à coup terrassé sur son chemin par une force inconnue et s'est relevé apôtre : c'est un homme qui a étonné le monde par l'ardeur de son zèle, de sa charité, autant que par les fruits merveilleux de son apostolat. Ses miracles, ses innombrables courses aux pays les plus lointains l'ont fait surnommer *le grand apôtre*, *l'apôtre des nations*, nom glorieux qui n'a point été donné à Jean, le disciple bien-aimé, ni à Pierre, le prince du collége apostolique. Voulez-vous pour lui d'autres titres d'honneur? Il a été ravi jusqu'au troisième ciel, où Dieu lui-même lui a révélé d'intimes secrets. Enfin, après la vie la plus héroïque, il a donné à la foi le témoignage de son sang : généreux martyr, il a expiré sous la hache romaine; et compagnon de Pierre dans les chaînes, dans son supplice, il partage avec lui, à Rome et dans le monde entier, l'éclat et la gloire d'un immortel triomphe !

Ne semble-t-il pas que la parole d'un tel homme devrait avoir au moins quelque valeur, et être reçue comme vénérable, alors même que l'Eglise n'enseignerait pas qu'elle est sainte et inspirée de Dieu? Chose étrange cependant! cet oracle de saint Paul est traité presque partout avec une légèreté singulière; par un grand nombre d'hommes, il est méconnu, regardé même comme un mensonge. Vainement le grand apôtre a-t-il dit : *La piété est utile à tout.* Les prétendus sages nous disent au contraire : *La piété n'est utile à rien*; elle gâte tout, elle énerve les âmes, rend craintif, pusillanime. Par elle les meilleures natures se dégradent : de quoi un homme dévot peut-il être capable? La piété convient aux femmes, aux enfants. L'homme n'en a que faire : c'est pour lui un meuble inutile.

Tel est le langage qu'on entend répéter autour de soi. M'entretenant un jour avec un homme du monde d'une personne très-vertueuse, je lui vantais ses belles qualités : lui au contraire me faisait remarquer ses défauts. Mon bel-esprit termina enfin par ce trait sublime : « Au surplus, quoi d'étonnant? *qu'attendre d'un homme qui fait la communion tous les dimanches?* »

Ce préjugé dont nous parlons est bien vieux dans le monde. Soutenu, propagé par les passions, surtout par l'orgueil et la volupté, il est tellement enraciné dans un grand nombre d'esprits, qu'on ne peut guère espérer de le détruire jamais entièrement.

Je pourrais cependant invoquer contre lui bien des témoignages historiques. Je pourrais, nos annales françaises à la main, demander à la philosophie si la piété de nos rois ou de nos illustres guerriers, tels que Charlemagne,

saint Louis, Godefroi de Bouillon, Duguesclin, Bayard, Turenne, les a rendus craintifs, pusillanimes, et les a réellement empêchés d'opérer de grandes choses. L'histoire des d'Aguesseau, des Bignon, des Talon, des Lamoignon, et de tant d'autres pieux personnages qui furent l'honneur de notre magistrature, plaiderait aussi à son tour la bonté de ma cause. Dans les rangs du clergé, que de noms à citer depuis saint Denis, l'apôtre-martyr de Paris, jusqu'au vénérable pontife martyr sur nos barricades!.... Mais laissant à l'écart ces éclatantes preuves, je ne veux aujourd'hui en appeler qu'au témoignage d'une froide raison. Je dirai donc à mon philosophe : Qu'est-ce qu'un homme pieux ?

Un homme *pieux* ou *dévot* (ces deux mots sont ici synonymes) est un homme *dévoué à Dieu*. Or cette seule définition me suffit, et par elle je prétends rallier de mon côté tous les esprits justes et raisonnables. En effet, s'il y a quelque chose de grand dans le monde et capable d'opérer de grands actes, n'est-ce pas avant tout cette vertu qu'on appelle le *dévouement ?* Le savant Archimède disait jadis : « Donnez-moi un point d'appui et un levier, et je soulèverai la terre à mon gré. » Oh! l'admirable point d'appui, le puissant levier que celui du *dévouement !* Quelles merveilles n'a-t-il point opérées dans tous les temps et dans tous les pays! Parcourez les annales de l'antiquité. Ces beaux traits de Codrus, de Miltiade, de Thémistocle, de Lycurgue, de Régulus, de Scipion, et de tant d'autres héros de la Grèce ou de Rome, dont le récit transportait nos jeunes âmes durant nos études classiques, où donc prenaient-ils leur source? Dans le *dévouement* à la patrie. Et sans remonter si haut dans le temps, ni si loin dans

l'espace, qui donc a inspiré au brave d'Assas et à tant d'autres chevaliers français du moyen-âge ou des temps modernes, ce courage héroïque, surhumain, qui nous ravit d'admiration ? N'est-ce point le *dévouement* à la patrie et à leur prince.

Ainsi en est-il de toutes les grandes actions accomplies par d'illustres citoyens, hommes d'Etat, magistrats, savants, voyageurs, etc. C'est toujours le *dévouement* au pays, à la science, ou à quelque autre objet qui les a provoquées. En un mot, tout ce qui s'est fait de grand dans le monde depuis son origine, dans quelque ordre et sous quelque forme que ce soit, a eu pour mobile une pensée de *dévouement.*

Et maintenant le *dévouement à Dieu* serait-il donc le seul qui fût incapable des grandes choses ? Ah ! gardons-nous de le croire, car l'univers entier atteste le contraire. Plus l'objet du dévouement est élevé et digne d'attacher notre cœur, plus le dévouement lui-même doit être héroïque et fort. C'est ce qu'on a vu, c'est ce qu'on voit encore tous les jours. Entre mille preuves vivantes qui s'offrent à nos yeux, je n'en choisis que trois : un pauvre missionnaire chez les sauvages, la sœur de charité dans nos hôpitaux, un martyr de la Chine ou du Japon.

Voyez ce missionnaire. C'est un jeune homme, peut-être de grande naissance, qui aurait pu couler une existence honorable dans le monde, y goûter des jouissances légitimes, et vivre content, heureux au milieu des siens. Mais non ; la pensée du *dévouement à Dieu* s'est emparée de son âme. C'en est fait, il cède à un attrait surhumain ; il quitte tout, patrie, parents, amis, et s'embarque en disant à la terre natale, à sa tendre mère, un adieu qui peut-être sera

le dernier. Où porte-t-il ses pas ? Chez les pauvres tribus sauvages, réléguées au-delà des mers, et au sein desquelles il va désormais établir sa demeure ; là il aura tout à souffrir, isolement, fatigues incroyables, peines et privations de toute espèce. Mais que lui importent les souffrances ? il les endure avec patience, disons plus, avec bonheur ; car son cœur surabonde de joie, à la pensée que ses travaux ont glorifié Dieu, porté la vraie lumière dans quelques âmes et frayé à de pauvres sauvages la route du ciel... Ah ! s'il n'y a point là quelque chose de grand, je ne sais plus où réside ici-bas la véritable grandeur. Mais quel est donc ce jeune missionnaire qui consacre sa vie entière à de tels labeurs ? C'est tout simplement un homme *dévot*, un homme qui a porté à sa plus haute expression la noble vertu du *dévouement !...*

Voyons maintenant la sœur de charité. Jeune fille humble et timide, elle a choisi un nid ici-bas, pour y vivre non dans un repos oisif, mais dans un travail incessant.... Quel est-il ce nid que la douce colombe a préféré au toit de sa mère, de ses sœurs, à l'élégante demeure d'un époux, et qu'elle ne quittera plus désormais?.... C'est l'asile infect de toutes les maladies, de toutes les misères ;.... c'est un *hôpital !* Oui, c'est là sa maison chérie, où elle veut couler ses jours. Levée chaque matin avant l'aurore, elle panse les plaies des malheureux, elle essuie leurs larmes et, autant qu'il est en elle, adoucit par tous les moyens leur infortune. Ce qu'elle fait aujourd'hui, elle le fera encore demain, elle le fera tous les jours jusqu'à la fin de sa vie. Et au milieu de ce labeur perpétuel qui effraie les plus robustes, la jeune colombe sourit et ne sent point sa charge, car l'*amour n'est point las quoiqu'il se fatigue*, dit le

pieux auteur de l'*Imitation*[1]. Or qui soutient, qui console, qui réjouit ainsi l'humble servante des pauvres et des malades ? C'est l'amour de Jésus-Christ ; c'est la vertu du *dévouement*. Oh ! encore une fois, je vois ici quelque chose de grand, et comme chez le missionnaire, n'est-ce pas la *piété*, la *dévotion*, qui en est toujours le sublime principe ?

Enfin, le martyr de la Chine, du Japon, ou de toute autre contrée, me semble aussi accomplir de grandes choses et donner à la terre un magnifique spectacle. Il a combattu, travaillé dix ans, vingt ans, sur un sol païen, bien loin de son pays, afin de conquérir à Dieu et au bonheur du ciel quelques pauvres âmes. Et voilà que pour prix de tous ses sacrifices, on le charge de fers, on va le traîner au supplice, s'il ne consent à renier sa foi. *Je suis chrétien*, dit-il d'un air joyeux, je sais quelle couronne m'attend ; rien ne pourra me la ravir. Et levant les yeux au ciel, il tend la tête à son bourreau avec la douceur d'un agneau qui se laisse égorger.... Tels furent, entre des millions d'autres, les six mille soldats de cette brave légion thébéenne que l'empereur Maximin ordonna d'exterminer dans la vallée d'Agaune. Dira-t-on par hasard que Maurice, Exupère, Candide, et leurs valeureux compagnons éprouvés dans vingt combats, étaient des hommes craintifs, pusillanimes, inhabiles aux grandes choses ? Autant vaudrait dire que le soleil de Naples, dans tout l'éclat de ses rayons, est un pâle flambeau. Mais qu'étaient-ils, après tout, ces guerriers intrépides, sinon des hommes de foi, de *piété*, de *dévouement*.

Voilà pourquoi ils furent grands, et pourquoi aujour-

[1] Liv. III. ch. V.

d'hui, dans la pittoresque vallée qui vit leur martyre, d'insignes honneurs les environnent. Ah! nos pères, nos aïeux dans la foi, le comprenaient ainsi quand ils rendaient aux reliques de ces vaillants soldats un culte pieux de vénération et d'amour. L'étendard de la légion thébéenne, donné à Charlemagne par un abbé du monastère d'Agaune, était porté dans toutes les guerres du grand monarque avant qu'il en fît lui-même don à la cathédrale de Magdebourg ; et Charles Martel n'a-t-il pas dû peut-être sa victoire de Tours à la lance de saint Maurice, dont il se servit contre les Sarrasins, dans cette fameuse bataille qui sauva la France du joug des barbares ?

Arrêtons-nous ici. J'en appelle maintenant à tout homme raisonnable et de bonne foi. Lorsque la piété, ou le *dévouement*, qui est la piété réduite en actes, se révèle par de tels faits dans le monde, que devient un préjugé absurde, propagé, entretenu, aujourd'hui comme toujours, par les passions des hommes? Arrière donc l'étrange langage d'esprits aveugles ou obstinés dans l'erreur, qui au XIXe siècle en sont encore à l'école de Rousseau et de Voltaire; et place au bel oracle de saint Paul, le vrai docteur des nations: « La piété est utile à tout; elle a les promesses de la vie présente aussi bien que celles de la vie future [1]. »

[1] Ep. de S. Paul à Timothée. IV. 8.

—❧—

IX

Pèlerinage à Notre-Dame de la Garde de Marseille.

Ave, maris Stella.

Me voici roulant à grande vitesse sur le chemin de fer d'Avignon à Marseille. Pèlerin de Notre-Dame de la Garde, je vais porter un modeste tribu à l'*Etoile de la mer*. Elle a exaucé mon vœu; et ma main va suspendre aux murs de son vénérable sanctuaire un *ex-voto* de gratitude amoureuse. C'était par une belle soirée de novembre. Sous le ciel pur de la Provence, l'arrière-saison voit encore souvent de beaux jours et des nuits que couronne un firmament tout parsemé d'étoiles. En traversant le pont de la Durance, presque aux portes d'Avignon, je contemplais « ces cieux qui racontent la gloire de Dieu, ce firmament qui annonce les ouvrages de ses mains [1]. » Le reflet des astres scintillant dans les eaux argentées du fleuve charmait délicieusement nos

1 Ps. XVIII.

regards. L'air était froid cependant. Enveloppé d'un manteau, et silencieux au fond d'un wagon, je repaissais ma vue de ce grand spectacle... Mais d'autres pensées roulaient en ce moment dans mon esprit. Qu'on me permette de les rappeler ici simplement.

J'avais visité, peu d'heures auparavant, dans un couvent cloîtré d'Avignon, une jeune parente, dont la figure calme et sereine, les yeux timidement baissés, mais levés souvent vers le ciel, m'avaient paru l'expression d'une âme candide et bienheureuse. Ce pieux souvenir s'offrait à ma pensée. — Quoi ! me disais-je alors, elle est donc réellement heureuse ! Et pourquoi, après tout, ne le serait-elle pas ? Oh ! oui, cette *nuance de beauté inconnue au monde*, que font *la pénitence et la jeunesse*, comme parle un saint religieux, porte en elle l'indice d'un bonheur certain. Elle est donc heureuse ! Nous, hommes du monde, préoccupés de mille soins, de mille soucis et affaires, nous ne comprenons point ce bonheur. Nous avons entendu de prétendus sages prendre en pitié ces *victimes du cloître* et dire sérieusement : « Elles ne peuvent être heureuses. Elles sont résignées, voilà tout. Encore combien parmi elles qui mouillent souvent leur oreiller de leurs larmes !... »

Oh ! non, sages du monde, détrompez-vous, il n'en va point ainsi. Ce serait insulter Dieu que de le croire. N'a-t-il pas dit lui même dans l'Evangile : « Quiconque aura quitté pour l'amour de moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père....., en recevra le centuple ici-bas et possédera la vie éternelle[1] ? » Or, si Dieu, qui ne trompe point, a promis un *centuple* à l'âme fidèle qui se consacrera

[1] S. Luc. XIX.

plus spécialement à lui, pourquoi irai-je au contraire la croire moins heureuse qu'au milieu du siècle ?...

Mais le joug qu'elles portent, dites-vous, est dur et pesant. Etre enfermé entre quatre murailles sans espoir d'en jamais sortir, n'est-ce pas une pensée qui répugne à la nature ? Quelle destinée pour une âme libre, ardente et généreuse ? N'est-ce pas se creuser volontairement une prison, un tombeau ? Ainsi parlent le plus souvent les personnes du monde inhabiles à comprendre les mystères de la vie chrétienne. Mais non, encore une fois, il n'en est pas ainsi ; nous allons essayer de le montrer.

Et d'abord le temps n'est plus des *victimes cloîtrées* On ne voit plus aujourd'hui, comme autrefois peut-être, de pauvres jeunes filles revêtir le bandeau des épouses du Christ sans autre vocation que la volonté de parents avides et cruels. Notre siècle sur ce point vaut beaucoup mieux que son devancier. Toute jeune chrétienne qui franchit le seuil d'un cloître, y entre aujourd'hui de son plein gré, souvent même après avoir vaincu bien des obstacles. Elle n'est admise à la profession qu'après un long noviciat et après avoir bien éprouvé la pesanteur du joug qu'elle veut porter. Quel est au reste ce joug si rude en apparence ? C'est celui d'un Dieu qui nous a tant aimés, qu'il est mort pour nous sur la croix, que durant sa vie mortelle, il nous appelait à lui par ces douces paroles : « Venez tous à moi, vous qui êtes dans la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous... et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est doux, et mon fardeau est léger. » L'âme fidèle qui se consacre à Dieu sait mieux que personne toutes ces choses. L'amour divin, qui

est ici le grand maître, les lui a apprises. N'importe, elle s'éprouve encore elle-même, et ce n'est qu'après plusieurs années de préparation ou d'épreuve qu'elle s'engage pour jamais au service de son maître Jésus-Christ...

Considérons maintenant cette âme chrétienne au fond du cloître qu'elle s'est choisie pour demeure. Elle est là au comble de ses vœux, chantant avec le prophète royal : « J'ai demandé une seule chose au Seigneur, et je la lui redemanderai encore : c'est d'habiter tous les jours de ma vie dans sa maison... Pour moi, mon bonheur est de me tenir attachée à mon Dieu, et de mettre en vous, Seigneur, toute mon espérance..... Heureux ceux qui habitent dans votre maison !... C'est ici le lieu de mon repos pour jamais ; j'habiterai ici, parce que c'est le lieu que j'ai choisi [1]..... » Et maintenant demanderez-vous à cette épouse de Jésus-Christ, comment sa vie peut s'écouler heureuse, resserrée dans un si petit espace, et toute consacrée à des occupations en apparence si humbles, si graves, si monotones? Mais ce petit espace, c'est pour elle le monde entier, celui qu'elle a *choisi de son plein gré*. Elle a trouvé là ce qu'elle désire, tout ce qu'elle espère, tout ce qu'elle attend, la paix avec elle-même, ce bien-être intérieur, que nous, hommes du monde, nous cherchons partout au prix de mille fatigues, de mille courses pénibles, de mille soucis et dangers de toute sorte. Pourquoi donc songerait-elle à quitter ce petit coin du monde, où elle trouve déjà avec son Dieu ce *centuple* qui lui a été promis, ce petit espace qui lui semble bien grand, puisqu'il est pour elle le portique de la bienheureuse éternité? N'allons pas juger

[1] PS. XXVI, LXXXIII, CXXXI.

l'ambition, les désirs des habitants du cloître, d'après notre ambition et nos propres désirs. A un cœur dans lequel habite la paix, qu'il faut peu d'espace pour vivre content et heureux !

En général, les cloîtres sont de vastes maisons, bien aérées, garnies de cours et de beaux jardins; rien n'y manque de ce qui est utile aux besoins de la vie. Il en est même quelques-uns, plus étendus en surface que certains villages ou petites villes dont plus d'un villageois ou citadin n'est jamais sorti peut-être. A-t-on songé à plaindre l'existence de ce villageois, de ce citadin ? Nullement. Je connais un bon jeune homme, né à Nîmes, qui n'est sorti qu'une seule fois de sa ville natale, pour aller à Beaucaire. Il a pourtant plus de trente ans; mais il a peu d'ambition, son pays lui suffit : tout le monde n'a pas le goût des voyages... Resserrons maintenant un peu l'espace : au lieu de l'enceinte de Nîmes, prenons une surface quatre fois moins étendue : Si je trouve là rassemblé tout ce qui peut contenter mes désirs, pourquoi serais-je tourmenté de la pensée de franchir cette surface?...

Vous parlez de *prison*, de *tombeau !* Mais c'est tout au plus le corps qui serait *prisonnier*, c'est-à-dire cette portion la moins noble de notre être, et par laquelle vivent aussi les habitants du cloître. Quant à son âme, cette noble substance créée à l'image de Dieu, elle est plus libre que la vôtre, que la mienne, car elle est dégagée d'une foule de soins matériels qui enchaînent la nôtre dans le monde. Il lui est donc bien plus facile de prendre un rapide essor, de franchir tous les espaces, de parcourir tous les cercles de la création et de s'envoler jusqu'à l'infini, dans le sein de la

Divinité, vaste océan sans rivages.... Ah! c'est là que, sur les ailes de la pensée, du désir et de l'amour, cette âme heureuse vient se perdre ou plutôt se réunir chaque jour pour puiser quelques gouttes de ce torrent de délices dont elle doit être inondée au sortir de sa prétendue *prison.* Non, cette âme n'est point captive : comme l'aigle, roi des airs, ne s'élève-t-elle pas jusqu'aux cieux, dont elle contemple déjà d'un œil perçant la félicité et la gloire?...

Mais que fais-je? Où m'ont entraîné ces réflexions? J'ai presque oublié mon pèlerinage. Et cependant nous voilà bien loin déjà d'Avignon. Nous avons traversé Tarascon, Arles la cité de Constantin; en trois heures nous avons atteint la vieille cité phocéenne. Halte-là, mes rêveuses pensées. Salut à Marseille! Salut à son auguste reine, la douce *Etoile de la mer!*

On connaît l'histoire du pèlerinage de *Notre-Dame de la Garde.* Nous la résumerons en quelques lignes. Ce fut vers l'an 1214 qu'un généreux chrétien, nommé Pierre, bâtit une église sur cette montagne et y joignit une modeste habitation entourée d'un terrain cultivé. Il eut à traiter à ce sujet avec Guillaume, abbé de Saint-Victor; la montagne appartenant alors à cette abbaye, l'une des plus illustres et des plus anciennes du monde chrétien.

Bien pauvre et bien modeste était d'abord ce sanctuaire. En 1477, il fut rebâti sur de plus amples dimensions. Cinquante ans plus tard, François Ier fit construire sur le haut de la montagne un fort dans l'enceinte duquel fut renfermée la chapelle. Elle continua d'être un lieu de dévotion très-fréquenté, surtout par les marins de Marseille ou d'autres ports. On y voyait une statue en argent, qui

avait le privilége, considéré comme unique dans le monde chrétien, de tenir dans les mains le saint Sacrement exposé. Cette statue, à la fin du dernier siècle, fut vendue aux Génois, et l'église demeura fermée. En 1802, *Notre-Dame de la Garde* fut rendue au culte, et une statue en bois vint remplacer celle qu'avait enlevée la révolution. Mais la *bonne Mère*, comme disent les Marseillais, sembla dès-lors écouter avec plus de bonté encore les prières et les vœux de ses enfants, ainsi que le prouvent les nombreux *ex-voto* appendus aux murs du sanctuaire. Cependant l'ancienne statue d'argent ayant été détruite, on songea à la renouveler. Un artiste recommandable par son talent et sa piété, M. Chanuel, en fit une en argent battu, qui est un vrai chef-d'œuvre de l'art. La Vierge sainte est représentée pleine de grâce, méditant sur les mystères de la rédemption, et tenant entre ses bras l'Enfant-Sauveur qui appelle les hommes à lui. La bénédiction de cette nouvelle statue, qui remplaça celle en bois, eut lieu le 2 juillet 1837, avec une pompe dont le souvenir vivra longtemps dans le cœur des bons Marseillais. Chaque année, vers l'époque de la Fête-Dieu, afin que le triomphe de la Mère vienne se mêler à celui du Fils, la belle statue de Notre-Dame de la Garde est descendue processionnellement de la montagne, et se rapproche des habitations du peuple qu'elle bénit et console par sa présence.

Le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, confié aujourd'hui au zèle des missionnaires de Provence, va, dit-on, être agrandi, restauré, et rendu plus digne encore de la *bonne Mère*, qui se plaît à y répandre des grâces. En attendant, un gigantesque et magnifique bourdon, qu'on entend de plus de six lieues à la ronde, a été placé solennellement, il y

a quelques années, au-dessus de la chapelle. Un poëte l'a chanté en de beaux vers. Nous citerons seulement la strophe suivante :

Il est là, suspendu sur la foule étonnée ;
Il offre à tous les yeux sa voûte festonnée
Dont l'arabesque suit le contour spacieux :
Et le peuple accouru, qui dans l'air le contemple,
Hésite, croyant voir la coupole d'un temple
Que le vent berce dans les cieux [1].

J'ai visité de nombreux *pèlerinages* au sein de grandes cités, au bord des mers, ou sur le sommet des montagnes ; mais aucun d'eux, je dois le dire, ne m'a semblé aussi heureusement situé que le vénérable sanctuaire de *Notre-Dame de la Garde*. Ce n'est point seulement par cette vue magique d'une mer dont les eaux bleues se confondent à l'horizon avec l'azur d'un ciel presque toujours pur et sans nuage. C'est encore par cette position merveilleuse aux portes de la France, qui semble dire à tout étranger abordant au port de Marseille : *Marie est reine et patronne de la France. Voilà là haut son premier trône dans notre patrie !* C'est par le spectacle de ces nombreux missionnaires ou voyageurs chrétiens, qui partant pour aller évangéliser l'Orient, ou visiter le tombeau de Jésus-Christ, comme ces quarante pieux pèlerins dont on a parlé naguère [2], viennent tous s'agenouiller sur les dalles de ce temple et confier leurs travaux ou leur voyage à la protection de la douce *Etoile de la mer !*

Mais voici un spectacle peut-être plus touchant encore. C'est une femme du peuple, une pauvre mère, une veuve

[1] Autran.

[2] Les quarante pèlerins partis ensemble vers la fin de 1853 et dont Marie a béni le saint voyage et protégé le retour.

peut-être. Elle monte à *Notre-Dame de la Garde,* avec son fils, jeune homme de douze à treize ans, qui vient de revêtir le costume de marin. Arrivés dans la chapelle, la mère le bénit, lui donne un scapulaire, un chapelet, comme ses trésors et sa sauve-garde. L'enfant, pendant qu'il gravissait la montagne, avait contemplé la mer où l'appelait son jeune courage, en se disant avec une secrète fierté : « Voilà où je serai demain ! » Mais quand il se voit bénir en pleurant, il s'attriste à son tour, il s'attendrit, il sent se refroidir son juvénile courage. Alors, pour raffermir son cœur, il promet, il jure de plutôt mourir que de jamais abandonner la *bonne Mère.* Et la pauvre femme, résignée et consolée, descend avec son fils de la montagne. Et le lendemain, à l'aube du jour, quand part ce jeune fils, son baiser maternel est moins triste. Elle lève les yeux et croit voir briller sur la tête de son enfant la douce image de l'*Etoile de la mer*, qu'elle a tant implorée la veille. Que lui importent désormais les vents et les orages !....

Et nous aussi nous avons mis notre confiance dans cette *Etoile de la mer*, l'une des gracieuses formes sous lesquelles la Mère de clémence et de miséricorde apparaît ici-bas à nos regards, trop souvent inquiets, attristés. O Marie, voilà pourquoi je suis venu aujourd'hui, obscur pèlerin, vous visiter dans l'un de vos plus vénérables sanctuaires. Daignez agréer l'humble offrande que je viens d'y déposer. Vierge sainte, bénissez mes études, mes travaux, ma famille. Au milieu de toutes les situations de ma vie, mais surtout dans les orages et les tempêtes du monde, soyez toujours pour nous, comme pour le pauvre enfant de la veuve du marin, la *bonne Mère,* la douce *Etoile de la mer !*

X

Un saint Crépin normand.

Dans une petite ville de Normandie, où j'aime, après une année d'études et de travaux, à venir respirer l'air pur et vivifiant de la mer, j'ai rencontré un homme auquel le nom de *saint Crépin normand* me semble parfaitement convenir. Vous pourrez en juger, si vous voulez jeter avec moi un coup d'œil sur sa simple histoire.

Cet homme, jeune encore, exerce donc l'état de cordonnier. Cette profession s'est ennoblie entre ses mains, car il l'exerce avec dignité et avec une joie pure, en songeant à l'humble travail de Jésus dans la maison de Nazareth. A ses côtés travaille un petit garçon. Ce n'est point son fils, mais le fils de son frère, qu'il a adopté, auquel il enseigne son métier et qu'il regarde comme son propre enfant. Une pieuse sœur qui vit avec lui sert de mère elle-même au petit bonhomme et s'occupe des soins du ménage. Cette maisonnette offre ainsi le tableau d'une *sainte famille* où tout respire la paix et le contentement. Naguère

elle était plus nombreuse. Le frère et la sœur avaient auprès d'eux leurs vieux parents. Ils les ont vus disparaître de ce monde tous deux, presque en même temps, après leur avoir donné les soins les plus dévoués de l'amour filial. Restés seuls dans la maison paternelle, ils s'y sont établis avec leur jeune neveu et se sont promis de ne point se quitter.

Après la messe matinale pieusement ouïe, le nouveau saint Crépin s'installe dans son humble et étroite boutique. Là, ses instruments à la main, il travaille gaiement toute la journée, et lorsqu'il sent quelque fatigue, une pensée vers Dieu, le chant d'un cantique, le distrait et le ranime. Il sait que le travail est le lot de tous les hommes ici-bas, et que *celui qui ne travaille pas*, comme dit l'Ecriture, *ne mérite pas de manger*. Modèle de l'ouvrier diligent et laborieux, il consacre toutes les heures du jour à raccommoder ou à faire des chaussures. La Providence, qui le protége, permet que l'ouvrage ne lui manque jamais. Toute la semaine se passe ainsi pour lui dans un labeur pénible et monotone qu'il sait égayer et sanctifier. Mais, à la fin de cette semaine si dignement employée, vient un jour heureux, salué avec plaisir : il repose le corps fatigué, et relève l'âme, qui a besoin à son tour d'être ranimée, nourrie et fortifiée par les saints enseignements de la parole de Dieu.

Dans nos grandes villes, et trop souvent dans nos campagnes, le dimanche, *ce jour que le Seigneur a fait*, est hélas ! encore pour le pauvre ouvrier un pénible jour de travail. Quand l'aurore de ce grand jour se lève, et que les gais carillons, par leur son argentin, appellent le peuple

dans le temple, combien d'infortunés engagés au service d'un maître impitoyable ne répondent point à cet appel, reprennent tristement le hoyau, les outils de la veille, et voient enfin s'écouler pour eux un jour ordinaire! Il en est d'autres, et en grand nombre, pour qui le dimanche est une journée de dissipation, de plaisirs, de folles dépenses qui engloutissent le gain de toute une semaine : ouvriers malheureux et insensés, qui d'un jour de fête, de sainte joie et de repos, font une journée néfaste dont leur famille en pleurs redoute le funeste retour!

Oh! qu'il en est bien autrement de notre bon cordonnier de Normandie! Chaque dimanche est réellement pour lui un beau jour, un jour de fête et de bonheur. Non-seulement tout travail a cessé dans sa boutique, mais des occupations saintes l'ont remplacé. Le voyez-vous d'abord monter à l'église pour ouïr la messe la plus matinale? Si vous entrez avec lui dans le lieu saint, vous serez édifié de sa tenue modeste, recueillie; et quand vous le verrez s'approcher de la table eucharistique, vous serez frappé de l'air angélique et noble dont sa jeune figure est empreinte. Le pieux ouvrier reparaît à la grand'messe, mais ce n'est plus dans le même costume. Sous les ornements de soie qui le couvrent, on le reconnaîtrait difficilement, si son attitude modeste et sainte n'aidait encore à le découvrir. La blouse du cordonnier a fait place en ce moment à la chape et au vêtement des choristes. Notre saint Crépin, doué d'une belle voix, est en effet premier chantre dans la paroisse de ***. A vêpres, on le retrouve encore dans le même costume. Aux processions et dans toutes les cérémonies religieuses, il figure toujours sous ces vêtements d'honneur, dont il

aime à se parer. Il est heureux alors et ne sent point la fatigue. Que lui importe? Ne lui semble-t-il pas être plus rapproché de Dieu, en aidant ainsi de tout son pouvoir à la pompe de son culte?

Mais quand viendra le soir du dimanche, on verra du moins le saint ouvrier prendre quelques heures de repos! Il l'a si dignement acheté..... Et puis, il est si doux, le soir, de se promener sur la plage, de respirer l'air pur et frais de la mer, en causant avec quelques amis, et en contemplant l'astre du jour qui, s'abaissant majestueusement, va cacher son disque d'or au sein de l'onde. Ah! oui, cette heure est délicieuse; et pour ma part je m'estimais heureux d'en savourer les douceurs. Mais mon généreux ami ne connaît guère ces jouissances si pures, si légitimes cependant. Savez-vous ce qu'il fait durant les heures dont je parle?... Il visite les pauvres, les infirmes, les malades de la ville, et leur porte des secours, car ce simple ouvrier est un membre zélé de la Société de Saint-Vincent de Paul. Son mérite et sa charité lui ont même valu les honneurs de la présidence; et la petite conférence de *** est dirigée par lui avec une activité, une sagesse que je souhaite à tous les autres présidents.... Pas n'est besoin d'ajouter que ce zélé apôtre prend une forte part à tout le bien, à toutes les bonnes œuvres que d'autres font dans sa ville natale; qu'il est heureux, quand parmi les baigneurs, il rencontre quelques confrères de Saint-Vincent de Paul! Les accueillir comme des amis, des frères, et leur rendre tous les services qui dépendent de lui, devient pour son cœur charitable un besoin et un plaisir plus encore qu'un devoir. Que de faits touchants de délicatesse, de bonté, ne pourrais-je pas

raconter ! Mais je m'arrête, et je n'ai plus qu'un mot à dire encore.

Cet humble ouvrier n'a point étudié. Lire, écrire, quelque peu compter, et travailler à son état, voilà à peu près tout ce qu'il a appris. Il a très-peu lu, le temps lui ayant toujours manqué pour de longues lectures. Et cependant ce simple cordonnier raisonne admirablement sur les choses de Dieu. L'amour divin semble lui avoir tout appris ; cet amour, qui éclaire l'intelligence et purifie le cœur, lui a donné en outre une délicatesse de sentiments, de procédés, de manières, qu'on trouve bien rarement dans des conditions plus élevées. En l'entendant parler, on se demande : Où donc a-t-il appris toutes ces choses ? Et naturellement on se rappelle la parole de ce grand saint qui, interrogé où il avait puisé sa vaste science, répondit : *Dans ma cellule, au pied d'un crucifix* [1].

O vous, dont je viens de retracer une bien faible esquisse, saint et modeste ouvrier dont l'amitié m'honore, pardonnez-moi d'avoir essayé d'édifier quelques lecteurs par ce récit de vos vertus. Quand naguère, votre main durcie par le travail pressait la mienne en signe d'adieu, j'ai senti mon cœur ému, au souvenir de votre vie si humble aux yeux des hommes, si grande aux yeux de Dieu. Maintes fois depuis, vous m'avez apparu comme un *ange de la terre*, et je suis heureux de faire partager à mon lecteur les émotions de votre pieux souvenir.

[1] S. Bonaventure.

XI

Pèlerinage à Notre-Dame de Grâce de Rochefort.

C'était vers la fin de septembre, durant l'une de ces belles journées d'automne, si pures et si admirables dans nos pays méridionaux. Parti de Bagnols au point du jour, je cheminais, non point à pied, comme nos anciens pèlerins, mais commodément assis (je l'avouerai à ma honte) dans un bon coupé de diligence. Deux mules nous entraînaient d'un pas quelque peu rapide, point assez cependant pour m'empêcher d'observer à loisir les riants paysages qui s'offraient à ma vue. A peine hors des murs, je contemplais à ma gauche ces hautes collines dont le pied semble se baigner dans les eaux de la Cèze, et dont les sommets découpés serpentent et se détachent avec grâce sur le fond azuré du ciel. A l'un de ces sommets, les ruines imposantes du castel de Gicon rappellent les souvenirs féodaux des temps du moyen-âge. Au bas, un peu plus loin, c'est l'humble village de Chusclan, berceau du célèbre missionnaire Brydayne. A notre droite, c'est Orsan (*Aurum*

sanctum), dominé par sa montagne féconde en légendes; et au-dessus de nous, le vaste plateau qui la couronne, appelé *Camp-de-César*.

Nous avançons, et voilà que soudain le soleil, jusqu'alors dérobé à nos regards, s'élevant radieux au-dessus de la crète des collines, illumine toute la contrée de ses feux naissants, et par sa présence vient réjouir la nature. Le chant des oiseaux dans la feuillée des arbres célèbre son retour. D'autres chants parviennent aussi à nos oreilles. Ce sont les gais refrains des joyeux vendangeurs qui, dispersés dans les vignes, recueillent les grappes précieuses destinées à produire l'excellent vin dont la juste renommée s'étend bien au-delà des bornes de cet horizon. A chaque instant la route est traversée par des chariots remplis du raisin qu'attend le pressoir. Dieu soit loué! Une récolte abondante répondra donc cette année au vœu des vignerons! Oui, bénissons la Providence, qui fertilise nos compagnes et fait mûrir avec tant de libéralité nos fruits et nos moissons.

Nous traversons le joli bourg de Saint-Geniès. A peine avons-nous dépassé les dernières maisons, qu'un magnifique panorama se déroule à nos yeux. A notre gauche, s'étend une plaine vaste et féconde, couverte de vignes. et arrosée par le Rhône, au cours rapide et majestueux. Les îles boisées, verdoyantes de Gramond, de Caderousse; Orange, fière de son théâtre antique et de son arc de triomphe de Marius; plus près de nous, Montfaucon, avec son vieux château, qui semble le roi de la contrée; au loin, le gigantesque mont Ventoux; devant nous, enfin, au bout de l'horizon, la vieille et noire tour du château de Roquemaure; tels

sont les objets qui frappent notre vue, ou que nos regards du moins, obéissant à nos pensées, cherchent à découvrir. Nous suivions alors un chemin pittoresque, pratiqué au bas d'une longue chaîne de montagnes, dont les masses énormes, allongées presque à pic, ou se courbant en voûte, semblent menacer le voyageur. Au milieu de ces monts sourcilleux, se trouve le défilé dit le *Passage-d'Annibal*. Une gracieuse allée de peupliers, une chaussée annoncent enfin la petite ville de Roquemaure. Un instant nous faisons halte dans ses murs. Je cours aussitôt à l'église pour prier près du tombeau de Brydayne. Epuisé de fatigues et de travaux, l'illustre missionnaire s'était acheminé vers Roquemaure pour y prêcher encore la parole de son bon Maître, quand Dieu résolut d'appeler à lui son digne serviteur. Durant les douleurs d'une maladie aiguë, il répétait souvent : « O Jésus, mon amour, vous avez souffert bien davantage ! » Puis, quand une main amie approcha de ses lèvres mourantes le pain eucharistique, il s'écria : « O mon Dieu ! c'est aujourd'hui le jour le plus glorieux de ma vie ! » C'est ainsi que passa doucement à une vie meilleure cet homme de bien. Qu'il est beau, qu'il est doux de mourir ainsi !

A travers un chemin qui n'offre plus rien de remarquable, nous poursuivons notre route. Laissant derrière ou à côté de nous les villages de Châteauneuf, Sauveterre, etc., nous arrivons enfin à Villeneuve-lez-Avignon. Ici commence mon pèlerinage pédestre. Joyeux de cheminer en vrai pèlerin, je me lance d'un pied hardi dans la route escarpée et rocailleuse qui doit me conduire à Rochefort. Un incident arrête mes pas. En passant devant l'église de Villeneuve, j'entends des chants résonner à mes oreilles. J'entre. On célébrait une

messe des morts. Je prie à mon tour pour l'âme de ce fidèle inconnu, mon frère dans la foi, pour lequel la Victime sainte s'immolait sur l'autel. Oh ! que le Dieu des miséricordes lui soit propice et la reçoive dans ses tabernacles éternels !

Par Saint-Laurent, Lirac, Tavel, il est, de Bagnols à Rochefort, une autre route plus courte, plus directe. Mais je ne sais quel malfaisant génie m'avait fait prendre une autre voie. Pèlerins qui entreprenez un pieux voyage à travers une route ignorée, gardez-vous d'ajouter foi entière aux indications qu'on vous donne ; et tenez pour certain que la distance à parcourir sera double de celle sur laquelle vous comptiez. Je devais en une heure aller de Villeneuve à Rochefort. Et cependant voilà deux heures que je marche sous un soleil ardent ; le soleil vient d'atteindre le milieu de sa course, et je n'ai point atteint encore le pied de la montagne dont la chapelle de Notre-Dame de Grâce couronne le sommet. Heureux du moins le pèlerin, quand, entouré de frais, de beaux paysages, il traverse des chemins unis, faciles, et lorsqu'un temps calme, serein, provoquant dans son esprit de suaves pensées, tout concourt à lui rendre moins pénibles les heures du voyage ! Mais, hélas ! je cheminais dans une campagne agreste, stérile, sur des monts déserts, pierreux, où nul tableau réjouissant ne s'offrait à ma vue. Livrais-je par hasard mon âme à quelque agréable pensée, un de ces terribles vents d'Avignon qui soufflent fréquemment sur ces hauteurs, venant souffleter mon visage interrompait soudain ma rêverie. Soyons justes, cependant. Un magnifique spectacle avait frappé mes yeux du sommet de la montagne. Quel admirable coup d'œil ! A mes pieds, sur la rive droite du Rhône, c'est Villeneuve adossée aux majestueux côteaux qui s'élèvent

en face d'Avignon et présentent au fleuve un escarpement rapide; Villeneuve, avec ses ruines de l'abbaye de Saint-André, et sa célèbre chartreuse entourée, comme une forteresse, de murailles et de tours. Plus loin, sur la rive opposée, c'est Avignon, avec sa vieille métropole et son *Palais des Papes*, dont la masse énorme domine le *Rocher-des-Dons* et la ville entière. Sur le même plan se dessinent les nombreux clochers ou les tours de l'ancienne ville papale. Le pont de Saint-Bénezet, avec sa vieille chapelle, frappe aussi mes regards. Entre les deux cités séparées par le Rhône, je découvre la grande et verdoyante île de *la Barthelasse*, qui, comme une corbeille de fleurs, repose agréablement la vue. A ma droite, j'admire le nouveau pont d'Avignon, jeté si hardiment sur l'impétueux fleuve. Enfin ma vue, s'étendant au loin, suit, à travers l'immense plaine, une bande blanchâtre et poudreuse : c'est la route qui conduit à Nîmes, la Rome gauloise.

Pour mieux contempler ce bel horizon, je m'étais détourné du chemin, et placé sur un tertre où l'aspect d'un modeste monument avait attiré mes pas. Sous les débris d'une arcade en ogive, s'élevait une croix de pierre. Son piédestal présentait des inscriptions plus qu'à demi effacées. Tandis que j'essayais de les déchiffrer, un bon paysan qui passait sur la route, s'arrête, me regarde, et, prévenant mes questions : « Là, Monsieur, me dit-il, on voyait autrefois une chapelle. Elle fut bâtie par un pieux missionnaire qui, surpris un jour en ce lieu même par des voleurs, parvint, avec l'aide de Dieu, à se débarrasser de leurs mains. Sa vive reconnaissance lui avait fait construire ce petit monument. Mais le temps et plus encore les hommes

ont détruit tout cela : il ne reste plus que ces ruines. » Je remerciai le bon paysan, et, le cœur ému de ce pieux souvenir, je repris le chemin de mon pèlerinage.

Il touche enfin à son terme. Parvenu au faîte d'une montagne, voilà que je découvre un tout autre horizon. C'est une vaste et fertile plaine, couverte de vignobles, et coupée par de grâcieux sentiers dont l'un va m'amener bientôt au but de mon voyage. Bien-aimé sanctuaire de Notre-Dame de Rochefort ! je t'aperçois enfin à l'autre bout de la plaine, brillant au sommet de ta colline aride, comme une splendide étoile suspendue dans les airs. Voilà ton clocher dont la flèche pyramidale s'élance avec grâce et donne à tout le bâtiment un aspect pittoresque, religieux. Salut, pieux et cher asile, où tant de pèlerins sont venus prier ! Quand je viens à mon tour m'agenouiller dans ton enceinte, daigne l'auguste patronne de ce temple m'y accueillir avec bonté et m'y dispenser quelques-unes de ces grâces dont elle est le céleste canal !

C'était un samedi, jour plus spécialement consacré au pieux pèlerinage. A chaque instant s'offrait donc à ma vue des groupes de pèlerins montés sur des charrettes tendues de toiles et traînées par une mule aux grelots bruyants. Là sont des familles entières assises sur des matelas qui serviront de lit la nuit prochaine. Près de la mère est le panier aux provisions, que les petits enfants s'arrachent quelquefois. L'espoir, la joie, la confiance brillent sur le front de tous. Il est aisé de reconnaître que ce voyage, depuis longtemps promis, longtemps projeté, est un épisode heureux dans la vie monotone, et parfois si pénible des bons habitants de nos campagnes.

Je vis pourtant une pauvre mère qui tenait, triste et les yeux humides, son petit enfant sur ses genoux. Je m'approche. « Vous allez aussi à Notre-Dame ? — Oui, Monsieur, j'y vais pour mon enfant malade. Voyez, le pauvre petit ! comme il est maigre, pâle ! Voilà huit jours qu'il ne mange plus. Aussi tout le monde me dit, dans notre village : Ton pauvre Pierret s'en va ; il ne peut aller loin. Moi seul je dis : Non, Pierret ne mourra point, car je l'ai *promis* à Notre-Dame. — Bonne mère, ayez donc confiance, et ne pleurez point. — Oh ! Monsieur, ce n'est plus de crainte, c'est de joie que je pleure ! Tenez, voyez-vous, depuis que j'aperçois là-bas le clocher de la chapelle, quelque chose parle là, dans mon cœur, et me dit : Ton petit enfant guérira. Ah ! Monsieur, n'avais-je pas raison, quand je disais à son père : Si je puis le mener à Notre-Dame, nous conserverons notre Pierret ? »

Foi naïve, admirable d'une villageoise, vous méritez aussi une récompense. Comme l'hémorroïsse de l'Évangile, qui, cherchant à s'approcher de Jésus, disait *Si je puis seulement toucher le bord de sa robe, je serai guérie*, heureuse mère, vous serez exaucée. Dieu vous dira : Ma fille, ayez confiance, votre foi a guéri votre enfant.

Assis sur le piédestal de la croix de pierre placée au bas du sentier qui conduit au sommet du mont, je reprenais haleine un instant, lorsqu'un spectacle attendrissant frappa mes yeux ; son souvenir m'arrache encore des larmes. Comme ces pèlerins de Rome qui montent à deux genoux les marches de la *Scala sancta*, de pieux fidèles gravissent à genoux, les pieds nus, et en priant, la sainte montagne de Rochefort. Mais ici, que la marche est autrement longue,

difficile ! Ces pèlerins, s'éloignant du sentier battu qui serpente autour du mont, se tracent eux-mêmes un chemin plus direct, plus court, mais singulièrement pénible. C'est une sorte de voie douloureuse à travers des roches arides et des pierres aiguës. Et cependant ce sont de simples femmes, âgées, infirmes, de pauvres jeunes filles, qui la parcourent durant plus d'une heure, le chapelet à la main, et les yeux tournés vers le sanctuaire de Marie, dont la vue les encourage, les anime. O filles ! ô mères ! j'admire votre foi, votre confiance. L'une et l'autre, n'en doutez pas, seront bénies de Dieu. Ah ! que d'autres, s'ils l'osent, tournent en dérision cet antique et pieux usage. Pour moi, je vous contemple avec attendrissement, avec larmes. Votre marche si humble, si suppliante, ne doit-elle pas plaire singulièrement à la Reine du ciel, que dis-je ? aux regards du Tout-Puissant ? n'est-elle pas plus noble, plus sublime, que celle de beaucoup de conquérants sur leur char de triomphe ? Oui, mon Dieu ! au grand jour du jugement, cette marche agenouillée d'une pauvre villageoise pour se rendre à votre sanctuaire, pesant d'un grand poids dans la balance de votre justice, l'emportera peut-être sur beaucoup d'actions glorieuses qui semblent vouer un nom à l'immortalité !...

Des vieillards, des infirmes, des estropiés assis sur les roches, implorent à haute voix la charité des pèlerins. Vous tous qui passez, n'oubliez point les pauvres de Jésus-Christ, ou plutôt Jésus-Christ lui-même qui sollicite votre aumône. Il vous la rendra tout à l'heure au centuple...

Me voici sur le sommet du mont. Je cours prier dans la chapelle.. Un instant après, j'étais dans le cloître des

révérends pères maristes, où je trouvais cet accueil aimable, cette hospitalité franche, fraternelle, qui réjouit le cœur et fait oublier bien vite les fatigues d'un long voyage.

Ce n'est point ici le lieu de raconter l'antique origine du pèlerinage de Notre-Dame de Rochefort, ni de résumer son histoire qui remonte aux temps de Charlemagne. Rappelons seulement qu'au XVIIe siècle, l'an 1637, un essaim de religieux bénédictins de l'abbaye de Saint-André de Villeneuve vint se poser sur la montagne de Rochefort. Ces religieux, possesseurs de biens assez considérables, en consacrèrent avec bonheur une partie à la gloire de la Mère de Dieu. Ils entourèrent la sainte chapelle de vastes bâtiments qui servirent de monastère ou d'asile pour les pèlerins. Le service divin y fut dès lors célébré chaque jour régulièrement; les pieux fidèles pouvaient arriver en tout temps, assurés de trouver près du bien-aimé sanctuaire, des amis bienfaisants, des confidents discrets et compatissants de leurs pensées, de leurs désirs, de leurs joies, de leurs douleurs.

Le séjour des bénédictins sur la sainte montagne fut l'époque de son éclat et de sa gloire. Les beaux jours étaient revenus pour elle. Les pèlerins s'y rendaient en grand nombre! on y accourait, non-seulement des pays voisins, mais encore de tout le Languedoc et d'autres provinces du Dauphiné, du Vivarais, du Gévaudan, etc. Des prodiges presque journaliers étaient le prix de la confiance filiale des pèlerins. De riches offrandes étaient apportées par les mains d'illustres personnages dans le sanctuaire. Le roi Louis XIV et son auguste mère, la reine

Anne d'Autriche, y firent eux-mêmes de pieuses fondations[1]. Ce fut à la demande de cette princesse, que les bénédictins de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne donnèrent, en 1646, à leurs confrères de Rochefort, un fragment considérable du voile de la très-sainte Vierge, dont ils étaient en possession. La précieuse relique, reçue dans le sanctuaire avec tous les témoignages de respect qu'elle méritait, fut renfermée dans une châsse d'argent du poids de quarante marcs, décorée d'ornements du plus habile travail. Appliquée sur les malades, elle opérait, dit on, des guérisons merveilleuses. Aussi les peuples venaient-ils en foule contempler ce vêtement sacré de la Reine du ciel, exposé dans le saint lieu à leur vénération.

Les souverains pontifes s'estimaient heureux, à leur tour, de témoigner à Marie leur reconnaissance, pour les grâces qu'elle se plaisait à répandre dans son cher sanctuaire de Rochefort. Alexandre VII envoya déposer sur ses autels un magnifique reliquaire contenant une portion de toutes les plus précieuses reliques qui se conservaient à Rome. Plus tard, Pie VI, de glorieuse et touchante mémoire, accordait une fois l'an une indulgence plénière à tous les pèlerins de la sainte montagne [2].

Les bénédictins furent d'une autre manière les bienfaiteurs de la contrée. Ces hommes de science et de labour, dont les sueurs ont défriché une grande partie du sol de notre France et de l'Europe, ne restèrent point ici en

[1] Voir une tablette de marbre, sur un des piliers de la chapelle.

[2] Par un bref du 27 juillet 1778. — Sur la demande de Mgr Cart, évêque de Nîmes, la même indulgence a été renouvelée par le pape Pie IX, par un bref du 20 janvier 1847.

arrière [1]. La vaste plaine du Pugeau, qui s'étend au pied de la montagne, ne présentait, dit-on, à l'arrivée des fils de saint Benoît, que des étangs et des marais stériles. Si la fertilité et l'abondance règnent aujourd'hui dans cette magnifique plaine, personne n'ignore quelles sont les mains qui l'ont desséchée et rendue propre à la culture. C'est ainsi que, partout où s'arrêtaient leurs pas, ces pieux enfants du cloître apportaient aux peuples les bénédictions de la terre avec celles du ciel.

Aujourd'hui la chapelle de Notre-Dame de Rochefort, après bien des vicissitudes, est desservie par quelques pieux enfants de ce nouvel institut, qui, presque encore à sa naissance, a rendu son nom vénérable parmi nous, et glorieux dans les lointaines missions de l'Océanie, où il a déjà cueilli des palmes du martyre [2]. Derniers venus dans notre bien-aimé sanctuaire, leur charité, si tendre, si active, a déjà gagné tous les cœurs et répandu de nombreux bienfaits. Ils ont fait réparer l'ancien monastère, rétabli l'hôtellerie des pèlerins; ils ont embelli la chapelle; ils n'ont rien épargné enfin pour attirer, aux jours d'été et d'automne, un populeux concours sur la sainte montagne... Honneur donc à vous, pieux ma-

[1] « Les moines bénédictins, dit M. Guizot, ont été les défricheurs de l'Europe; ils l'ont défrichée en grand, en associant l'agriculture à la prédication. Une colonie, un essaim de moines, peu nombreux d'abord, se transportaient dans des lieux incultes ou à peu près, souvent au milieu d'une population encore païenne, en Germanie, par exemple, en Bretagne, et là, missionnaires et laboureurs à la fois, ils accomplissaient leur double tâche, souvent avec autant de péril que de fatigue. » (*Cours d'histoire moderne*, tom. II, 14e leçon.) — Cet aveu est précieux à recueillir de la bouche d'un écrivain né dans le calvinisme.

[2] La *Société de Marie* ou les *Maristes*. — Le P. Chanel, martyr à Futuma (Océanie); Mgr Epalle, etc.

ristes, gardiens et zélés promoteurs du culte de votre sainte Mère sur ce mont fécond en merveilles ! Marie vous a choisis comme autrefois Dieu lui-même choisit Joseph, homme juste et pur, pour le gardien de sa virginité. Recevez ici, religieux vénérables, l'hommage de notre pieuse reconnaissance, mêlé à celui de l'affection que vous témoignent chaque année plusieurs milliers de pèlerins.

Je pourrais me borner à ces pages. Cependant je me sens pressé de rapporter encore un pieux et touchant souvenir qui honore à son tour ma ville natale. C'est celui de ce beau jour où, lorsque naguère la société, fortement ébranlée, travaillait avec tant de peine à se rasseoir, une population entière offrit l'un de ces spectacles qui fortifient, rassurentl es âmes les plus troublées, les plus timides, et les remplissent d'une douce confiance pour l'avenir. Oui, on la vit alors accourir dans le bien-aimé sanctuaire de Rochefort, et là, suspendre au-dessus du baldaquin, comme un signe d'espérance, une riche bannière qui brille encore au faîte du temple, et sur laquelle on lit ces mots : *Marie protége la France.* Qu'il me soit permis de retracer ici, pour l'édification de mes frères dans la foi, une simple esquisse de cette pieuse et belle fête !

C'était le dimanche 3 septembre 1848. Après la célébration de la sainte messe et la bénédiction de l'étendard offert à la Mère de Dieu, le pieux cortége se met en marche : il sort processionnellement de la ville, au son de toutes les cloches, au bruit des tambours et des chants des pèlerins ; puis on rompt les rangs, on se divise par groupes, et, les uns en voiture, la plupart hissés sur des charrettes tendues de toiles, et les autres à pied, tous poursuivent joyeusement

leur route, après s'être donné rendez-vous au bas de la montagne de Rochefort. Quel singulier spectacle que ce départ d'un millier de pèlerins ! On eût dit l'une de ces scènes d'un autre âge, alors que tous les habitants d'une bourgade, d'une cité, leur pasteur en tête, s'en allaient par les chemins, suivant nos chroniqueurs, pour accomplir un vœu ou prêter leurs bras pour l'érection de quelque magnifique cathédrale. Nous traversons ainsi les villages de Saint-Laurent-des-Arbres, de Lirac, de Tavel : partout, sur notre passage, la foule se rassemble : on accourt, on s'étonne : les mères devant leurs portes, tenant leurs petits enfants dans les bras, nous regardent passer d'un œil d'envie et sourient aux pèlerins. J'ai vu l'une d'elles essuyer quelques larmes d'attendrissement : peut-être pensait-elle à un époux, à un enfant, et demandait-elle pour eux une grâce du ciel. Daignez la lui obtenir, ô Marie, refuge et soutien des pauvres mères !

Quoi de plus touchant cependant que cette longue file de fidèles, tous animés d'une même pensée, allant au nom d'une cité implorer pour elle, pour la France, dans un pieux sanctuaire, l'appui céleste du *Secours des chrétiens*, de la *Consolatrice des affligés*, du *Salut des infirmes !* Le long de la route, on récite le chapelet, le rosaire, les litanies de la sainte Vierge, on chante un cantique... Enfin l'on arrive au pied de la montagne. Là, le pasteur retrouve tout son troupeau, on fait halte un instant, la procession se remet en ordre, chacun reprend son rang, et l'on gravit ainsi lentement le mont escarpé que couronne la chapelle de Notre-Dame de Grâce.

Quel beau spectacle, ô mon Dieu ! J'en garderai longtemps le souvenir... C'était le soir d'une de ces délicieuses

journées de septembre, où, sous notre ciel méridional, le calme de l'air, la pureté de l'atmosphère apportent dans l'âme chrétienne je ne sais quoi de suave, de serein, qui l'invite au recueillement, aux saintes pensées. Le soleil dardait sur ces lieux bénis ses derniers rayons, tandis que, grave et silencieuse, cette pieuse population gravissait, aux chants de l'*Ave maris stella* et des litanies, le sentier rocailleux qui serpente autour de la montagne. Tout était calme dans la nature; une légère brise effleurait à peine les plis soyeux de la bannière azurée, qui, marchant en tête, brillait déjà au sommet du mont, lorsque les derniers rangs, formés de groupes d'hommes, étaient encore à son pied dans la plaine. Ainsi, partout, sur la cime, le long du sentier, au bas du mont, les chants se mêlaient, se répondaient. Aux voix plus douces de la confrérie de la sainte Vierge, retentissant au sommet, succédaient au-dessous les voix mâles et fortes des *pénitents* ou des *confrères de Saint-Joseph*. On eût dit le ciel et la terre formant ainsi comme un concert de louanges pour célébrer à l'envi leur auguste Reine.

Le vénérable supérieur des pères maristes attendait les pèlerins à l'entrée de la chapelle. Il les reçut avec une bonté affectueuse, comme des amis, des frères qui venaient prier avec lui pour le salut, pour la prospérité de notre chère France. On entonne aussitôt le chant des vêpres. Durant ce temps, la bannière offerte à Marie s'élevait radieuse au-dessus du baldaquin qui couronne si élégamment le maître-autel. C'est là, à ce poste d'honneur, qu'elle fixera désormais les regards de tous les pèlerins. *Je vous salue, Marie, pleine de grâce!* cette parole de l'ange était en ce moment sur toutes les bouches comme dans tous les cœurs. Elle servit

de texte et de paraphrase au pieux curé de Bagnols, qui, dans une allocution singulièrement touchante, épancha les sentiments de tendre confiance dont son âme était remplie. Un salut pompeux termina la cérémonie; mais la fête devait continuer le lendemain.

Durant la nuit, de nombreux fidèles étaient demeurés dans la chapelle, priant, chantant les louanges de Dieu ou de son auguste Mère. L'aurore les retrouva dans cette sainte occupation. Au point du jour, M. le curé de Bagnols célébra la messe des pèlerins. Oh ! comme son noble cœur dut être consolé en les voyant presque tous s'approcher de la sainte table ! Oui, presque tous, hommes, femmes, enfants, jeunes filles, étaient là pieusement recueillis, et, un Dieu dans leur cœur, priant pour eux-mêmes, pour leurs familles, pour notre patrie, par la médiation toute-puissante de l'ancienne patronne de la France ! O Marie ! vous accueillerez les prières, les vœux de ce bon peuple ! Présentés par vous au Sauveur Jésus votre Fils, ils seront exaucés. A-t-on jamais invoqué en vain votre nom béni dans ce vénérable sanctuaire, où votre main libérale s'est plu à répandre tant de bienfaits !...

Une grand'messe, célébrée solennellement et chantée avec beaucoup d'ensemble par le chœur des pénitents, termina le saint pèlerinage. Se remettant en marche, les pèlerins rentrèrent le soir à Bagnols processionnellement comme ils étaient partis. Ceux de leurs compatriotes qui n'avaient pu être du pieux voyage, les accueillirent comme des messagers de paix et de grâces, portant sur leur visage souriant l'assurance d'une mission heureusement remplie. Tous se rendirent à l'église, où le digne pasteur bénit son troupeau. Une fois encore il voulut parler : *Gloire à Dieu*, dit-il, *gloire aussi*

à Marie ! La fatigue et l'émotion arrêtèrent sa voix... Mais gloire aussi à vous, saint prêtre, que votre paroisse chérit et vénère !... Votre zèle, votre charité ardente porteront leurs fruits : d'autres, sans doute, imiteront le bel exemple que vous avez donné. L'étendard de Marie, protectrice de la France, ainsi arboré de toutes parts sous les voûtes de nos temples, deviendra comme le *palladium* sacré de notre cher pays. Puisse-t-il être aussi comme l'arc-en-ciel qui, après des temps d'orages, présage des jours de calme et de sérénité !



XII

Les vrais amis du peuple.

De nos jours, beaucoup de gens se parent de ce beau titre de vrais amis du peuple. Ils élaborent à grands frais d'encre et de papier de spécieux systèmes où tout est pour le mieux en théorie. Mais vienne la pratique, c'est là que les attendent les plus tristes déceptions.

Que d'exemples ne pourrions-nous pas citer de systèmes nouveaux, brillants en apparence, mais qui, bâtis sur le sable, n'ont pas su résister au moindre souffle du vent !

Ces hommes si enthousiastes de leurs pensées et de leurs combinaisons, ne sont-ils pas presque toujours des esprits inquiets, malades, aveugles ; qui cherchent le bien et le bonheur du peuple en dehors de sa route véritable ? Non, ce ne sont point là de *vrais amis*. Il peut se trouver parmi eux des natures bonnes, généreuses ; et celles-là, nous en avons connu plusieurs, ne restent pas longtemps dans la voie de l'erreur. La lumière de la vérité se fait au sein de leur bonne foi ; et, comme de nouveaux Paul, ils deviennent les cham-

pions, les apôtres éloquents de la cause sainte qu'ils avaient longtemps méconnue, persécutée.

Quels sont-ils donc enfin ces *vrais amis du peuple?* car il en est pourtant de nos jours, et en grand nombre. On les compte par milliers, et plus nombreux encore sont ceux qui participent à leurs bienfaits. Ils sont presque partout, là, sous nos yeux, dans nos villes, dans nos campagnes. Heureuse la contrée qui les possède! Malheureuse et coupable au contraire celle qui les repousse!

Chaque matin, je vois descendre du haut quartier de la ville et s'acheminer vers l'église, des nuées d'enfants, marchant en bon ordre et précédés ou suivis de deux ou trois *frères des Ecoles chrétiennes.* Ces enfants entrent modestement dans le lieu saint, qu'ils remplissent presque tout entier. Ils assistent pieusement et en silence, à genoux ou debout, à la sainte messe. Puis, le saint sacrifice terminé, à un signal donné par le *cher frère*, tout ce petit monde s'ébranle et se met en marche. On dirait un petit bataillon carré qui se replie en arrière et suit fidèlement la manœuvre difficile que lui ordonne son commandant. Chaque soldat de ce régiment d'écoliers, son *cartable* au dos en guise de giberne, vient s'agenouiller à son tour devant l'autel, puis se retourne et reprend son rang parmi ses jeunes compagnons. Enfin, après une savante évolution, ils sortent tous du temple, et toujours accompagnés par les bons frères, ils rentrent dans leurs classes, où commence pour eux une journée d'étude, de travail, de prière, mêlée de quelques jeux, sous l'œil vigilant de ces mêmes frères qui ont dévoué leur vie au soin et à l'instruction de l'enfance chrétienne.

Ces humbles disciples du vénérable la Salle (car c'est

d'eux que je parle en ce moment) me semblent être, plus que personne, les *vrais amis du peuple.* On a voulu jeter sur leur manteau le dédain, le mépris, en les appelant *ignorantins.* Mais ce mépris est retombé sur leurs étranges ennemis, et cette qualification leur est restée comme un honneur. Oui, ils sont *ignorantins*, en ce sens, que se consacrant à l'instruction des enfants du peuple, ils ont voulu *ignorer* ces hautes sciences qui ne leur sont point nécessaires, ces sciences qui trop souvent enflent le cœur et, faute d'être approfondies, entraînent vers l'incrédulité, selon la célèbre maxime de Bacon. Mais ces mêmes religieux n'ignorent rien de ce qu'on doit enseigner aux enfants des classes ouvrières. Ils leur enseignent par-dessus tout la religion qui peut seule assurer leur bonheur dans ce monde et en l'autre vie; ensuite les arts et les sciences qui leur seront le plus utiles dans les diverses conditions où la Providence les placera un jour... Mais quoi! faire l'éloge des *frères des Ecoles chrétiennes*, n'est-ce point, ce me semble, un labeur superflu? Cherche-t-on à démontrer les bienfaits du soleil partout si éclatant à nos yeux? Non sans doute; et cependant, il faut bien le dire, s'il est des aveugles qui nient les bienfaits du soleil, il est aussi des esprits prévenus qui refusent de voir ceux de la religion, personnifiée ici dans les pieux enfants du bienheureux la Salle.

« Quel bien ne font pas ces frères de la Doctrine chrétienne, dit un gracieux écrivain, et comment comprendre la prévention des hommes qui suscitent quelquefois des entraves aux nouveaux établissements qu'ils projettent? Quoi donc? dirai-je à ces hommes prévenus : avec vos savantes combinaisons administratives vous n'arrivez pas à pouvoir assurer

au peuple le pain grossier qui lui est indispensable pour se sustenter, et vous voulez encore le déshériter du ciel ? vous le laissez souffrir dans cette vie, et vous voulez qu'il souffre encore dans l'autre ? Quelle barbarie ! Vous êtes incrédules, dites-vous ; mais vous êtes hommes. Vous devriez donc respecter ce que vous appelez des illusions, puisqu'elles adoucissent les souffrances du pauvre. Si un homme qui a besoin de manger s'endormait et faisait un doux rêve, iriez-vous le réveiller pour lui faire sentir de nouveau les angoisses d'une faim qu'il ne peut satisfaire ?

» Le nombre des enfants que les frères de la Doctrine chrétienne ont préservés de la contagion du vice et envoyés au ciel, peut déjà se comparer aux étoiles du firmament. Que le monde continue donc tant qu'il voudra à traiter ces frères d'ignorantins : leur plus grand bonheur, c'est précisément d'ignorer les sciences qui alimentent l'orgueil, pour mieux connaître la seule science nécessaire, celle qui nous fait connaître toutes nos misères. Ne vaut-il pas mieux n'avoir sur sa table que des mets simples, mais sains, que d'y voir servir en même temps des mets recherchés et des poisons ?

» Pour nous, si, grâce à la miséricorde de Jésus et à la protection de Marie, nous avons le bonheur d'entrer dans les cieux, nous nous attendons à y trouver une multitude de ces bons frères de la Doctrine chrétienne. Il nous semble déjà voir leur chapeau difforme changé en un triangle d'étoiles, et leur surtout grossier en une tunique d'écarlate bordée de pierres précieuses ; voir ensuite tous les enfants qu'ils auront sauvés agiter autour d'eux leurs petites ailes d'anges, comme les petits oiseaux s'ébattent autour de leur mère.

» Ici-bas déjà ils nous ont causé souvent de bien douces émotions. Rien n'est plus touchant que de voir, par une belle journée de printemps, un de ces frères se promenant gravement dans la campagne, au milieu d'une troupe de marmots dont les cris imitent les chants aigus des pinsons, et qui répètent sans cesse : *Cher frère ! cher frère !* Ce contraste de la sévérité calme et de la pétulance enfantine forme une scène véritablement belle ; car le beau dans la nature et dans les œuvres de l'art n'est, ce nous semble, qu'un mélange heureux de la sévérité et de la grâce, comme le beau en Dieu n'est peut-être que l'assemblage mystérieux de la miséricorde et de la justice [1]. »

[1] Rodière, *les Saints et leur siècle.*



XIII

La meilleure philosophie.

A une époque encore très-voisine de nous, mais qui semble déjà éloignée, alors que la société, fortement ébranlée, cherchait à se rasseoir sur ses bases, des esprits graves et sérieux unissaient avec zèle leurs efforts pour atteindre ce noble but. En dehors du clergé, dont l'action sur le peuple sera toujours la plus puissante, quelques savants écrivains, animés d'une bonne intention, prirent la plume, et s'efforcèrent de combattre les doctrines impies qui menaçaient de détruire la société. *L'Académie des sciences morales et politiques* publia alors une série de *petits traités* à l'usage du peuple, sous un format commode et à bon marché. La plupart de ces *traités*, on doit le dire, contiennent d'excellentes choses, et sous quelques rapports, on n'a que des éloges à donner ici à nos savants académiciens.

Mais voici venir dans la lice M. Victor Cousin, monté sur son grand cheval de bataille, la philosophie.... M. Cousin assure qu'il faut au peuple une philosophie : « Oui,

dit-il, on peut, on doit même enseigner au peuple la philosophie, si la philosophie n'est point une chimère, si elle est, comme elle le prétend, la science des grandes vérités intellectuelles et morales. »

« Toutefois entendons-nous bien, poursuit M. Cousin : il y a deux sortes de philosophie : l'une artificielle et savante, réservée à quelques-uns ; l'autre, naturelle et humaine, et qui est à l'usage de tous. » C'est celle-là, bien entendu, qui doit être enseignée au peuple. Et voilà que M. Cousin, partant de ce principe, publie un petit traité de *philosophie populaire*, où il démontre comment le peuple a besoin d'une philosophie, et quelle est celle qu'on doit lui enseigner. « Puisqu'au nom de la philosophie, dit-il très-justement, on verse sans relâche dans l'âme du peuple tous les poisons du matérialisme et de l'athéisme, n'est-ce pas le devoir d'une philosophie généreuse de disputer le peuple à ses corrupteurs, d'opposer l'apostolat du bon sens et de la vertu à celui du mensonge et du crime, et d'essayer à son tour de pénétrer dans l'atelier de l'artisan et sous le toit du pauvre pour y faire arriver des vérités salutaires et des lumières pacifiques ? »

Voilà de belles paroles assurément, et jusqu'alors tout semble pour le mieux. Mais M. Cousin ne veut pas qu'on enseigne au peuple « des fadaises sentimentales, des moralités sans grandeur,.... ce style à la Berquin, qui veut être simple, et qui n'est que ridicule, alambiqué et maniéré dans le genre niais, et dont tout l'effet est de gâter et d'efféminer la vérité. Traitons le peuple, dit-il, comme une créature raisonnable, si nous voulons cultiver et fortifier sa raison. Respectons-le, pour lui apprendre à se res-

pecter lui-même ; élevons-le dans sa propre estime, en ne craignant pas de lui adresser un langage simple mais vrai, clair mais sérieux.... Laissons-là toutes les langues particulières des systèmes et des écoles, parlons la langue universelle et pure de la raison et des sentiments ; et, dans cette langue, présentons au peuple les pensées les plus mâles, les plus sérieuses, les plus grandes, car ce sont précisément celles-là dont il a besoin dans tous les temps et surtout dans le nôtre. »

M. Cousin, fortement pénétré de ces idées, cherche autour de lui parmi les écrits des philosophes, quelque *traité* dans le genre qu'il a conçu, et qu'il puisse en toute confiance présenter au peuple. Il ne trouve pas, semble-t-il, tout à fait ce qu'il désire : « *A défaut de mieux*, dit-il enfin, voici quelques pages recommandées aussi par le grand nom de leur auteur, où toutes les vérités dont l'homme a besoin sont exposées avec une rigueur parfaite, et sous la forme la plus lumineuse, la plus saisissante, la plus dramatique. »

Quelles sont donc ces pages tant vantées, et dont notre philosophe fait hommage au peuple, à la suite de son petit traité de *philosophie populaire ?* Vous n'auriez garde de le deviner, lecteurs chrétiens : ce sont quelques pages extraites de l'ouvrage le plus perfide et le plus dangereux de J.-J. Rousseau.

Tel est l'ouvrage que M. Cousin présente au peuple comme un modèle de *philosophie populaire*. Etrange erreur d'un homme d'esprit, mais qu'aveugle l'absence du sens chrétien ! D'éloquentes plumes ont fait depuis longtemps justice de cette production qui a fait tant de victimes. Nous ne vien-

drons point à notre tour analyser cet écrit. Mais, disons-le simplement, si le peuple a besoin d'une *philosophie*, pour devenir juste, sage et raisonnable, celle qu'on lui présente ici n'est-elle pas parfaitement impuissante pour atteindre ce but? Et d'abord il nous semble bien difficile que le peuple, si grandi qu'il soit par M. Cousin, comprenne les premières pages de cet écrit. Qu'y trouve-t-il ensuite? Quelques beaux passages sur la conscience, sur Dieu, l'Etre souverainement bon, le Créateur des hommes; sur la justice, la vertu, l'âme, la moralité des actions. Voilà tout. Mais est-ce suffisant pour m'enseigner à vivre?.... Philosophie, vous criera le peuple, je veux bien écouter ma conscience, et pratiquer la vertu dont vous parlez si éloquemment; mais quelle sera donc ma récompense? quelle sera sa durée dans cette vie de l'âme que vous me faites entrevoir? L'âme est-elle immortelle par sa nature? Vous l'ignorez, dites-vous.... Mais il m'importe à moi de le savoir; c'est là tout le secret de mon existence, parce qu'il me découvre le but essentiel et unique que je dois atteindre.

Philosophe, j'admire votre science, mais je déplore le mauvais génie qui vous a si mal inspiré. Pourquoi tant d'hésitations, tant de doutes, là où la certitude, l'affirmation sont de toute nécessité? « J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre la vérité, direz-vous peut-être, mais sa source est trop élevée: quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable? C'est à elle à s'approcher. »

Oui, *c'est à elle à s'approcher*. Vous avez bien dit. Et voilà pourquoi, il y a dix-huit siècles, la Vérité éternelle s'est incarnée et s'est *approchée* de nous pour enseigner elle-même à l'homme tout ce qu'il doit savoir. Vous niez

le *Verbe*, cette vraie *lumière qui éclaire tout homme qui vient dans ce monde* [1]...

Ah ! je connais une meilleure philosophie à l'usage du peuple. Je sais un livre qui lui apprendra mieux que tous les récits de vos prétendus sages, à s'élever, à s'épurer, à devenir bon, juste et vertueux. Quel est ce livre ? Permettez-moi de vous l'apprendre, en vous redisant une anecdote qu'un témoin oculaire m'a racontée.

Vers cette même époque où de savants académiciens s'efforçaient de propager parmi le peuple les *petits traités* dont j'ai parlé plus haut, un maître maçon-couvreur, homme de sens et bon chrétien, essayait aussi de le moraliser ; mais il s'y prit d'une toute autre manière. Il commença par les nombreux ouvriers ou apprentis qu'il avait sous ses ordres Un jour donc il les rassemble tous et leur parle à peu près en ces termes : « Mes amis, nous sommes dans un siècle de lumière et de progrès. Il est bon qu'aujourd'hui le peuple lui-même soit très-instruit.. Il faut qu'il étudie les lettres, qu'il soit rhéteur, orateur, *philosophe* même. Dès demain donc, dimanche, si vous le voulez bien, nous commencerons un cours de philosophie, et chaque dimanche soir je vous le continuerai. A demain donc, mes bons amis, n'y manquez pas, soyez tous bien exacts au rendez-vous. »

Flattés de l'espoir de devenir de savants philosophes, tous les ouvriers s'empressèrent de venir le lendemain au rendez-vous assigné. Le maître couvreur commença sa leçon, qui parut à tous fort intéressante et fort belle. Il leur parla de Dieu, « pur esprit, éternel, infiniment parfait, créateur du ciel et de la terre et souverain seigneur de toutes choses ; » il

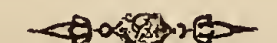
[1] S. Jean I.

leur dit quelques mots des mystères, qu'il leur montra comme des « vérités révélées de Dieu, qu'il est très-raisonnable de croire, bien que nous ne puissions pas les comprendre, puisque c'est Dieu, la vérité même, qui nous les a révélées. » Dans les leçons suivantes, le sage professeur parla à son auditoire attentif de l'homme, « créature raisonnable composée d'une âme et d'un corps. » Il leur présenta l'âme comme un « esprit immortel et créé à l'image de Dieu pour être unie à un corps. — Notre âme, dit-il, est créée à l'image de Dieu, en ce qu'elle est capable de connaître, d'aimer et d'agir librement. Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen obtenir la vie éternelle... »

Tous ces braves gens étaient de plus en plus ravis, en écoutant une philosophie si élevée, si noble et si consolante. Le professeur parla plus tard des moyens et des secours que Dieu avait accordés à l'homme pour obtenir cette *vie éternelle.* Il leur montra Dieu lui-même descendant des hauteurs du ciel, se faisant homme, et habitant quelque temps parmi nous, afin de nous enseigner une doctrine qui doit nous rendre bons, vertueux ici-bas, et heureux éternellement dans une autre vie. Il fit voir ce même Dieu mourant volontairement sur une croix afin de racheter les hommes coupables et de leur montrer l'immensité de son amour. Enfin il leur expliqua clairement et leur fit toucher au doigt la grandeur, la beauté, la solennité de cette doctrine révélée de Dieu à l'homme. Il leur montra qu'elle faisait le bonheur de la société et de tous les individus, et qu'il fallait être bien peu raisonnable et bien peu *philosophe* pour ne pas s'y attacher fortement et de tout son cœur.

En terminant ses leçons, le maître couvreur parla ainsi à ses ouvriers : « Mes bons amis, vous voilà maintenant, je l'espère, d'excellents *philosophes*. Mais dans ce *cours de philosophie*, qui vous a, ce me semble, tant intéressés, je n'ai fait que vous développer et vous expliquer à ma manière, un petit livre, bien connu de vous autrefois sans doute, mais que la plupart d'entre vous malheureusement ont depuis longtemps oublié. Permettez-moi de le remettre aujourd'hui entre vos mains, et promettez-moi, mes amis, de le relire quelquefois. Vous y trouverez, soyez-en bien sûrs, beaucoup mieux que dans tout autre traité de philosophie, tout ce que vous devez savoir afin d'être vertueux, heureux dans ce monde, et d'acquérir dans l'autre vie une félicité bien plus grande qui ne finira jamais. »

Tous les ouvriers promirent à leur maître de ne point oublier ses sages leçons. Le digne professeur parcourut alors leurs rangs et distribua à chacun de ces braves gens, devinez quoi.... Un *Catéchisme du diocèse de Paris*....



XIV

A propos d'une discussion.

Novembre 1855.

« Heureux l'homme né dans le bercail de l'Église !... » Cette pensée s'est offerte à mon esprit ce matin à mon réveil, au souvenir d'une discussion religieuse élevée hier soir dans une réunion de famille. Il s'agissait de la maxime tant méconnue, si mal comprise : « Hors de l'Eglise point de salut. » On a parlé surtout des protestants. Chacun de nous reconnaissait, comme tout catholique instruit, que parmi les disciples de Luther ou de Calvin, tous ceux qui étaient réellement de bonne foi et parfaitement sincères dans leur croyance n'étaient point regardés comme *hors de l'Eglise* et qu'ils pouvaient dès lors espérer leur salut. Jusqu'alors tout allait bien. Mais quelques-uns des discoureurs ayant ajouté ensuite, qu'à leur avis « tous les protestants étaient de bonne foi, » qu'ainsi tous peuvent être sauvés s'ils sont d'honnêtes gens et vertueux, cette opinion m'a paru singulièrement

large et erronée. La conséquence naturelle serait celle-ci : Tout bon protestant, aussi bien que tout bon catholique, pouvant gagner le ciel, quel grand malheur y a-t il donc à naître au sein de l'hérésie? Somme toute, je dois peut-être bénir le Ciel qui m'a fait naître de parents protestants... Mon lot est le meilleur : ma religion est facile, commode, nullement surchargée de pratiques gênantes. Avec bien moins de travail j'aurai un jour le même salaire !

J'ai essayé de soutenir les droits de la vérité, en combattant ce raisonnement si peu logique, si peu chrétien. Mais, entraîné par le feu de la discussion, j'ai été trop loin peut-être; je n'ai point dit ce que j'aurais dû dire. Il est un sentiment, juste au fond, mais trop rude dans sa forme, dont n'est pas toujours maîtresse une âme vive, ardente, quand elle veut défendre ce qu'elle croit la vérité. Je n'ai point maîtrisé ce sentiment, je le reconnais, et peut-être, loin de les convaincre, ai-je aigri au contraire les esprits et les cœurs. Plus calme en ce moment, je reviens sur ce sujet, pour consigner ici quelques simples et courtes réflexions sur le protestantisme, propres, ce me semble, à éclairer la question. Un philosophe très-bon logicien avouait n'être jamais vainqueur dans les luttes orales ; mais en parlant de ses adversaires, il disait : « Je les bats et les confonds tous dès qu'ils sont au bas de l'escalier... » Mes adversaires, si j'en ai ici, ce sont quelques jeunes amis, au cœur bon, généreux, mais à l'esprit égaré par des opinions peu réfléchies et beaucoup trop élastiques. Je désire sincèrement les éclairer. Puissent donc ces quelques lignes, si elles tombent sous leurs yeux, réaliser mon attente et mes souhaits fraternels !

Et d'abord qu'est-ce que le protestantisme? Il me semble qu'on pourrait le définir : *un système de philosophie inconséquent et commode.* Ce n'est point en effet une religion. On n'y voit ni autels, ni sacrifices, ni victimes, ni prêtres. Son culte, s'il y en a un, se borne à quelques cérémonies, et ses temples eux-mêmes, vides d'images et de symboles, sont moins une enceinte sacrée qu'une salle de profession de morale. Je dis *système inconséquent.* Je comprends en effet un *système de philosophie* qui oblige à une croyance et qui compte des disciples attachés à une doctrine fixe et précise. Je comprends des *platoniciens*, des *aristotéliens*, des *épicuriens;* mais je ne comprends pas une philosophie dont aucun adepte ne peut dire, à moins de grande inconséquence : *Le maître l'a dit*, *croyons cela.* S'il parlait ainsi, où serait le libre examen? Il y a donc ici autant de philosophies qu'il y a d'individus. Je dis système *commode;* très-commode en effet. On a retranché tout ce qui gênait l'orgueil et les sens : la confession, le célibat des clercs, le jeûne, l'abstinence, l'obligation des bonnes œuvres, etc. C'est ce qui faisait dire à une dame d'esprit qu'un ministre protestant cherchait à convertir : « Vous avez tout ôté dans la religion : la messe, la confession, les indulgences, presque tous les sacrements, le purgatoire; ôtez encore l'enfer, et je serai des vôtres. »

Le protestantisme a été exploré très-à-fond de nos jours. De savants et remarquables travaux ont été publiés sur ce sujet important. Grâce aux études consciencieuses et profondes des Balmès, des Audin, des Nicolas et de quelques autres estimables écrivains, un grand jour s'est fait, dans ces dernières années, sur l'histoire de cette hérésie protestante, qu'on avait pris

soin de cacher ou de défigurer à nos regards[1]. On connaît aujourd'hui, bien mieux qu'autrefois, la valeur historique et morale du protestantisme. On sait que l'orgueil, l'incontinence et l'avidité ou l'avarice, c'est à dire, pour parler le langage du catéchisme, les trois premiers *péchés capitaux*, furent les grandes sources des funestes hérésies du XVI[e] siècle. Pourquoi s'étonner dès lors qu'à son apparition il ait conquis tant d'adeptes parmi les hommes naturellement *orgueilleux*, *intempérants* et *avides?* L'espace nous manque pour résumer ces vérités, et rappeler quelques fragments des beaux écrits dont nous venons de parler. Bornons-nous à citer le morceau suivant de Châteaubriand.

« ..... Le christianisme commença chez les hommes par les classes plébéiennes, pauvres et ignorantes. Jésus-Christ appela les petits, et ils allèrent à leur maître. La foi monta peu à peu dans les hauts rangs, et s'assit enfin sur le trône impérial. Le christianisme était alors catholique ou universel; la religion dite catholique partit d'en bas pour arriver aux sommités sociales : nous avons vu que la papauté n'était que le tribunal des peuples, lorsque l'âge politique du christianisme fut arrivé.

» Le protestantisme suivit une route opposée; il s'introduisit par la tête du corps politique, par les princes et

[1] Voyez l'abbé Balmès, *le Protestantisme comparé au Catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne*. 3 vol. — Audin, *Histoire de Luther et de Calvin, de Henri VIII, etc.* — Aug. Nicolas, *Du protestantisme dans ses rapports avec le socialisme*. Voir surtout, dans ce bel ouvrage, le dernier livre, où l'auteur, comparant le protestantisme au catholicisme dans ses rapports avec la civilisation, l'envisage au triple point de vue *de la tolérance, du progrès des lumières*, et *des mœurs*.

les nobles, par les prêtres et les magistrats, par les savants et les gens de lettres, et il descendit lentement dans les conditions inférieures. Les deux empreintes de ces deux origines sont restées distinctes dans les deux communions.

» La communion réformée n'a jamais été aussi populaire que le culte catholique; de race princière et patricienne, elle ne sympathise point avec la foule. Equitable et moral, le protestantisme est exact dans ses devoirs; mais sa bonté tient plus de la raison que de la tendresse. Il revêt celui qui est nu, mais il ne le réchauffe pas dans son sein; il ouvre des asiles à la misère, mais il ne rit pas et ne pleure pas avec elle dans les réduits les plus abjects; il soulage l'infortune, mais n'y compatit point. Le moine et le curé sont les compagnons du pauvre : pauvres comme lui, ils ont pour leurs compagnons les entrailles de Jésus-Christ. Les haillons, la paille, les plaies, les cachots ne leur inspirent ni dégoût ni répugnance; la charité en a parfumé l'indigence et le malheur. Le prêtre catholique est le successeur des douze hommes du peuple qui prêchèrent Jésus-Christ ressuscité. Il bénit le corps du mendiant expiré comme la dépouille sacrée d'un être aimé de Dieu et ressuscité à l'éternelle vie. Le pasteur protestant abandonne le nécessiteux sur son lit de mort; pour lui, les tombeaux ne sont point une religion, car il ne croit pas à ces lieux expiatoires où les prières d'un ami vont délivrer une âme souffrante dans ce monde; il ne se précipite pas au milieu du feu, de la peste; il garde pour sa famille particulière des soins affectueux que le prêtre de Rome prodigue à la grande famille humaine.

» Sous le rapport religieux, la réformation conduit insensiblement à l'indifférence ou à l'absence complète de foi : la raison en est que l'indépendance de l'esprit aboutit à deux choses, le doute ou l'incrédulité [1]. »

M. de Chateaubriand, dans ce beau morceau de ses *Etudes historiques*, fait au *protestantisme* l'honneur de l'appeler *équitable et moral.* Ne semblerait-il pas plus juste de donner ces épithètes à un certain nombre de *protestants?* Grâce en effet au sens moral chrétien, introduit et maintenu dans le monde par le catholicisme, les protestants valent beaucoup mieux que leur religion. On vante leur *moralité*, c'est ce qu'on ne manquait pas de faire dans la discussion qui a donné lieu à ce chapitre; mais on devrait se garder de faire honneur de cette moralité au protestantisme même. Nous renvoyons pour ce sujet au remarquable paragraphe où M. Nicolas examine la doctrine de Luther et de Calvin *au point de vue des mœurs* [2]. On nous permettra d'en extraire quelques passages où il traduit d'étranges paroles de ces prétendus réformateurs, et que nos lecteurs, qui auront peine à croire à tant d'impudence, nous pardonneront de mettre sous leurs yeux.

« .... Sois pécheur et pèche fortement, dit Luther; mais plus fortement aie foi et joie dans le Christ, qui est vainqueur du péché, de la mort et du monde. Il faut pécher pendant que nous y sommes... Il suffit que nous reconnaissions par la richesse de Dieu l'Agneau qui porte les péchés du monde. Par lui, le péché ne pourra nous perdre, quand bien même mille et mille fois par jour

[1] *Etudes historiques. — Annal. de l'Hist. de France.*

[2] *Du protestantisme dans ses rapports avec le socialisme*, liv. III.

nous nous livrerions à la fornication et à l'homicide... »

« Heureusement, remarque ici M. Nicolas, que le cœur de l'homme vaut mieux que son esprit... Mais en attendant que cette affreuse doctrine trouvât les cœurs assez dégénérés pour se traduire en application sociale, il faut reconnaître qu'elle les y prédisposait, ne serait-ce qu'en dispensant des bonnes œuvres, ou même simplement en ne les prescrivant pas.

» Cette horrible folie, poursuit le même écrivain, n'est pas propre à Luther. Zwingle et Calvin la partagent et, s'il est possible, la renforcent. D'après Luther, Dieu tolère et permet le crime; d'après Calvin, il le *nécessite* et se l'*approprie;* il nous excite, il nous enlève la capacité de l'éviter, et le commet lui-même en nous et par nous. »

« Satan lui-même, dit Calvin, quand il nous pousse intérieurement au mal, n'est autre que le *ministre de Dieu*, puisque sans l'empire que Dieu lui donne, il ne le ferait pas. » (*Comment. sur l'Ep. aux Rom.*, ch. 9, v. 18.) — D'où Théodore de Bèze, le plus renommé des disciples de Calvin, tire ce fondement de la doctrine réformée : Que Dieu fait toutes choses selon son conseil défini, voire même celles qui sont *méchantes et exécrables*. (*Explicat. de la foi.*)

« Enfin Luther et Calvin eux-mêmes, dit M. Nicolas, reculèrent devant la réforme et la maudirent dans son berceau. De Wurtemberg, sa ville chérie, la Jérusalem du pur évangile, Luther fit entendre un jour ces paroles : « Depuis la » prédication de notre doctrine, le monde devient de jour » en jour plus mauvais, plus impie, plus déhonté. Les diables » se précipitent sur les hommes, qui, à la pure clarté de » l'Evangile, sont plus avides, plus impudiques, plus détes-

» tables qu'ils n'étaient jadis sous la papauté. Paysans, bour-
» geois et nobles, gens de tous états, du plus grand au
» plus petit, tout n'est partout qu'avarice, intempérance,
» crapule, impudicité, débordements honteux, sophisme abo-
» minable. » (Sermon 1553.) « Sortons de cette Sodome, » écrivait-il un jour à sa femme.

Les mêmes paroles, les mêmes aveux s'échappent de la plume et de la bouche de Calvin : « Parmi cent évangéliques,
» écrivait-il, il s'en trouverait à *peine un seul* qui se soit
» fait évangélique pour un autre motif que pour pouvoir
» s'abandonner avec plus de liberté à toute sorte de voluptés
» et d'incontinences [1]. »

Revenant maintenant au point spécial de notre discussion, je demande s'il est permis et bien séant de *bénir le ciel* quand il nous a fait naître dans une telle religion ? N'est-ce pas, bien au contraire, un funeste malheur ? Quant à la facilité d'y sauver son âme par bien moins de travail, c'est encore une grave erreur. Pour le protestant, même de bonne foi, le salut est beaucoup plus difficile que pour les fidèles de la vraie croyance. De combien de secours, de combien de grâces n'est-il pas privé journellement, et auxquels participe à chaque heure le catholique, en communion avec l'Eglise, qui en est la dépositaire et l'inépuisable trésor ? Je me figure ici deux hommes qui, tous deux exilés, cherchent à regagner leur patrie dont ils ont perdu la trace. Ils errent péniblement, lorsqu'un ange bienfaiteur leur apparaît et leur parle ainsi : « J'ai pitié de vous : Dieu, mon maître,

[1] A. Nicolas, *Du Protestantisme dans ses rapports*, etc. liv. III. On trouvera dans cet ouvrage le texte et l'indication des sources de ces diverses citations, qu'à leur étrangeté même on serait tenté de croire falsifiées.

m'a envoyé du ciel pour guider dans leur patrie, qui est aussi la vôtre, une troupe nombreuse d'autres exilés. Si vous voulez vous joindre à nous, nous ferons route ensemble. Je connais tous les chemins, tous les dangers. Ne craignez rien; Dieu, qui est tout puissant et tout bon, m'a promis son assistance. Nous avons des armes pour nous défendre, des gîtes tout préparés, et des provisions assurées pour tout le voyage. Si vous venez avec nous, vous n'aurez point à chercher péniblement votre route; je l'aplanirai sous vos pas. Vous participerez à tous les bienfaits, à tous les avantages de la caravane. Il y a seulement une règle, quelques lois à suivre, nécessaires au maintien du bon ordre de la communauté. Mais ces lois, qui vous ôteront peut-être un peu de liberté, sont néanmoins douces, faciles et peu gênantes. Voyez maintenant : Voulez-vous vous y soumettre et marcher en sûreté dans notre compagnie? ou bien préférez vous marcher seul, plus librement sans doute, mais privé de secours, exposé à chaque instant à errer à l'aventure, à vous égarer et à périr? »

A ce langage d'un ange bienfaisant, quel pauvre exilé n'irait vite à lui, comme à un ami, à un frère, et ne s'empresserait de s'attacher à ses pas, croyant être sage en rendant ainsi son voyage plus facile et plus sûr? Mais cet ange n'est autre que notre mère la sainte Eglise, qui nous tient chaque jour le même langage. Celui qui ne l'écoute pas, est lui-même ce malheureux pèlerin égaré dans sa voie, qui *proteste* contre les lois que cette mère lui impose pour son plus grand bien; qui veut marcher seul, plus fier, plus libre, au risque de s'aventurer à chaque pas, de se perdre et de périr sans retour.

Loin de nous, certes, la pensée de rétrécir les voies de la miséricorde de Dieu ! On a vu qu'ailleurs nous nous sommes réjouis, avec un illustre prélat, à la douce pensée qu'une sincère bonne foi pouvait exister dans des cœurs protestants. Mais, lorsqu'on voit les caractères éclatants de vérité que Dieu a imprimés à la religion catholique, caractères dont l'ensemble répand dans les cœurs droits une lumière presque aussi resplendissante que celle du soleil, peut-on croire réellement, comme le disaient nos amis dans la discussion d'hier, que cette bonne foi soit si commune parmi les protestants ? Oh ! non, malheureusement. Leur bonne foi, si elle l'est en réalité, n'est pas le plus souvent invincible, surtout pour ceux d'entre eux qui peuvent et doivent étudier les preuves de la religion. Et combien qui reculent devant cette étude obligatoire, dans la crainte d'y découvrir une vérité qu'ils n'auraient point la force de proclamer hautement ! Combien qui l'entrevoient, cette vérité, qui la soupçonnent, mais qui hésitent, ferment les yeux, aveuglés par des intérêts de position, de famille, ou retenus par des liens qu'ils n'ont pas le courage de rompre ! Peut-on dire que tous ces hommes sont dans une *bonne foi invincible?* Il en est sans doute dont le cœur est sincère et qui cherchent la vérité sérieusement et de bonne foi. Mais ceux-là, Dieu seul les connaît ; il les touche et leur donne la force de secouer les chaînes de l'erreur. C'est le consolant spectacle qu'ont offert dans ces derniers temps, qu'offrent encore tant de conversions éclatantes ; en Anglèterre, en France, en Allemagne... Laissons donc à Dieu le soin de juger la bonne foi des hommes... Aimons nos frères égarés, prions pour eux, et rappelons-nous cette maxime de l'Evangile que nous admirions ailleurs : *Ne jugez point et vous ne serez point jugés.*

Nous, catholiques, nés, élevés, nourris au sein de la vraie foi, qui resplendit à nos yeux de ses lumineux rayons, nous comprenons avec peine qu'un homme de sens, qu'un homme quelque peu instruit et raisonnable puisse demeurer longtemps protestant. Mais n'oublions jamais que le malheur de la naissance, les préjugés d'enfance, d'éducation, d'habitudes, de sociétés, sont comme une seconde nature, et partant, comme autant de lourdes pierres qui oppriment notre cœur et arrêtent son essor... Qui viendra le dégager de ce poids accablant, et lui rendra sa liberté pour s'envoler dans les belles régions de la vérité vers laquelle il soupire ? Un miracle de la grâce divine. Demandons à Dieu qu'il le multiplie, ce miracle, pour la gloire de son nom et le bonheur de nos pauvres frères éloignés du bercail.

Et maintenant en terminant ce chapitre, n'ai-je pas le droit de m'écrier encore : *Heureux l'homme né dans le bercail de l'Eglise !...* Plus heureux, ajouterai-je, celui qui, comprenant toute la valeur de cet inappréciable bienfait, reste l'enfant soumis de cette charitable mère et fait monter chaque jour vers son Père céleste un hymne de reconnaissance et d'amour !

XV

Voyage à l'abbaye de Sénanque.

Parmi quelques vieilles abbayes qui refleurissent aujourd'hui sur notre sol, et qui sont habitées par des moines *cultivateurs*, on doit compter désormais la belle abbaye de Sénanque, dans l'ancien Comtat-d'Avignon.

Confiné au fond d'une étroite vallée, dans un pays singulièrement agreste, à l'une des extrémités de la France, ce monastère pauvre, à peine renaissant, voit peu de visiteurs. Il est peu connu encore; de temps à autre seulement, quelques amis des beaux souvenirs du passé pénètrent jusqu'à lui. Son histoire, qu'on vient de publier, est pourtant belle et touchante, comme celle de tous ces pieux asiles qu'avait semés partout sur son passage la main de saint Bernard. Hélas! partout ils n'offrent plus guère que des débris, lorsqu'ils n'ont pas entièrement disparu du sol. « C'était un spectacle douloureux pour ses rares visiteurs, dit le nouvel historien, que de contempler du haut des montagnes qui enserrent la vallée de Sénanque, ce clocher

silencieux et découronné de la croix, ce cloître désert, ces toitures disjointes par le lierre, et ces terres retournant en friche parce que les mains puissantes des moines ne les cultivaient plus. Grâce à Dieu, ce triste état de choses est fini. Sénanque renaît moins brillante, mais aussi belle que jadis; il a suffi de souffler sur la poussière qui l'enveloppait, pour lui restituer son premier éclat. Déjà la cloche a dissipé les silences de la vallée, la robe des religieux se distingue parmi les bruyères des coteaux voisins, et à l'hôte qui se présente à la porte du monastère un frère vient donner le salut de paix. L'abbaye a repris toute sa physionomie cistercienne; on est en plein XII[e] siècle; des Bernardins l'habitent comme ils l'habitèrent autrefois. Sénanque est une relique du moyen-âge, conservée par miracle à la vénération du nôtre, et d'autant plus précieuse qu'elle se présente dans toute son intégrité, tandis que même les ruines de la plupart des autres abbayes ne seront bientôt plus reconnaissables sur notre sol[1]. »

Sénanque, oubliée dans sa solitude, avait donc vu les difficultés de son accès et la piété de son dernier possesseur protéger sa vieillesse contre d'ignobles spéculations; mais elle demeurait sans défense contre les injures du temps, lorsqu'en 1854, Mgr de Belay, archevêque d'Avignon, ayant fait l'acquisition de ses vieux bâtiments, y transplanta les frères-cultivateurs, établis depuis quelques années dans une ancienne commanderie de Malte, appelée *Notre-Dame de la Cavalerie*.

[1] L'abbé Moyne : *l'Abbaye de Sénanque; notice historique et archéologique*. 1 vol. in-12 (1857). — Se vend au profit de l'abbaye, chez Aubanel, à Avignon.

Ces nouveaux religieux, en entrant à Sénanque, ont adopté l'habit cistercien Seulement, un scapulaire bleu au lieu d'un noir distingue la nouvelle famille entre toutes celles que Cîteaux a formées, en même temps qu'il rappelle sa consécration spéciale à la protectrice de tout l'ordre, sous le nom de *Congrégation des Bernardins de l'Immaculée Conception.* Leur institut, moins austère que celui des Trappistes, a presque la même forme ; comme lui, il a pour but la sanctification des âmes dans la solitude et le travail des mains. Les Bernardins de Sénanque suivent la règle primitive de saint Benoît, avec quelques adoucissements, devenus nécessaires de nos jours. En se plaçant sous le patronage du grand saint Bernard, leur père et le premier fondateur du couvent, ils proclament bien haut que si en quelques points ils modifient la lettre des premiers cisterciens, ils prétendent demeurer fidèles à l'esprit essentiel de l'institut.

— Durant l'automne dernier, j'ai visité avec un pieux et vif intérêt, cette vieille abbaye, relevée de ses ruines. Puisse le simple récit de ce voyage faire connaître à quelques-uns ce nouvel asile de la prière, d'utiles labeurs, et attirer sur lui quelques sympathiques regards !

C'était un samedi, l'une de ces journées de septembre si douces, si sereines dans nos contrées méridionales. Parti d'Avignon vers le milieu du jour, dans la diligence d'Apt, je traverse ces fertiles plaines du Comtat, qu'habite un peuple industrieux et dans l'aisance. Voici bientôt, près de la vieille route d'Avignon à Marseille, aujourd'hui délaissée, les imposantes ruines de l'ancienne chartreuse de *Bonpas*, et sur la route même, ce beau port de la Durance qui s'é-

lève majestueusement sur le large lit du poétique fleuve. La jolie ville de Cavaillon, avec sa petite chapelle de Saint-Jacques sur le coteau voisin, et son calvaire à ses portes, s'offre ensuite à nos regards. En traversant cette petite cité, jadis épiscopale, je donne un pieux souvenir à l'un de ses plus illustres enfants, à César de Bus, officier, poëte, courtisan, mais après tout cela prêtre, et fondateur, vers la fin du XVIe siècle, de cette vénérable *Congrégation de la Doctrine chrétienne*, à qui tant de milliers d'enfants et de gens de la campagne ont dû leur instruction et leur salut. Moins de deux heures après, à travers les contours d'une longue et pittoresque chaussée, nous arrivions à *Notre-Dame des Lumières.*

Notre-Dame des Lumières est l'un de ces pèlerinages de la sainte Vierge, si nombreux aujourd'hui encore sur notre terre de France, appelée justement le *royaume de Marie.* Celui-ci jouit d'une grande célébrité dans tout le Comtat-Venaissin et dans bien d'autres contrées. Il y avait ce jour-là immense affluence de pèlerins. Les uns priaient dans la belle église consacrée sous l'invocation de la *bienheureuse Mère de l'éternelle lumière*, ÆTERNI LUMINIS BEATÆ MATRI. Les autres, stationnant devant les petites boutiques symétriquement rangées le long de la cour qui la précède, entre ses gros platanes, s'approvisionnaient de divers objets de piété, précieux souvenirs de leur pieux voyage.... Laissons là les pèlerins, et ces pompeux offices du soir, ces cantiques soutenus par l'orgue bruyant, et répétés par tous; cette prédication familière et chaleureuse en patois provençal; et cette longue procession aux flambeaux, traversant, au chant des litanies, mêlé au léger bruit de fontaines et cascades, le vaste

et gracieux jardin qui entoure l'église.... Laissons enfin les pèlerins prolonger l'aimable fête toute la nuit et le lendemain encore. Pour moi, après avoir ouï la sainte messe, j'avais repris pédestrement ma route, et en deux heures d'une marche rapide, après avoir traversé la petite et singulière ville de Gordes, sorte de nid d'aigle jeté sur la crête des montagnes, j'avais gagné le pittoresque vallon au fond duquel apparaît l'abbaye de Sénanque.

Sénanque, avons-nous dit, est un ancien monastère de l'ordre de Cîteaux. Suivant la tradition, saint Bernard le fonda lui-même, lors de ses voyages et de son apostolat dans la Provence et le Languedoc. Son fondateur plus immédiat fut Alphant, évêque de Cavaillon (vers l'an 1048). Après avoir fleuri durant six siècles et demi, Sénanque avait subi le sort commun des abbayes de France; mais plus heureuse que la plupart de ses sœurs, elle est aujourd'hui relevée de ses ruines, et reprend le cours interrompu de ses pieuses destinées.

Je fus reçu par le R. P. prieur, le frère Léonard, avec cette bonté, cette aménité gracieuse dont il est impossible de ne pas garder toujours un précieux souvenir. Avec lui j'ai visité dans tous ces détails un édifice regardé à juste titre comme le plus beau monument d'architecture romane du diocèse d'Avignon, déjà si riche en édifices de ce genre. Sa vaste église, sa belle salle capitulaire, son délicieux cloître, comparable à ceux de Saint-Trophime d'Arles et de Saint-Sauveur d'Aix, ont tour à tour attiré mes regards. Mais, hélas! que de pauvreté, que de nudité encore dans tout ce qu'on voit, dans tout ce qu'on admire! Si l'œil est charmé, il s'attriste en même temps à la vue de

cet état misérable et de tout ce qui reste encore à faire pour compléter la restauration de Sénanque. L'église elle-même, avec son faible jour, son dénument, et les ouvertures de sa voûte, par où découle la pluie sur ses dalles froides et humides, ressemble moins à une belle basilique qu'à un lugubre et vaste souterrain peuplé de tombeaux.... Mais les Bernardins, quoique pauvres, sont pleins d'espoir. Ils comptent *beaucoup* sur la Providence, et *un peu* aussi sur le charitable appui de leurs amis; l'une et l'autre ne leur feront point défaut, et dans peu d'années sans doute, tout aura changé de face dans leur cloître restauré.

Il y a aujourd'hui à Sénanque vingt-huit religieux, dont trois prêtres seulement et huit frères de chœur. Les autres sont des frères convers. Le logement ménagé à chacun de ces nouveaux hôtes est d'une étrange simplicité. Figurez-vous, à l'étage supérieur, une vaste salle voûtée, qui servait naguère de grenier à foin, et dans laquelle, à l'aide de cloisons de planches, on a formé trente cellules uniformes, sans toiture, de quelques pieds carrés. C'est là que chaque bernardin vient passer sur une couche de crin les quelques heures de sommeil accordées par la règle de saint Benoît. Le religieux cistercien est comme le soldat; il lui faut peu de place; sa petite cellule, c'est son bivouac à lui, sa tente de campement. A quoi lui servirait une plus large demeure? sa journée s'écoule tout entière au dehors, partagée entre le travail aux champs ou dans le cloître, et la prière dans l'église.... Autour du couvent s'étendent quarante hectares de terres ou de bois dont il est redevenu possesseur. Il y a là encore bien des terrains en

friche ; mais les nouveaux religieux, fidèles aux traditions de leur ordre, sauront bien les rendre propres à la culture.... Qu'on repasse à Sénanque dans quelques années : à l'intérieur du cloître aussi bien qu'au dehors, tout aura pris un nouvel aspect : les landes, les bruyères seront transformées en champs productifs, et l'aride désert sera couvert de riches moissons.

« Ainsi, dirons-nous avec son historien, nous avons vu l'antique abbaye de Sénanque renouer la chaîne de ses traditions ; la mortification, le silence, la pauvreté y sont rentrés avec les nouveaux Bernardins. Comme les Trappistes, leurs aînés et leurs modèles, ils tiendront leur place dans cette organisation du travail que la pénitence a conçue, que l'Église bénit, que le monde lui-même est forcé d'admirer. Au milieu de ce désordre des passions qui, en cherchant à fonder, ne réussissent qu'à détruire, il est doux d'arrêter ses regards sur une vallée de Cîteaux. Là, point de fronts ridés par les spéculations du lucre et les veilles de l'ambition, point de cœurs desséchés par l'égoïsme, point d'existences consumées avant l'heure par l'abus de la vie, mais le calme de l'innocence ou la paix reconquise du repentir, le travail réhabilité non par des systèmes, mais par l'acceptation volontaire et par la certitude qu'un sol arrosé des larmes de la pénitence fructifie au centuple pour l'éternité. Les couvents cisterciens ramènent l'attention des hommes de notre époque emportés par l'industrialisme et le commerce dans une voie pleine de périls, sur l'agriculture qui sera toujours la seule véritable richesse des nations, en même temps que la forme du travail dans ces maisons austères présente aux sages du siècle la solution

pacifique du problème qu'ils ont inutilement poursuivi dans leurs rêves [1]. »

Mais pour accomplir leur œuvre, les Bernardins de Sénanque, répétons-le, ont besoin du charitable concours des gens de bien, des vrais amis des institutions monastiques. Non, ce concours ne leur manquera point, ainsi que l'arrivée de nouveaux compagnons. « De jeunes novices, me disait le père prieur, viennent souvent frapper à notre porte. » Sénanque ressuscitée semble donc destinée à ne plus mourir. C'est un nouvel asile de recueillement et de paix, ouvert à ces hommes, plus nombreux aujourd'hui qu'on ne le pense, qui, se sentant appelés à la vie cistercienne, reculent cependant devant les austérités de la Trappe.... Oui, ce genre de vie convient à plusieurs. Nous avons rencontré à Sénanque un vénérable prêtre, qui, à son retour d'un voyage en Orient et dans la terre sainte, était venu passer quelques jours dans ce vallon, afin d'y recueillir en paix ses souvenirs, avant d'aller reprendre la charge d'un petit troupeau dans un diocèse éloigné. Mais retenu par la beauté, le calme, la douceur de ce séjour, il y avait déjà passé plus d'un mois, et même il songeait, m'a-t-on dit, à s'écrier bientôt, lui aussi, avec le roi-prophète : « Ah ! c'est ici le lieu de mon repos pour toujours; c'est ici que j'habiterai, parce que j'ai choisi cette demeure [2]. »

A tous leurs bienfaiteurs, les Bernardins reconnaissants promettent leurs prières et une part dans les mérites de leurs bonnes œuvres, de leurs pénitences et de leurs privations. A ce don déjà si précieux, ils joignent un autre bienfait. Les frères de chœur de Sénanque, outre l'office

[1] L'abbé Moyne, *l'Abbaye de Sénanque*. [2] Ps. CXXXI.

canonial et celui de la sainte Vierge, récitent l'office des morts, et, fidèles à une touchante tradition de Cîteaux, ils prient chaque jour pour les âmes délaissées de l'Eglise souffrante. Ah! n'est-il pas doux et consolant de penser que lorsque presque partout on oublie si vite, dès qu'ils ont disparu du monde, ceux qu'on a le plus connus, le plus aimés, ici du moins, du fond de cette vallée solitaire, s'élèvent chaque jour, pour ces morts délaissés, de ferventes prières vers les voûtes du ciel? Et qui de nous peut se flatter de n'avoir pas besoin un jour de l'appui des prières de ces pauvres Bernardins! Nous serons oubliés à notre tour... Ne serait-il pas sage de nous faire dès à présent pour l'avenir dès amis puissants, suivant le conseil de l'Evangile, afin que quand nous viendrons à manquer, ils nous reçoivent dans les demeures éternelles[1]?

Assis entre les colonnettes du délicieux cloître de Sénanque, en face de ces gracieux arceaux d'où pendaient alors quelques roses d'automne mariées aux plantes grimpantes, je repassais en mon esprit toutes ces choses; je me disais: Quel sera l'avenir de Sénanque? Dieu seul le sait; toujours est-il qu'il y a là, au fond de ce vallon solitaire, un nouveau germe de bien pour notre pays, dont nous devons saluer l'apparition avec bonheur. Ce germe est faible encore; nous devons, par nos prières, par nos vœux, par nos aumônes, le faire fructifier. Puisse-t-il en être ainsi dans un avenir voisin de nous! Heureux moi-même, si par ce simple récit d'un charmant pèlerinage, j'avais pu aider quelque peu à faire connaître, aimer Sénanque, et payer ainsi à ses pieux habitants la dette d'une gracieuse hospitalité!

[1] S. Luc. XVI. 9.

XVI

Le peuple invisible.

Bossuet a dit quelque part : « Il y a un peuple invisible qui nous est uni par la charité. » Je voudrais, avec l'aide de Dieu, contempler des yeux de la foi ce peuple invisible, l'étudier avec amour, et apprendre quels sont les trésors de cette *charité* qui l'unit à nous. Cette étude me semble belle, singulièrement utile de nos jours, et propre à ranimer dans les âmes le culte trop oublié, trop négligé encore parmi nous, des anges et des saints.

I. Si la religion chrétienne a des dogmes, des mystères impénétrables, inaccessibles à notre faiblesse; si on trouve dans son symbole quelques vérités terribles qu'on ne peut envisager sans effroi, on y trouve aussi d'autres dogmes pleins de douceur, de consolation, au fond desquels on découvre des harmonies ravissantes. Pourquoi ne pas nous attacher fortement à ceux-là, les méditer plus souvent, nourrir notre cœur du suave miel qu'ils renferment, et sans négliger les autres, vivre d'un commerce habituel, journalier, avec

ces dogmes plus doux, plus appropriés à notre misère, comme on vit avec bonheur dans l'intimité d'un ami dont la voix bien connue soutient, encourage, console?.... On se plaint trop souvent que la vie sur la terre est triste, décolorée, désolée.... C'est une *vallée de larmes*, dit-on amèrement, et parfois même on en vient jusqu'à reprocher au divin Créateur d'avoir jeté l'homme sans son aveu, sur une terre maudite où du berceau à la tombe, il aura, hélas! presque toujours à souffrir. O vous qui parlez ainsi, cessez vos injustes plaintes. La vie est *triste*, oui, je l'accorde; c'est une terre d'exil, d'épreuves, de passage.... mais *décolorée*, *désolée*, oh! non, elle ne l'est point.... Il tombe toujours sur elle quelques reflets du ciel, quand on leur donne entrée, quand on veut bien les recevoir. Qui dit *désolé* (*desolatus*) dit *seul*, *solitaire*, sans *consolation*. Or, je le demande, peut-il y avoir un être *seul*, *isolé* sur une terre où, à défaut d'amis d'ici-bas, l'homme voit au-dessus de sa tête d'innombrables légions célestes qui lui tendent la main et lui offrent un bienveillant secours? C'est là ce *peuple invisible* qui lui est *uni par la charité*, comme dit le grand évêque de Meaux. Vous ne le voyez point, en effet, de vos yeux corporels; mais il n'en est pas moins là, près de vous, recueillant vos vœux, vos soupirs, et volant à votre aide, au moindre signe, au moindre appel. C'est d'abord votre ange gardien, chevalier d'honneur, spécialement chargé de vous conduire et le jour et la nuit, et qui jamais ne vous délaissera le premier.... C'est ensuite votre saint patron, et tout ce peuple de saints dont vous portez aussi le nom, ou qui sont les patrons, les protecteurs de vos familles, de votre

état, de votre village, de votre cité?.... Ce sont tous les saints et saintes, qu'il vous plaît successivement d'invoquer... C'est toute la cour céleste, avec ses myriades d'anges et d'archanges.... Au-dessus de tous enfin, c'est la Reine des saints, c'est l'auguste, l'aimable Souveraine des cieux.... Mais ici c'est plus qu'une *amie*, une patronne : ces mots disent trop peu.... Marie, pour chacun de nous, n'est-elle pas encore *une mère?*....

II. Je voudrais donc essayer d'offrir quelques tableaux des harmonies hagiologiques que la foi découvre dans le dogme si consolant de la *Communion des saints.* Ce sujet, rempli de charme, doit plaire et sourire à tous. Et cependant, chose étrange! c'est l'un de ceux peut-être dont on s'occupe le moins de nos jours. On honore, il est vrai, la Reine des saints; son culte, grâce à Dieu et à la piété des fidèles, brille d'un vif éclat dans notre siècle et dans notre pays. Mais honorons-nous en même temps, comme nous le devrions, les membres divers de la céleste cour? Convenons-en : oui, de nos jours, hélas! dans notre France surtout, le culte des saints est trop oublié, trop délaissé sur notre sol, jadis si catholique, mais où germent encore presque partout les fruits amers de la semence qu'y vint jeter, il y a trois siècles, une triste et froide doctrine, étrangère au culte des saints; les vrais amis de Dieu, couronnés dans la gloire, ne reçoivent pas tout l'honneur, tout l'hommage qui leur est dû. On les laisse trop dans leur ciel, heureux sans doute, mais inoccupés, si on peut s'exprimer ainsi, tandis qu'ils ne demandent qu'à travailler pour nous; on ne recourt point à leur appui; on oublie leur bonté, leur charité, leur puissance; on dédaigne les trésors qu'ils tiennent dans leurs

mains, tous prêts à les déverser sur nous à la moindre prière.... Les intérêts, les soucis matériels courbent nos fronts vers la terre, et nous ne songeons presque jamais à les élever en haut vers nos amis du ciel.... On dédaigne les amis du ciel ! Eh quoi ! les amis de la terre sont-ils donc si nombreux, si solides, qu'il suffit de s'appuyer sur leur épaules pour ne point trébucher et tomber?

Il n'en était point ainsi aux siècles passés. Dans ces siècles du moyen-âge, inférieurs aux nôtres sous tant d'autres rapports, la foi du moins, plus simple, plus forte, plus naïve, agissait puissamment sur l'état de l'homme et de la société. Le dogme si beau, si consolant de la *communion des saints*, honoré, béni de tous, faisait ressentir partout sa bénigne influence. Des relations intimes, journalières, établies entre l'Eglise triomphante du ciel et l'Eglise militante de la terre, répandaient sur la vie un charme consolateur, un reflet divin de poésie qui la faisait paraître moins amère. On cheminait moins tristement dans ses sentiers pénibles, le bras appuyé sur de célestes amis, que chacun prenait pour guides, pour conseillers, pour protecteurs. Oui, alors, non-seulement chaque individu, mais chaque corps, chaque métier, chaque cité, chaque bourgade, avait ses saints patrons, chéris, vénérés, dont le nom, mêlé à toutes les joies comme à toutes les infortunes, possédait une vertu singulière pour embellir encore les unes et répandre sur les autres un baume consolateur. Amis de la famille, anges du foyer, ah ! ce n'était point seulement aux grands jours de votre fête qu'on s'en venait implorer votre appui ! Non, vous étiez bénis, invoqués chaque jour : vous étiez les vrais compagnons, les meilleurs guides et soutien de l'homme pèlerin sur la

terre, les messagers de sa prière, de ses désirs, de ses vœux; les confidents de toutes ses peines, de toutes ses pensées!... Ainsi la terre était sans cesse en communication avec le ciel : ainsi chaque être n'était plus courbé tristement vers le sol mouillé de ses larmes; une chaîne d'or le soulevait délicieusement vers le divin séjour; à chaque heure pénible de la vie, il s'y rattachait plus fortement; le fardeau qu'il ne portait plus seul, lui paraissait dès lors moins lourd, moins onéreux.

Aujourd'hui, hélas! l'on songe moins à tout ce que renferme de tendre, de consolant le dogme chrétien de la *communion des saints*, à tout ce qu'il a de puissant pour apaiser les douleurs, guérir ou adoucir les blessures de l'âme, et soutenir les pas chancelants de l'infortuné sur le chemin de la vie. Oui, répétons-le, ce dogme si fécond est aujourd'hui trop oublié, trop méconnu. Dans quelques contrées plus heureuses, en Italie, par exemple, dans certains pays méridionaux, et dans les cantons catholiques de la Suisse, il fleurit encore. Mais dans toutes les contrées, où les vents brûlants du *protestantisme*, de la *philosophie* ont passé et soufflé leur venin, il ne vit que faiblement, même dans les cœurs restés fidèles à la foi. Ainsi, pour la plupart, la vie, s'écoulant solitaire et terrestre, demeure sombre et décolorée. De là ce déluge de cris, de plaintes, qui chaque jour vient inonder la terre et s'élève jusque vers les cieux.

Pour étudier et comprendre les divines harmonies du dogme chrétien qui nous occupe, il suffit à tout homme éclairé des vives lumières de la foi de descendre dans le fond de son cœur. C'est là qu'à lueur du céleste flam-

beau, il découvrira ces harmonies. S'il y a des dogmes qu'il serait téméraire, dangereux d'approfondir sans la science d'un théologien, ah! celui-ci du moins s'offre à nous sous tant d'aspects touchants, on y trouve tant d'affinités, de rapports avec nos besoins intimes, les affections et les tendances de notre cœur, qu'il semble qu'ici le cœur suffise seul, et que le génie et la science seraient pour cette étude des instruments à peu près superflus. Quel est celui, en effet, qui n'a pas senti, au moins une fois dans sa vie, l'impérieux besoin d'un ami céleste? à mesure que notre course rapide sur le fleuve du temps s'éloigne de sa source, quel est celui d'entre nous, qui, en voyant tomber autour de lui et disparaître par degrés parents, amis, bienfaiteurs, soutiens, ceux qu'il a le plus connus, le plus aimés, n'éprouve dans sa solitude un besoin intime? lequel? celui de combler le vide qui s'est fait dans son voisinage? *Il n'est pas bon que l'homme soit seul*, dit la sainte Ecriture.... Mais cet homme, trop souvent, il n'a point d'amis, de proches ici-bas; il est seul, ou s'il a des amis, des proches, ils sont éloignés, fragiles, impuissants.... Où trouvera-t-il dès lors des compagnons, des confidents de ses pensées, de ses actes? Ah! si tout manque autour de lui, c'est au-dessus de lui qu'il doit chercher de vrais amis. Qu'il porte ses regards en haut... Ouvrez-vous donc, portes du divin séjour, et montrez-nous ces légions d'amis célestes qui nous tendent les mains, et nous disent : « Viens à moi, va, je suis ton frère; je saurai t'aimer, te secourir. » Oh! non, l'homme chrétien ici-bas n'est jamais solitaire. Ce roi sublime de la création ne marche point seul : il a son escorte d'honneur aussi bien que les plus grands monarques. Une

milice céleste l'environne, toute prête à le servir, à l secourir, à le défendre.

Dans ces *études* nous essaierons de faire comprendre quelle est la bonté, la charité, la puissance de cette milice du ciel, vis-à-vis de l'homme sur la terre, en déroulant les anneaux merveilleux de cette chaîne d'or qui relie les élus dans la gloire avec les pauvres habitants de la terre d'exil [1].....

[1] Ce fragment est extrait d'un ouvrage que l'auteur se propose de publier sous ce titre : *les Célestes Amis de l'homme, études et entretiens hagiologiques.*



XVII

Une pensée philosophique à propos des globes de Coronelli.

I. La Bibliothèque impériale de Paris, entre tant d'autres richesses de tout genre qu'elle possède, offre à l'admiration des curieux et des étrangers les grands globes de Coronelli. Ces deux globes, l'un terrestre, l'autre céleste, aux proportions colossales (ils ont douze pieds de diamètre), sont l'œuvre d'un moine franciscain de Venise, qui fut l'un des plus habiles mathématiciens du XVIIe siècle. Il les termina vers l'an 1683, à Paris, où la renommée de sa science l'ayant fait appeler par le cardinal d'Estrées, il y séjourna quelques années. Ces globes sont ornés d'emblèmes et d'inscriptions dessinés avec une grande délicatesse. Aujourd'hui encore, malgré les progrès récents de la géographie, on admire la beauté d'exécution de ces monuments gigantesques, supportés par d'énormes piédestaux qui, traversant le sol entr'ouvert pour leur faire place, viennent s'appuyer sur le pavé de l'étage inférieur, dans une salle basse. Il a donc fallu deux vastes salles, deux étages, pour loger ces

hôtes d'un volume étrange !... Quel homme cependant que ce Coronelli ! Elu général de son ordre l'an 1702, il ne laissa pas, au milieu des soins multipliés de sa charge, de s'occuper de ses études favorites. Enthousiaste de la science, il lui consacrait tous ses moments. Il avait fondé à Venise, sa ville natale, une académie de géographie, dont les membres étaient appelés *argonautes*. Peu d'auteurs ont été plus féconds que ce moine de Saint-François ; il en est peu surtout qui aient su écrire avec autant de promptitude. Il enfantait un in-folio avec moins de peine qu'un autre une brochure. Il a publié plus de quatre cents cartes géographiques avec leurs explications, et un très-grand nombre de volumes.... Cet homme étonnant mourut à Venise l'an 1718..... Mais venons à la *pensée* qui doit faire le principal objet de cette étude philosophique.

II. Mes travaux littéraires me ramenant de temps à autre dans la vaste salle de lecture de la Bibliothèque impériale, je passe et repasse devant ces globes géants, que j'entrevois alors à travers le vitrage d'une salle voisine. Mais plus d'une fois il m'est arrivé de m'en approcher de près, en faisant les honneurs de ces curieux moments à quelques amis que je guidais à travers les détours de cet immense labyrinthe des sciences et des lettres... En contemplant avec eux ces globes de Coronelli, une pensée est venue s'offrir à mon esprit : je veux l'exposer ici tout simplement. Aussi bien je la croie bonne, sage, utile. Puisse-t-elle, méditée par quelques-uns, apporter dans leur cœur de graves, de salutaires enseignements !

III. Nous sommes devant le globe terrestre : l'autre nous occupera moins. Voilà donc cette terre, la demeure des

hommes ! Mais remarquons d'abord que de cette vaste surface ronde un tiers seulement est terre ferme ; le reste est tout entier le domaine des eaux ; et dans ce tiers lui-même, que d'immenses déserts !... Et maintenant cherchons l'Europe : la voici. Quoi ! cette région, qui nous semble si étendue, n'occupe sur le globe qu'un étroit espace ! Cherchons la France : la voici encore : mais approchez plus près, car sa place est si petite que vous ne sauriez la découvrir de loin. Et maintenant, où est Paris, sa belle capitale ; Paris, la reine des arts, des sciences, de la civilisation, la ville par excellence, la reine du monde enfin ? Voici dans un tout petit coin cette cité des merveilles ! Elle est là presque imperceptible. Pour l'apercevoir, il faudrait toucher le globe, ce qui est interdit.... Avec de très-bons yeux, cependant, peut-être découvririez-vous le mot Paris : mais pour plus d'un curieux, ce mot semble illisible.

Poursuivons. Dans ce vaste Paris, qui apparaît sur le globe comme un point presque imperceptible, il y a un million d'individus qui vont, viennent dans ses rues, s'agitent, se pressent, se croisent en tous sens, et parmi ce million d'hommes, il s'en trouve un d'une étrange espèce et d'un orgueil inouï : cet homme, c'est un *libre penseur*.

Qu'est-ce à dire, un *libre penseur ?* C'est un homme qui, se déclarant indépendant de tout maître, de tout frein, veut n'obéir qu'à ses désirs, à ses passions, et suivre *librement* à la dérive le flot de ses propres *pensées*. Cet homme, comme on vient de le voir, occupe incomparablement moins de place sur le globe qu'une petite mouche, un ciron n'en tiendrait sur cet énorme globe de Coronelli. Que lui importe ? Il prétend quelquefois régenter le monde entier lui-même, le

faire mouvoir à sa mode, lui donner des lois.... Il y a bien peut-être au-dessus de lui, pense-t-il parfois, un Etre invisible un peu plus puissant, qui aurait droit de commandement suprême : mais cette pensée l'importune : il n'y veut point songer ; il ne s'en occupe nullement.... Cet Etre supé-périeur a bien cependant tracé des règles, établi un code de lois, d'ordonnances, pour l'harmonie du monde, pour le bonheur de ses habitants : il veut dès lors être obéi comme un général, un monarque veut être obéi de ses soldats, de son peuple.... Une félicité suprême d'ailleurs est attachée à cette obéissance, un châtiment éternel à la révolte... Eh bien, ce même petit homme, ce *libre penseur*, méprise ces règles, ces lois, ces ordonnances... Il veut se gouverner lui-même, se substituer à la place de cet Etre invisible. Se dressant donc fièrement contre lui, il lui crie chaque jour dans le fond de son cœur : Va-t-en, tu m'importunes; je dédaigne ta loi, tes préceptes; ma raison me suffit : non, je ne t'obéirai point!

IV. Quel est maintenant cet Etre invisible, contre lequel le *libre penseur* s'insurge de la sorte, en lui refusant l'hommage de sa raison et d'une humble dépendance ? Ici nous devons reprendre notre gradation, mais dans un sens inverse. C'est un Etre invisible à nos yeux, mais dont tout cependant ici-bas revèle la grandeur, l'immensité, la bonté, la sagesse, la puissance. C'est Celui qui a créé non-seulement cet homme dont nous parlons, mais encore ce millon d'hommes qui s'agitent dans Paris... Bien plus, c'est Celui qui a créé la France, l'Europe, tout le globe enfin... Que dis-je? Il a créé des milliers d'autres mondes plus vastes; car c'est le souverain Créateur du ciel et de la terre, le Roi éternel des siècles ; c'est Dieu enfin, l'Immense, le Tout-Puissant, l'Infini; Celui

qui d'un seul souffle peut briser tous ces mondes et les réduire en poudre.... Voilà pourtant Celui contre lequel se dresse, s'attaque cet homme isolé qui tient une place si infime, si imperceptible dans la création !... Voilà Celui dont il cherche audacieusement à usurper le pouvoir !...

O folie incompréhensible ! Les mystères de notre foi scandalisent l'orgueil de l'homme. Mais s'il est un mystère plus inexplicable, n'est-ce pas cette audacieuse révolte de l'orgueil humain contre la toute-puissance de Dieu?... Et maintenant quand on vient à songer que cette étrange révolte n'est point le fait isolé d'un seul homme, mais celui de milliers d'hommes, et qu'il fut même un temps où les hommes de cette espèce s'appelaient *esprits-forts*... oh! alors le mystère est plus insondable encore.... Qui pourra l'expliquer?.... Ah ! si dans la créature humaine il y a quelque chose d'infini, c'est donc son orgueil, sa misère !.... Orgueil et misère de la créature livrée à sa seule raison ; immensité, puissance infinie du divin Créateur : telle est la double pensée que m'inspire la vue des globes de Coronelli. *Les cieux racontent la gloire de Dieu*, s'écriait le roi-prophète ; la terre la raconte également à son tour.... Mortels, humilions nos fronts dans la poussière ; au lieu de nous dresser contre l'Etre infini, reconnaissons notre néant, adorons en silence sa souveraine grandeur !....

XVIII

La Fête-Dieu.

UN SOUVENIR D'AVIGNON.

1. Je viens d'assister à la procession du très-saint Sacrement à Saint-Sulpice, à Paris. Quelle auguste solennité ! Ces centaines de prêtres ou jeunes lévites, revêtus d'ornements sacrés, qui figurent les divers ordres des célestes chœurs; l'ordre admirable et la précision des cérémonies, le recueillement des pieux fidèles, les chants graves, majestueux, les sons harmonieux de l'orgue; la vaste enceinte illuminée de feux, embaumée des suaves parfums de l'encens et des fleurs... : assurément tout concourt à rendre la procession de Saint-Sulpice une des plus édifiantes, sinon une des plus belles qu'on puisse voir. Quelques autres paroisses de la capitale doivent, en ce jour, à leur position, un précieux privilége.... A la Madeleine, la procession sort du temple, et fait le tour de la magnifique colonnade. Elle offre un faible souvenir de cette belle procession du *Corpus Domini*, à Saint-Pierre du Vatican, à Rome, s'avançant sous l'admirable colonnade qui ouvre et

étend ses deux grands bras comme pour embrasser le monde et l'étreindre sur le cœur de l'Eglise-mère.

Aux Missions Etrangères, la Fête-Dieu étale ses pompes dans le vaste et beau jardin où, à certaines heures, se promènent gravement, d'un côté, de vieux missionnaires, des confesseurs de la foi, tandis que de l'autre se récréent gaiement, sous les vertes charmilles, de jeunes novices, prêts à faire voile pour les mers de la Chine, où les attend la cangue du martyre. A Saint-Thomas-d'Aquin, la procession sort aussi de l'église et circule à son tour dans le jardin du dépôt de l'artillerie. Ainsi, du moins, dans quelques paroisses encore, il est permis au Roi du ciel et de la terre de franchir le seuil de son temple, et de venir bénir, à la face du soleil, la foule des pieux fidèles rassemblés sur son passage. Mais pourquoi ne pas lui permettre de s'avancer plus loin dans la grande cité ! Pourquoi dire à Dieu, comme il dit lui-même aux flots de la mer : « Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas plus loin ! » Chose étrange cependant, partout aujourd'hui, dans les pays catholiques, la Fête-Dieu étale librement au dehors ses pompes augustes et touchantes. Que dis-je ? dans les pays peuplés d'infidèles, même à Constantinople, à Smyrne, à Alger et ailleurs, on adore publiquement le Dieu de paix, porté en triomphe le long de ces brillants rivages où il est méconnu encore. Une seule cité, peut-être, ne peut jouir de ce bonheur. Cette cité... c'est la vieille capitale du *royaume très-chrétien !*

II. Plus heureuses nos villes méridionales ! Mais parmi ces villes j'aime surtout Avignon Oh ! qu'elle est belle, dans ce jour, l'ancienne ville papale ! Un souvenir vient ici se joindre à mon regret.... Enfant du Midi, j'aime à le redire, ce

doux souvenir de ma province natale. Oui, je veux rappeler ce que j'ai vu il y a peu d'années encore. Transportons-nous donc, pour un moment, sur les rives du Rhône, et contemplons-y un grâcieux tableau.

La Fête-Dieu d'Avignon n'est point, comme à Paris, un fait uniquement religieux, circonscrit dans une église ou dans un quartier tout au plus, et qui occupe un petit nombre de fidèles ; c'est une fête publique, à laquelle tout le monde prend part, et qui, influant sur la ville entière, change, pour un jour, sa physionomie et son aspect. Si vous descendez, la veille, dans quelque hôtel d'Avignon, vous courez grand risque de ne plus trouver de logement. On est venu de dix lieues à la ronde. Ne vous avisez pas non plus de commander, les jours précédents, un habit, une robe, un chapeau. Vous n'obtiendrez rien, si vous ne vous y êtes pris quinze jours à l'avance. C'est la semaine de l'*ouvrage pressé*, tout comme à Paris, *la semaine avant le jour de l'an*.

Enfin, il a lui, ce jour si impatiemment attendu. Ne demandez pas si ce jour sera beau, si le soleil y brillera de ses chauds rayons. Question de Parisien. Dans la belle cité de Laure, le soleil est un roi qui trône presque constamment dans tout l'éclat de sa cour. Tout au plus aurait-on à craindre, si c'était la saison, ces hôtes incommodes qui, sous le nom de *mistral*, soufflent avec tant de violence sur les rives du fleuve. Mais, non, le ciel est pur, calme et serein. Le plus beau des jours vient éclairer la plus belle des fêtes.

La procession de la cathédrale, celle dont je vais parler, a lieu le matin. Sortez-vous de bonne heure, un grâcieux spectacle frappe tout d'abord vos regards. Partout vous rencontrez des myriades de petites filles en blancs, roses, fraîches,

souriantes, mais un peu timides, cependant, et osant marcher à peine, tant elles craignent de déranger leur toilette. C'est qu'aussi leurs mères, aidées souvent d'habiles coiffeurs, y ont mis tout leur talent. Petits chérubins à la tête frisée et couronnée de fleurs, un bouquet et un chapelet à la main, ils se hâtent néanmoins, impatients d'arriver. Que n'ont-ils des ailes pour voler!.... Laissons ces groupes d'anges regagner la bannière de leur chère confrérie, et jetons un coup-d'œil sur la cité elle-même.

III. Pour si beau que soit le ciel d'Avignon, il faut vous résigner à ne l'apercevoir guère dans ce jour. Pourquoi donc? — C'est que toutes les rues sont tendues horizontalement. Levez les yeux : vous ne voyez que des toiles retenues par des cordes. Loin de vous plaindre, bénissez ce bienfaisant usage; grâce à lui, un soleil brûlant ne darde point sur votre front. Vous cheminez à l'ombre à travers des rues transformées en jardins odorants, car le sol et les maisons sont partout parsemés de fleurs; de riches tapis de laine, de velours et de soie, entremêlés d'emblêmes pieux, sont suspendus à toutes les fenêtres, à tous les balcons. Une ceinture de chaises ou banquettes est disposée sur le seuil de chaque demeure. Le monde élégant de la cité avignonnaise vient y prendre place, pendant que des groupes circulent le long de ces parterres enchantés, dans l'attente du passage de la procession.

Enfin le flot des promeneurs s'est écoulé, tous se sont rangés le long des murs. On se recueille, on ne parle plus qu'à voix basse. C'est qu'on entend dans le lointain, s'accroissant par degrés, le bruit sourd et cadencé des tambours. Ils ouvrent le cortége et s'avancent d'un air résolu, battant cette

marche lente et fière dont on ne perd point le souvenir quand on l'a une fois entendue. Avant les tambours, apparaissent deux ou trois *pénitents*, armés d'une tire-lire, et devenus, pour le moment, *frères-quêteurs*. Ils marchent en zig-zag, et quêtent partout pour les pauvres. J'aime cet usage. N'est-il pas juste que les pauvres, les meilleurs amis de Dieu, aient quelque part dans cette brillante fête du Roi du ciel?

Et maintenant, décrirai-je la pompe, l'éclat de ce long cortége? Ce sont de nombreuses confréries avec leurs riches bannières : hommes, femmes, adolescents, jeunes filles, tous sont là, rangés sous l'étendard de quelque saint patron. Ce sont les longues files de *pénitents* de diverses couleurs; les religieux des divers ordres si nombreux à Avignon. Ce sont, au nombre de près d'un mille, les enfants des écoles chrétiennes, tous revêtus d'un grâcieux costume d'enfant de chœur. Ce sont; enfin, les séminaires, le clergé, le chapitre et le vénérable archevêque portant, sous un magnifique dais, le Saint des saints. Derrière lui sont les autorités, les fonctionnaires et les fidèles de tout rang. La troupe contient les flots du peuple. Cependant la marche est animée par des chants tantôt graves, tantôt joyeux, qu'interrompent, par intervalles, les tambours et les musiques guerrières. Le cortége fait halte à de modestes chapelles érigées sur sa route. Puis il reprend sa marche en bon ordre. De temps à autre figurent dans ses rangs de pieux emblèmes, ou bien apparaissent de petits personnages qui frappent plus vivement l'attention. C'est la *Madeleine pénitente*, quelque sainte reine avec son diadème et son manteau royal, saint Jean-Baptiste avec son petit agneau, saint Bénezet, le berger, patron d'Avignon, chargé

de la lourde pierre qu'il emporta à la voix d'un ange comme signe de la mission qu'il avait reçue de bâtir un pont sur le Rhône. C'était enfin autrefois (je l'ai vu en d'autres temps) un petit pape entouré de ses cardinaux, donnant à tous sa bénédiction. Suivons ce cortége jusqu'à la fin. Il arrive sur le majestueux rocher de *Notre-Dame-des-Dons*, sur le seuil de la vieille basilique bâtie ou restaurée par les *dons* de Charlemagne. Ici s'offre à nos yeux un sublime spectacle.

IV. Le rocher des *Dons* est l'un de ces points élevés d'où la vue s'étend au loin et embrasse un merveilleux horizon : à droite, dans un vague lointain, c'est la vaste et fertile plaine qu'arrose la Durance avant de porter au Rhône le tribut de ses eaux ; à gauche, sur l'autre rive, apparaît Villeneuve-lès-Avignon, avec les ruines de sa vieille chartreuse et de son abbaye de bénédictins, bâtie sur le roc comme une forteresse ; et puis là, devant nous, au milieu du fleuve, c'est l'île délicieuse de la *Barthalasse*, immense corbeille de verdure et de fleurs qui semblent se balancer mollement sur l'onde ; enfin, c'est, à nos pieds, la ville d'Avignon elle-même, se déployant noble et majestueuse sous le plus brillant soleil. Mais qu'importe aujourd'hui cette magnificence ? Le plus beau spectacle est cette foule immense agenouillée sur la grande place du Palais-des-Papes. Elle est là baissant la tête sous la bénédiction que lui donne le pontife avec le Saint des saints. En ce moment les cent clochers de la *ville sonnante*, suivant l'expression d'un vieil écrivain, font entendre leurs carillons ; le canon gronde....

O moment auguste et solennel ! après le spectacle du vicaire

de Jésus-Christ bénissant du haut du balcon du Vatican la *ville et le monde*, quel spectacle plus imposant et plus grandiose que cette bénédiction du très-saint Sacrement, donnée du haut du clocher de Notre Dame des Dons, aux fidèles de l'ancienne ville papale !



XIX

Histoire touchante d'un soldat.

I. Comme le berger court après sa pauvre brebis perdue, le divin Pasteur des âmes poursuit l'homme égaré dans ses voies et s'efforce de le ramener au saint bercail. Le chrétien instruit de la foi connaît ces amabilités de la Providence, qui frappe sans cesse à la porte d'un cœur pour en obtenir un hommage longtemps refusé ; mais ce qu'il ignore trop souvent, c'est l'étrangeté même des formes que revêtent parfois ces amabilités amoureuses. Il est bon cependant d'en rappeler les exemples. On ferait certes un beau livre de tous ces miracles de la grâce qui ramènent à Dieu comme forcément, et par une impulsion presque irrésistible, de pauvres créatures dévoyées de leur route. Notre époque en est remplie ; et, avec autant de raison que jadis le grand-prêtre Joab, nous pourrions nous écrier aujourd'hui :

> Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?
> Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?...
>
> RACINE, *Athalie.*

Entre un grand nombre de faits de ce genre que je pourrais citer, j'en choisis un qui me semble des plus remarquables.

Chose étrange ! Ici c'est une sorte d'injure qui, jetée à brûle-pourpoint par une simple femme sur la poitrine d'un soldat, devient le salut de ce brave.... Oh ! que la Providence est donc belle et merveilleuse dans ses voies ! Au reste, l'histoire que je vais rappeler n'est point un de ces pieux récits que l'imagination invente, ou que du moins elle brode et revêt d'ornements sur une simple donnée. Véritable sur tous les points, elle m'a été racontée par un vénérable prêtre de Lyon, dont la bienveillante amitié est pour moi un de ces parfums qui embaument la vie d'ici-bas en lui donnant un avant-goût des saintes amitiés du ciel.

II. Sur l'un des flancs de la sainte colline de Fourvières, si chère aux Lyonnais, on voyait autrefois un vaste couvent de carmes déchaussés. Les pieux enfants de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix étaient là merveilleusement placés, au pied du sanctuaire de Marie, la reine, la fleur, la protectrice du Carmel..... Mais comme tant d'autres monastères de nos villes, celui-ci était devenu, à la fin du dernier siècle, un quartier de soldats. C'était, au temps de notre récit, la *caserne des Carmes*. On y arrivait par un chemin assez rapide, dit la *montée des Anges*. J'ignore l'origine de cette douce appellation. Mais ce nom béni était de bon augure, et devait tôt ou tard provoquer sur ce chemin quelques rayons de la grâce divine.... Or donc, sur la *montée des Anges*, à Lyon, se passait, il y a quelques années, la scène que je vais retracer.

Un jour, par une belle matinée, une cantinière chargée de son petit bagage revenait du marché de la ville, et gravissait péniblement la colline, pour regagner la caserne des Carmes. Un soldat en descendait ; il venait d'y visiter un camarade, un *pays* peut-être, arrivé récemment dans la gar-

nison de Lyon. Le soldat, bon, généreux, est l'ami respectueux de la cantinière. Il sait qu'elle partage avec lui ses fatigues, ses sueurs, ses longues marches, parfois même ses périls aux grands jours de batailles... Il la trouve toujours là, près de lui, comme une petite providence pour étancher sa soif, soutenir ses forces qui défaillent.... Respect donc à la cantinière, la bienfaisante femme, qui devient pour vous, pauvres soldats, si loin du toit natal, comme une sœur, comme une mère!... Oui, le soldat, répétons-le, ne manque point aux égards qu'elle mérite. Cette fois, cependant, il n'en fut point ainsi. Coudoyée rudement (par inadvertance, j'aime encore à le croire) par le soldat qui descendait de la caserne, la cantinière chancelle donc, et voit rouler à terre toute sa petite marchandise. Se retournant alors vers le troupier, elle l'apostrophe vivement, mais c'est dans un langage étrange et fier, où semble se mêler plus de pitié que de véritable colère.

« Prenez donc garde! lui dit-elle en le regardant fixément: *Voyez donc ce grand serin qui n'a pas fait encore sa première communion!...* » (*Sic.*)

A ces mots, le soldat se retourne. Cette dernière parole l'a frappé vivement... Ah! sans doute, elle lui a rappelé un souvenir d'enfance. Un regret, un remords s'est glissé dans son cœur, à la suite d'un rayon de la grâce qui vient d'y pénétrer... Il porte la main à son front, se recueille et se dit: Elle a raison, la cantinière... Mais comment le sait-elle? diantre! voilà qui est bien singulier.

Confirmée dans sa pensée par le trouble et le silence du soldat, la cantinière renchérit sur ses paroles: « Tiens, c'est pourtant vrai, ajouta-t-elle, je ne me trompe donc pas,

ce gaillard n'*a point fait encore sa première communion.* »

Ces derniers mots sont de plus en plus comme un trait enfoncé dans le cœur de ce brave et dont il ne peut se débarrasser... Mais l'idée de remplir enfin un devoir trop longtemps oublié s'est offerte soudain à son esprit : il n'a garde de la repousser, il s'y arrête au contraire.

« Oh ! la cantinière ! fit-il d'une voix radoucie ; dites donc, où est-ce qu'on fait sa première communion ?

— Belle question, répond celle-ci ; mais c'est dans sa paroisse... Quoi donc ?

— Comment, dans sa paroisse ? Mais est-ce donc que les soldats ont une paroisse ! Ballottés de garnison en garnison, de caserne en caserne, ils n'ont point de maison, comment auraient-ils une paroisse ?

— Vous ne comprenez donc pas, l'ami ? c'est pourtant bien simple : la paroisse pour le soldat, c'est l'église la plus voisine de la caserne. Voyons, où habitez-vous maintenant ?

— A la caserne de Saint-Sébastien, près de Saint-Polycarpe.

— Voilà justement votre affaire. Eh bien ! Saint-Polycarpe est votre paroisse. C'est là qu'il vous faut faire votre première communion... Mais je suis pressée, on m'attend là haut ; allez donc maintenant ; et que Dieu vous bénisse !... »

III. La *montée des Anges* où se passait ce petit colloque était bien nommée dans ce jour. Ne semble-t-il pas en effet que les anges gardiens de la cantinière et du soldat, s'y donnant rendez-vous, se sont entendus pour inspirer, l'un à cette femme brusquement culbutée une parole heureuse destinée à porter coup, l'autre à ce bon troupier un souvenir d'enfance, puis un regret, un remords, afin de toucher son cœur et l'amener à l'accomplissement d'un saint devoir ?

O divine Providence, que vos voies sont singulières, admirables! Combien ne devons-nous pas les bénir!... Mais poursuivons notre histoire.

Pendant que la cantinière remontait à la caserne, le soldat descendait rapidement la colline, traversait la Saône sur l'un de ses ponts, et se dirigeait vers le quartier de Saint-Polycarpe. Laissons-le poursuivre sa route, et plaçons ici une courte réflexion. Quelque pieux lecteur se sera déjà dit sans doute : Mais comment un soldat catholique de vingt, vingt-cinq, trente ans peut-être, n'a-t-il pas fait encore sa première communion? — Hélas! ce phénomène n'est point rare de nos jours, et l'on n'en trouve que trop d'exemples. La négligence des parents d'abord, plus tard l'apprentissage, l'entraînement des mauvaises compagnies, ensuite le tumulte des camps, que sais-je encore?... Voilà autant de causes qui font rencontrer sous nos drapeaux des hommes de cet âge pour qui n'a jamais lui, hélas! *le plus beau jour de la vie*.... Je plains ces hommes. Grâce à Dieu, cependant, ces exemples deviennent chaque jour moins fréquents. Un plus grand zèle est apporté aujourd'hui à l'instruction religieuse du soldat; dans la plupart de nos villes de garnison, de dignes prêtres ou religieux, des hommes de bien, des jeunes gens quelquefois, consacrent les plus louables efforts à rendre le soldat aussi fidèle à son Dieu qu'il est dévoué à son prince, à son pays. Le Ciel bénit leurs charitables soins... Sans sortir de la ville de Lyon, ne pourrions-nous pas déjà citer le vénérable prêtre que tous les soldats estiment et chérissent, parce qu'il est pour chacun d'eux un ami, un bienfaiteur, un père? Lors de son dernier voyage à Lyon, l'Empereur voulut honorer hautement le digne aumônier du camp de Sathonay, en attachant l'étoile de l'hon-

neur sur un cœur si dévoué à nos braves soldats[1]. Jamais cette honorable distinction n'avait été mieux méritée... Mais revenons à notre bon troupier cheminant sur la route de Saint-Polycarpe.

IV. Il arrive enfin devant l'église, et il y entre. Quelques pieuses femmes, agenouillées dans le lieu saint, priaient dévotement. Se dirigeant vers l'une d'elles, qui défilait les grains de son chapelet, le soldat s'en approche, et, lui frappant doucement sur l'épaule,

« Eh! Madame, demande-t-il à demi-voix; dites donc, *est-ce ici qu'on fait sa première communion?* »

La bonne dame se retourne, et répond poliment

« Oui, c'est ici, comme dans les autres églises. Mais, tenez, allez dans la sacristie, on vous répondra mieux. » Et du doigt elle lui en indique le chemin et la porte.

Le soldat entre dans la sacristie; un prêtre s'y trouvait.

« Est-ce ici, M. l'abbé, demande encore notre brave, qu'on fait sa première communion?

— Oui, mon ami, répond le bon prêtre; c'est ici qu'on enseigne aux enfants leur catéchisme et qu'ensuite ils font leur première communion. Auriez-vous quelque enfant à nous présenter?

— Oui vraiment; mais ce n'est pas un enfant, c'est moi-même. Oui, Monsieur, je veux faire ma première communion, que je n'ai point faite encore, et cela le plus tôt possible... C'est une idée qui est là sur mon cœur, voyez-vous; je ne puis m'en débarrasser.

— C'est très-bien, mon ami; le bon Dieu vous inspire

[1] M. l'abbé Faivre, aumônier de l'armée de Lyon, auteur du livre *les Heures du soldat.*

là une excellente idée ; vous devez la suivre.... Mais cela demande un peu de temps ; voyons, il faut d'abord vous instruire. Tenez, voilà justement qu'un digne vicaire de cette paroisse termine son catéchisme. Attendez, je vais vous confier à lui ; soyez tranquille, vous serez en de bonnes mains, et, avec l'aide de Dieu, tout ira bien. »

Le prêtre catéchiste rentre en effet dans la sacristie. Le soldat lui ayant été présenté, il l'accueille avec bonté et douceur. On prend ensemble jour et heure pour les instructions religieuses. On fut exact aux rendez-vous. L'exactitude militaire ne fait jamais défaut ; c'est l'une des grandes vertus de nos braves. Que se passa-t-il entre ce bon vicaire et son assidu néophyte ? C'est ici le secret de Dieu. Ne cherchons point à l'entrevoir. Que nous importe au reste ! Il nous suffit de savoir qu'au bout de quelques semaines, notre brave troupier était parfaitement instruit de sa religion et bien préparé au grand acte devenu l'objet de ses ardents désirs. Quand la bonne volonté et le cœur sont de la partie, on va vite et facilement en besogne. Il put enfin jouir, lui aussi, à son tour, du bonheur après lequel il soupirait, et compter désormais un *plus beau jour* entre tous les autres de sa vie.... Ici encore, respectons le secret de Dieu. Il est permis néanmoins de croire que des larmes de joie roulèrent en ce moment sur les moustaches de ce brave, et que la grâce mit dès-lors dans son cœur le germe d'une sublime pensée, à laquelle il saura aussi être fidèle comme à celle dont il avait reçu la soudaine apparition sur la *montée des Anges*.

V. Que devint-il, ce soldat ? allez-vous demander sans doute. Ecoutez : j'ai hâte moi-même de vous l'apprendre. Son temps de service était près d'expirer ; il obtint bientôt son

congé, quitta son régiment et rentra dans ses foyers. Mais que va-t-il faire désormais? Rester oisif, prendre un état, se marier! De ces trois partis aucun ne lui allait, aucun ne souriait parfaitement à son cœur. Il lui semblait être appelé à quelque chose de plus grand comme aussi de plus humble. Une autre idée germait dès lors dans ce cœur de soldat retiré des camps. Chaque jour elle y croissait, s'y développait.... Comme la première, elle devint une idée fixe; il n'aspira bientôt plus qu'à la réaliser.

Au milieu de tant de spectacles qui affligent les yeux, dans notre siècle d'égoïsme, où règne le *dieu lingot*, adoré par l'homme matière, l'*homme houille*[1], d'autres spectacles consolent cependant et honorent l'humanité. Non, la soif de l'or n'est pas la seule qui dévore les hommes, quoi qu'on en puisse dire; la soif du dévouement revendique aussi sa place dans plus d'un noble cœur. Sous une forme ou sous une autre, on se donne, on se dévoue encore, soit à son prince, à son pays, soit plus directement à Dieu, dans la carrière sacerdotale ou religieuse. Il n'est pas rare, de nos jours surtout, de voir ce double dévouement patriotique et religieux s'emparer successivement d'un même cœur. Après avoir vaillamment servi son pays, affronté la mort sur vingt champs de bataille, souvent un brave officier se retire des camps. Mais ne croyez pas qu'il s'adonne au repos, à l'oisiveté. Non, il n'a pas versé tout son sang; il lui en reste encore dans les veines. Eh bien! ce sang de son âge mûr ou de sa vieillesse, il va le consacrer, sous un autre drapeau, au service de Dieu et de ses frères.... Que de beaux exemples nous en pourrions citer! Un journal

[1] Expression de M. l'abbé Combalot, missionnaire apostolique.

rapportait naguère qu'un jeune officier de retour en Provence, après avoir noblement payé son tribut de sueurs et de sang aux assauts de Malakoff et de Sébastopol, allait échanger ses épaulettes et sa croix d'honneur gagnées sous le canon des Russes, contre le blanc vêtement des fils de saint Dominique. Soyez béni, noble enfant de la France. Oh! que votre dévouement doit racheter d'erreurs et de crimes! J'ai connu un saint prêtre, d'une famille distinguée, qui avait pris part, comme officier, aux dernières campagnes de l'Empire; s'étant retiré couvert de blessures, il était entré dans les saints ordres, et, dans une vie modeste mais utile à un grand nombre, il consacrait ses nobles loisirs et sa fortune à faire autour de lui le plus de bien possible. Une large cicatrice, glorieuse empreinte d'un coup de sabre, faisait sur une majestueuse figure la plus vénérable ride qu'on puisse voir. Les fatigues de ses rudes campagnes abrégèrent la vie de ce saint prêtre, dont tous ceux qui l'ont connu gardent le souvenir[1]. Que d'autres exemples n'aurions-nous pas à rappeler ici! Mais il est temps de revenir au soldat de notre histoire.

VI. Une soif de dévouement dévorait aussi son noble cœur. Il n'aspirait point cependant à l'honneur du sacerdoce, se jugeant trop indigne et incapable d'en remplir les fonctions. Il ambitionnait un état plus humble, qui fût néanmoins utile et saint; il saura le trouver. A tout homme qui veut se dévouer, quels que soient d'ailleurs son rang, son âge, son aptitude, la religion sait ouvrir une sainte carrière.... A Lyon et ailleurs sans doute, notre soldat avait vu souvent passer, repasser devant lui, cheminant à la tête de leur bataillon enfantin,

[1] Le comte abbé de Maillet, mort à Paris, rue du Regard, le 26 août 1843.

les *chers frères des Ecoles chrétiennes.* Leur humble costume, leurs fonctions plus humbles encore lui avaient paru dignes d'envie... Il veut devenir *frère.* Cette idée, comme nous le disions plus haut, germe, fermente, se développe dans son esprit, et bientôt s'en empare tout entier. A quelque temps de là, le Vénérable de La Salle comptait un disciple de plus. Retiré dans la ville d'Avignon, il y faisait son noviciat; et de là, il écrivait au bon vicaire de Saint-Polycarpe devenu son ami, une de ces lettres, pleines de reconnaissance et de bonheur, qu'on ne peut lire qu'avec des larmes. Celles du pieux vicaire, en roulant sur le papier de son ami, avaient mouillé deux petites images. C'était un simple gage du *cher frère* pour les deux prêtres de Saint-Polycarpe qui l'avaient accueilli et préparé à sa première communion. Les humbles disciples du bienheureux de La Salle, ayant fait vœu de pauvreté, n'ont rien à donner : mais les petites images qui viennent de leurs mains n'en sont pas moins très-précieuses; et ces deux bons prêtres de Lyon, s'ils vivent encore, gardent soigneusement comme un trésor, j'en suis certain, cette marque du souvenir du *cher frère*, leur pieux ami.

Et maintenant, qu'est devenu cet ami de Dieu, le héros de ce simple récit? Je l'ignore; ici s'arrête mon histoire. Mais quelque part qu'il habite, il vit heureux sans doute, et continue à faire le bien de son humble carrière de dévouement et de pénibles travaux. Si Dieu l'avait rappelé de ce monde pour récompenser sa vertu, qu'il daigne du haut du ciel nous faire sentir son appui, son secours; s'il vit encore ici-bas, et si jamais ce récit tombe entre ses mains, je lui demande encore de prier pour nous.

XX

Adieu

Adieu! Il y a dans ce mot sacré tout un monde de poésie. Nous effleurons seulement ce beau sujet qui demanderait plus d'un chapitre. Aussi bien, cet *adieu*, il faut enfin le dire à notre pays, à nos parents, à nos amis, à tant de souvenirs d'enfance qui sont si pleins de charmes...

Mais ce mot sacré, on le vulgarise trop facilement, on le profane en quelque sorte. En comprend-on bien le sens, tout le prix et l'inestimable valeur?

Et d'abord nous ferons remarquer que les deux syllabes de ce mot *adieu* doivent toujours être séparées. En dehors de cette séparation, il n'a plus son sens réel et véritable; ce n'est plus qu'un mot banal qui ne rappelle rien. Mais dans l'*à-Dieu* consacré de la langue chrétienne, que de choses, de pensées, de sentiments! Que de paroles qu'on ne dit pas, mais que l'amitié, que l'amour devine!..... Encore une fois, il y a là tout un monde de poésie tendre et sublime, que l'œil attentif de l'âme sait y découvrir.

A-Dieu, dira la pauvre mère à son fils, jeune marin, qui va bien loin d'elle affronter les périls de la mer. Oui, c'est *à Dieu*, mon enfant que je te confie. C'est un bon père, vois-tu? ne l'oublie jamais. Il sera ton appui, ta sauve-garde. Avec lui et le secours de sa *bonne Mère*, non, mon enfant, tu ne peux pas périr.

A-Dieu, dit l'ami en embrassant son ami qui s'éloigne: au revoir bientôt, s'il plaît à la Providence. En attendant je vous laisse au bon Maître, au meilleur des amis. Non, si loin que vous soyez, mon amitié craintive ne s'alarme point... mon âme est tranquille.

A-Dieu, dira la jeune épouse à l'époux bien-aimé qui part pour un grand voyage, comme autrefois sainte Elisabeth de Thuringe au généreux prince qui partait pour la croisade et qu'elle ne devait plus revoir. Elle espère, quant à elle, revoir un jour et bientôt son époux, car elle le confie *à Dieu*, qui a béni naguère leur tendre et saint amour, et qui ne peut permettre qu'il se brise si tôt sur la terre. Et cette espérance affermit, console son cœur, tempère l'amertume de ses larmes.

A-Dieu, dit à ses fils, à ses petits-fils, à sa famille entière, une vénérable aïeule, étendue sur son lit funèbre, d'où son âme va bientôt s'exhaler dans le divin séjour. Levant ses bras amaigris sur tout ce qui l'entoure, comme autrefois les patriarches, elle bénit sa nombreuse postérité, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et s'endort doucement dans le Seigneur, tranquille et consolée sur l'avenir des siens. Ce mot d'*A-Dieu*, qui clot ses lèvres mourantes, a mis la sérénité dans son âme. C'est pour elle comme l'arc-en-ciel qui, entr'ouvrant le seuil de l'éternelle patrie,

lui présage en même temps pour ceux qu'elle aime ici-bas des jours exempts d'orages et d'écueils

A-Dieu, dit encore à ses parents, à ses frères et sœurs, à ses amis, aux rives natales, le missionnaire chrétien qui s'embarque pour des contrées lointaines, où l'attend peut-être, avec de rudes travaux et mille souffrances, la couronne du martyre.... *A-Dieu*, ô vous tous que je quitte pour lui. S'il m'est donné de revenir, de vous revoir un jour, je l'en bénirai. Si mes os doivent bientôt reposer sur quelque plage sauvage, abandonnée et bien loin de mon pays, je l'en bénirai encore. Le Dieu bon à qui je vous laisse et à qui je vais, n'ordonne-t-il pas tout pour notre plus grand bien? Qu'importe d'ailleurs où repose le corps! notre âme saura bien le retrouver un jour. En attendant, c'est par elle que nous serons réunis bientôt dans le séjour des cieux.

Et nous aussi, en terminant ce livre, nous devons le redire ce mot triste, mais consolant cependant, mêlé de douceur et d'espérance. *A-Dieu* donc, vénérable mère, parents chéris, rives bien-aimées, amis et souvenirs d'enfance! Les vents d'automne ont secoué les dernières feuilles. Novembre est presque tout entier derrière nous. Il faut regagner le poste où m'a placé la Providence. Puisse-t-elle bientôt me ramener parmi vous!

A-Dieu, dirai-je enfin, ô vous, lecteurs bénévoles, qui m'avez suivi dans cette longue route à travers le champ fécond des harmonies chrétiennes! En le parcourant, sous le soleil de la foi et sous l'influence des rayons du ciel natal, nous y avons moissonné ensemble quelques épis. Ce ne sont point les plus beaux, les plus magnifiques. Oh! non : la moisson aurait dû

être plus riche, plus abondante. Tels qu'ils sont cependant, je vous les offre comme un aliment salutaire à nos âmes !

Autrefois, dans les champs de Booz, quand venait le soir, la moisson étant finie, toute la troupe des moissonneurs et des glaneuses se réunissait en cercle autour du patriarche, et là, tous agenouillés, ils faisaient monter vers Dieu une hymne de reconnaissance et d'amour.

Lecteurs chrétiens, notre moisson est finie à son tour. Imitons, nous aussi, les moissonneurs de Bethléhem; prosternés ensemble devant le Dieu de bonté qui a guidé nos pas, élevons vers lui nos mains suppliantes, et offrons-lui l'hommage d'un cœur pur et reconnaissant.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE.

— Lille. Typ. L. Lefort. 1860. —

MES PAILLETTES D'OR

A LA MÊME LIBRAIRIE

☞ En envoyant le prix en un mandat de la poste ou en timbres-poste, on recevra *franco* à domicile.

Mes Souvenirs. in-8°.	1	50
Jeanne d'Arc; récit d'un preux chevalier. in-8°. . .	1	50
Récits historiques et dramatiques. in-8°. . .	1	50
Exemples (les) traçant le chemin de la vertu. in-8°. .	1	50
Chants historiques. in-12.	1	»
Traits édifiants. in-12.	1	»
Histoires édifiantes et curieuses. in-12. . .	»	85
Choix d'anecdotes chrétiennes. in-12. . .	»	75
Les Beaux Exemples. in-12.	»	50
Choix d'histoires. in-12.	»	50
Historiettes et Récits au jeune âge. in-12. . .	»	50
Moralités et Allégories. in-12	»	50
Histoire d'un morceau de pain. in-12. . .	»	50
Voyage d'un morceau de pain. in-12. . .	»	50
La Bourse inépuisable. in-12. . . .	»	50
Le Télégraphe électrique. in-12. . . .	»	30
Les Découvertes les plus célèbres. in-12. . .	»	85
La Charité en action. in-18.	»	60
Exemples de vertu. in-18	»	60
Historiettes et Paraboles. in-18. . . .	»	60
Lectures instructives et intéressantes. in-18. .	»	60
Variétés instructives et morales. in-18. . .	»	60
Exemples de confiance en Dieu. in-18. . .	»	30
Les Soirées du presbytère. in-18. . . .	»	30
Les Veillées amusantes. in-18.	»	30



Sur l'écorce du beau platare septuagénaire j'avais autrefois gravé mon nom.

MES

PAILLETTES D'OR

PAR MAXIME DE MONTROND

Auteur de *Jeanne d'Arc*, et de divers autres ouvrages.

TROISIÈME ÉDITION

> Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos
> Ducit, et immemores non sinit esse sui.



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE

MDCCCLX

A ma Mère

HOMMAGE

D'AMOUR FILIAL

ET DE

PROFONDE VÉNÉRATION

INTRODUCTION

Je dois tout d'abord expliquer le titre de ce livre : *Mes Paillettes d'or.*

Il est, dans nos contrées méridionales, une petite rivière qui, prenant sa source dans les montagnes de la Lozère, voisines de Villefort, descend dans le Gard, arrose et fertilise, dans son cours de trente-trois lieues, une vingtaine de communes, et se perd ensuite dans le Rhône, vis-à-vis d'Orange. Cette rivière c'est la Cèze ; elle jouit du privilége de rouler dans ses sables des paillettes d'or.

C'est dans une petite ville, sur les bords de ce nouveau Pactole, que le Ciel bienfaisant a placé mon berceau. Là, chaque année au retour de l'automne, j'aime à revenir, pour respirer l'air pur du pays natal, me réjouir au beau soleil du Languedoc, me délasser de mes travaux, pour resserrer enfin des liens de famille et d'amitié, sous l'œil de la plus vénérable des

mères!..... Or, un matin, en côtoyant dans une promenade solitaire les bords sablonneux et garnis de saules de la Cèze, je fus témoin d'un spectacle qui frappa singulièrement mes regards. Des *orpailleurs* ou chercheurs d'or, descendus des Cévennes, accomplissaient leur labeur habituel. Armés de seaux ou sébiles de bois, les jambes nues, ils suivaient le lit de la rivière, et plongeant leurs sébiles au fond de l'onde, ils venaient ensuite les renverser sur de grossiers tapis de laine tendus le long du rivage. L'eau et le sable, en découlant de ces laines, y laissaient imprégnées les paillettes d'or, que les mains des orpailleurs s'empressaient de recueillir. On dit qu'ils fondent ensuite au feu ces mêmes paillettes et qu'ils les réduisent en lingots pour les vendre aux orfèvres des villes voisines. Telle est l'industrie de ces orpailleurs de Cèze, industrie peu lucrative, dit-on, mais qui néanmoins sert à nourrir de nombreuses familles....

Après m'être arrêté un instant devant ce spectacle, je m'éloignai, et chemin faisant je me livrai à quelques simples réflexions dont je veux faire part à mon lecteur.

Des paillettes d'or!.... Quel est l'homme qui n'en recherche ici-bas, non point pour nourrir une famille, comme ces pauvres *orpailleurs*, mais pour vivre lui-même riche, honoré, content et heureux? Quel est celui qui n'en pare son front et n'en orne sa demeure? Et pourquoi non? Tous nous désirons le bonheur et courons à sa poursuite. Et à tous ne faut-il pas, ce semble, des *paillettes d'or*, c'est-à-dire des objets qui plaisent, séduisent, flattent, et portent avec eux quelque signe

apparent, quelque symbole de félicité? A nous donc les richesses, les plaisirs, les honneurs, les jouissances de la vie, toutes ces choses enfin qui, comme l'or, brillent d'un vif éclat! Ainsi parle le plus grand nombre. Et voilà que pour se procurer ces biens, les hommes se livrent à un travail souvent bien plus pénible que celui de nos orpailleurs de Cèze. Ils consument leur santé, leur vie entière, dans un labeur incessant, infatigable. Rien ne les arrête : ni les ténèbres de la nuit, ni la chaleur du jour, ni les frimats et les glaces. Ils franchissent les mers comme en se jouant, s'élancent entre deux soleils, sur des ailes de feu, d'une capitale à l'autre. Que si vous demandez à tous ces hommes, Où courez-vous ainsi? ne pourraient-ils pas vous répondre : Nous cherchons, nous aussi, des *paillettes d'or.*

Mais quoi! ces paillettes tant recherchées sont-elles donc les seules que nous devions recueillir ici-bas? Voyageurs sur la terre, n'avons-nous donc qu'à courir ainsi, tout haletants, après des biens brillants en apparence, mais souvent incertains, fugitifs, mêlés de déceptions, d'ennuis et de dégoûts, et toujours, après tout, vains, passagers et périssables? N'y en a-t-il point d'autres d'un plus facile accès, plus sûrs et plus solides? Le Ciel n'a-t-il point à son tour quelques *paillettes d'or* qu'il étale à nos yeux dès ici-bas, et dont nous pouvons à chaque instant décorer notre âme, afin de l'ennoblir, l'épurer, et la rendre plus digne d'aller figurer un jour avec les anges dans la demeure des élus?

Telles étaient mes pensées pendant que je poursuivais ma

promenade solitaire. Tout en cheminant je songeais que le simple fidèle, déjà éclairé des lumières de l'Evangile, pouvait encore chaque jour, dans sa marche vers sa sublime destinée, perfectionner son être en cueillant quelques *paillettes d'or* que la bonne Providence lui fait rencontrer sur sa route. Oui, dans la nature, il y a des voix secrètes, intimes, qui, sous toutes sortes de forme, font entendre à notre âme un bienfaisant langage. Heureux celui qui sait l'écouter et en retirer un précieux secours dans son pèlerinage de la terre au ciel !

Quel est-il ce langage ? C'est tantôt une fleur dont la beauté, le parfum me ravit, et reporte ma pensée vers le sublime Auteur de cette petite merveille : tantôt c'est un lever ou un coucher du soleil, qui me rappelle le véritable Soleil de justice, dont nous contemplerons sans voiles les divins rayons dans le céleste séjour. C'est enfin la voix de tout être qui, dans l'ordre physique ou moral de la création, chante à sa manière un hymne à la sagesse ou à la bonté du Créateur. Ce langage mystérieux s'adresse à nous, chaque jour et partout, sous une multitude de formes. Et puis que de bonnes, que de salutaires pensées nous sont envoyées du Ciel comme autant de brises rafraîchissantes dans chacun de ces mille incidents divers dont est semé pour chacun de nous le chemin de la vie ! Il n'est pas une pierre dans ce chemin, sur laquelle notre main ne puisse recueillir une de ces *paillettes d'or* dont nous parlions plus haut. Heureux encore une fois celui qui sait les découvrir et se les approprier pour les faire servir à l'ornement de son esprit ou au perfectionnement de son âme !

Tout entier à ces pensées, je résolus de prêter désormais une oreille plus attentive à ces voix intimes dont j'ai déjà parlé, et de consigner quelquefois sur mes tablettes les réflexions, les souvenirs que leur langage m'aura suggérés. Le lieu, la saison, la disposition de l'âme, tout semblait favoriser ce genre de travail. C'était dans un de ces pays aimés du Ciel, que vivifie un soleil bienfaisant, et où la nature, riche et féconde, est prodigue de ses dons ; pays de foi et d'habitudes chrétiennes, où la religion est honorée, respectée par ceux-là mêmes qui s'obstinent aveuglément à rester en dehors de ses salutaires pratiques. C'était durant ces beaux mois d'automne, où, dans nos chères contrées méridionales, les fatigantes chaleurs ayant cessé, le ciel est resté pur et serein, les arbres n'ont point dépouillé encore tout leur feuillage, la terre est couverte de doux fruits, et où l'on goûte enfin tous les agréments de la belle saison, sans éprouver les ardeurs d'un soleil dévorant qui naguère empêchait d'en apprécier tous les charmes. Oh! durant ces délicieuses journées, comme l'âme rêveuse, poétique, impressionnable et tendre se sent facilement entraînée vers de douces et pieuses méditations ! Oui, c'est alors qu'une âme pieuse et mélancolique peut devenir parfois, malgré sa misère, comme un foyer d'amour et d'harmonie, ou comme une lyre aux chastes accords, dont chaque objet nouveau posé devant elle fait vibrer une corde, et provoque un son grave et religieux.

Depuis ce jour, fidèle à ma résolution, j'ai consacré, chaque année, mes loisirs sur les rives natales à consigner par écrit

les *souvenirs* et les *pensées* que chaque incident réveillait dans mon esprit. Ces fleurs d'automne, ainsi cueillies tour à tour sous le beau ciel méridional, ont formé à la fin comme une sorte d'*herbier* philosophique et moral, qui m'est devenu cher et précieux. J'y reviens volontiers aux heures d'ennui, de trouble et de tristesse, à ces heures pénibles qui sonnent, hélas! pour chacun de nous sur le chemin de la vie. Et souvent j'y ai retrouvé le calme, la consolation et l'espérance. Simples, sans apprêt, sans éclat, qu'importe? ces *pensées*, ces *souvenirs* sont du ciel plus que de la terre. Ce titre leur donne du prix à mes yeux, et justifie cette inscription placée sur le frontispice de mon herbier : *Mes Paillettes d'or.*

On comprend maintenant ce que signifie le titre de cet ouvrage. Détachant au hasard quelques feuilles de notre cher herbier, nous les avons réunies dans un certain ordre et leur avons donné la forme d'un volume. Que ces pauvres feuilles s'envolent donc maintenant où leur destinée les appelle! Puissent-elles, vivifiées par le souffle fécond de la Reine des Anges ou des illustres Saints dont les souvenirs en ont inspiré plusieurs, répandre partout autour d'elles un parfum de foi, d'espérance et d'amour!

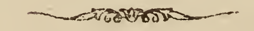
J'ai lu quelque part qu'un bon chanoine d'Italie, esprit fin et observateur, avait l'habitude d'écrire sur de minces carrés de papier, les pensées, les réflexions, les remarques judicieuses que lui suggéraient ses lectures, ses voyages, ou ces événements de toute nature dont la vie de chaque homme est plus ou moins mêlée. Il enfilait soigneusement chacun de

ces carrés ou chiffons à une cordelle, à peu près comme certains pêcheurs enfilent, le long d'une mince branche de saule, les petits poissons qu'ils viennent de prendre. Puis, quand la cordelle, ainsi grossie chaque jour de quelque pensée nouvelle, s'élevait à une hauteur raisonnable, mon chanoine désenfilait tous ces petits papiers, retouchait quelque peu leur contenu, les mettait en ordre, et leur donnant enfin une couleur tant soit peu littéraire, en formait un volume.

L'ouvrage que nous publions est, sous quelques rapports, de la famille de ceux du bon chanoine italien. Qu'on ne s'attende donc pas à y trouver beaucoup de suite, d'unité et d'ensemble. Chaque chapitre embrasse un sujet différent, qui souvent à lui seul pourrait fournir la matière d'un livre. Nous n'en avons extrait que la fleur. Quand l'abeille, sortant de sa ruche, voltige sur les fleurs de la prairie, elle rapporte à ses sœurs son petit butin qui forme les éléments d'un miel précieux. En errant à notre tour sur les rives natales, nous avons cueilli ces *pensées*, ces *souvenirs*, que nous apportons à nos frères dans la foi et dans l'espérance. Si notre butin, comme celui de l'abeille, n'a point la saveur du miel, il ne contient du moins rien d'amer et de malséant. C'est une causerie douce, pieuse, familière, intime, sur des sujets importants, et dans laquelle on trouvera peut-être un faible écho de ce langage chrétien et fraternel qui réjouit, fortifie et console.

Un homme d'une haute vertu, dont l'amitié m'honore, me disait un jour dans son langage indulgent et flatteur : « J'aime

vos écrits, parce que vous y répandez toujours quelque portion de votre âme. » J'ignore si mon pieux ami a toujours dit vrai ; mais si ce nouvel ouvrage tombait entre ses mains, et qu'il me redît ces mêmes paroles, je me souviendrais cette fois que la véritable amitié ne trompe point, et je devrais sourire à son bienveillant langage.





MES PAILLETTES D'OR

I

Le pays natal.

Si le don de la vie terrestre, de cette vie qui doit nous servir de passage vers un éternel bonheur, est un grand bienfait du ciel, combien ne doit pas nous être cher le coin de terre où nous avons reçu cet inestimable présent! Le pays natal!.... Il y a dans ce seul mot comme un son magique qui réveille dans notre âme tout un monde d'idées, tout un ensemble de délicieux et poétiques souvenirs. Oui, ce nom de la patrie, quelle qu'elle soit, est singulièrement doux au cœur.

Il résonne de loin dans mon âme attendrie, comme les pas connus ou la voix d'un ami, dit justement le poëte. Le pays

natal n'est-il pas en effet cet ami d'enfance, ce compagnon des jeunes ans qu'on revoit toujours avec un plaisir nouveau ? Les souvenirs les plus aimables, les plus charmants y accueillent notre retour. Là tout s'anime à nos yeux, là rien n'est étranger, et tout revêt une forme et prend une voix pour nous parler ce langage de la vraie amitié, dont la privation nous est souvent si pénible ailleurs. Qui ne s'estime heureux de revoir un ami ? Or, dans chaque pierre du sol natal, c'est comme un ami qu'on retrouve, et non point un ami de la veille, mais un ancien compagnon, fidèle témoin de notre naissance, un compatriote bienveillant qui a pris sa part de la joie commune qui a entouré notre berceau. C'est l'église où, par l'eau du baptême, nous sommes devenus les enfants bien-aimés de Dieu et les héritiers du ciel. Les murs du temple saint prennent, en nous revoyant, un langage grave mais toujours ami ; ils nous demandent compte de notre fidélité aux promesses jurées sur les fonts sacrés. Heureux si notre réponse est ce que l'Eglise a droit d'attendre de ses fils ! Voici maintenant la croix de fer ou de pierre sur la place du marché, qui demande à son tour au nouvel arrivé s'il n'a jamais rougi devant ce signe auguste..... C'est la rivière aimée, qui prend également une vie mystérieuse et lui dit, en le voyant côtoyer son rivage : Sois le bienvenu ici. Mais toi qui me contemple, es-tu toujours semblable à moi ? le cours de tes années est-il comme mon cours, calme, limpide, pur et bienfaisant ?... Enfin, ce sont des parents, des amis, de vieux serviteurs, qui tous nous sourient, nous accueillent avec bienveillance, avec joie, avec bonté..... Quel charme de sentir qu'on est parmi les siens, au milieu de tous les souvenirs du plus

V

Au pied d'un platane.

21 août 184....

Sur la verte pelouse qui orne l'entrée d'une maison des champs, devenue l'héritage de l'un de mes frères, sont trois magnifiques platanes. L'un d'entre eux, le plus ancien, fut planté, dit-on, le jour même de la naissance de notre vénérable père. Un autre, moins âgé de quelques années, a pour date la naissance d'une tante paternelle. Le dernier rappelle encore un autre souvenir de famille. Une source aux eaux limpides coule dans le voisinage, et son cours forme un petit ruisseau dont le frais murmure, mêlé au chant des oiseanx, est le seul bruit qu'on entende dans ce vallon solitaire.

Beaux platanes que mon père aimait, que j'aime aussi, comme des amis d'enfance, des amis dont le souvenir ne rappelle que des images riantes, que des pensées sereines, sous votre ombre bienfaisante je suis venu m'asseoir ! Là je

respire une délicieuse fraîcheur, et le calme de la nature apportant aussi le calme dans mon âme, je rêve et médite en paix. Ces rêveries, ces méditations sont aujourd'hui graves, pieuses, mélancoliques. Elles portent parfois ma pensée vers le ciel, et quelques larmes mouillent mes yeux tournés vers le bienheureux séjour où nos pleurs ne doivent plus couler.

C'est que je songe au bon vieillard contemporain de ce platane sous lequel je suis assis. L'arbre est plein de vie encore; mais lui, hélas! il a disparu de ce monde... Un autre souvenir attristait mon âme : c'était celui d'une sœur bien-aimée, qui chérissait aussi ce beau vallon, mais qui, jeune encore, dut lui dire adieu, car elle partit un jour pour ne plus revenir.... O mon père! ô ma sœur chérie! C'est dans les célestes vallons, c'est dans le sein de Dieu qu'aujourd'hui je vous cherche et vous contemple. C'est là que vous vivez bien heureux désormais. Là vous nous attendez sans doute; là il nous sera donné, je l'espère, de vous retrouver un jour.

Sur l'écorce du beau platane septuagénaire, j'avais autrefois gravé mon nom. Enfant alors, j'avais écrit ce nom en petits caractères avec la pointe d'un couteau. Mais que vois-je aujourd'hui, mon Dieu! je ne reconnais plus cette inscription. Les lettres qui la composent ont grandi avec l'écorce de l'arbre, et ce qui était d'abord comme imperceptible est devenu d'une dimension presque colossale. Cette vue me surprend, mais bientôt elle fait naître en mon âme de sérieuses, de salutaires réflexions. Je les rappellerai ici. Puissent mes lecteurs en profiter, avec moi-même, pour guider plus sûrement leurs pas dans le sentier de la vie!

Tout homme, quel qu'il soit, apporte avec lui un nom en entrant dans le monde. Ce nom, il l'a reçu de ses pères, il doit le transmettre un jour à ses descendants. C'est comme un dépôt sacré qui passe de génération en génération. Que dis-je ? C'est le plus précieux héritage de la famille, et chaque nouveau fils est obligé d'ajouter à ce legs paternel quelque rameau d'honneur et de fidélité. Ah ! que ce nom si cher, en passant entre nos mains, ne se ternisse point ! Ajoutons-y par nos labeurs, par nos vertus, quelque écusson ou quartier de noblesse. Qu'il s'accroisse et grandisse enfin entre nos mains, comme sur l'écorce de l'arbre, répandant partout autour de lui un parfum de bonne odeur. S'il n'est donné qu'à un petit nombre de rendre leur nom éclatant, illustre dans le monde, il est donné à tous de le rendre plus honorable, saint aux yeux des hommes et aux yeux de Dieu. Gardons-nous donc de souiller ce nom béni, que notre père, que notre mère ont porté ; remettons-le plutôt à nos fils, enrichi de nos propres souvenirs d'honneur et de vertu, comme ces vieux chevaliers d'un autre âge qui en mourant remettaient à leurs fils leur fière et noble épée, en les conjurant de ne point la laisser se rouiller entre leurs mains, mais d'en perpétuer à leur tour la vaillance et la gloire.

Outre ce nom de notre race, il en est un autre que nous recevons au baptême, c'est d'ordinaire celui d'un saint qui nous est donné pour patron. Ce nom croît ainsi en quelque sorte et grandit avec nous. De notre berceau jusqu'à la tombe, il ne nous quitte plus, et nous traversons avec lui toutes les phases diverses de la vie. Ce nom fut plus particulièrement celui de notre enfance. Il est plus familier

à nos oreilles, et nous aimons à l'entendre dans la bouche de nos parents, de nos amis. Ah ! qu'il nous soit cher aussi et saintement précieux ! Nous l'avons reçu alors que petit être, faible, impuissant, nous avions besoin, comme le lierre enlacé à l'ormeau, d'un appui fort et céleste pour nous élever et grandir. Malheur à nous si nous ternissions encore le pur éclat de ce nom porté par un habitant des cieux ! Heureux celui au contraire dont le nom de baptême, à mesure qu'il grandit, se couronne de vertus, à l'exemple du saint qui lui fut donné pour patron dans le ciel ! J'ai connu un père éminemment dévot à saint Vincent de Paul, il avait donné à son fils aîné le nom de Vincent. Je lui en demandai un jour la raison : « Ah ! me dit-il, je voudrais que mon fils, chaque fois qu'il entendra prononcer son nom, se ressouvînt de cet homme divin dont je lui apprendrai bientôt l'histoire, et qu'il se sentît porté à imiter ses vertus. » A l'exemple de ce bon père, donnons à nos enfants les noms des grands hommes du christianisme, et autant qu'il est en nous, faisons en sorte qu'ils ressemblent à ces admirables modèles.

Beau platane, dont l'écorce tutélaire a conservé mon nom depuis mon enfance, tu m'as donné aujourd'hui une salutaire leçon. En rêvant sous ton ombre, j'ai compris combien mieux que moi-même tu avais grandi sous l'œil de Dieu et accompli ta bienfaisante mission. Merci de ton mystérieux langage. Puissé-je du moins l'avoir écouté d'un cœur docile, et en tirer désormais quelque profit ! Oh ! que la nature est un livre sage et instructif ! Que les souvenirs des jeux de notre enfance sont quelquefois féconds en utiles enseignements !

VI

Souvenir de mon premier né.

26 août 185..

Sur la petite tombe de mon premier né je suis allé ce matin déposer quelques fleurs blanches; j'ai arraché quelques épines qui croissaient tout autour.... Les épines croissent partout sur notre chemin, même sur nos tombeaux !.... Puis j'ai baisé la croix de pierre qui surmonte celui de mon enfant. M'agenouillant ensuite, j'ai récité le *Salve Regina*, et les yeux tournés vers le ciel, j'ai redit l'inscription déjà à demi effacée : « Seigneur, vous me l'aviez donné, vous me l'avez ôté, il n'est arrivé que ce qu'il vous a plu ; que votre saint nom soit béni [1] ! »

C'est qu'à pareil jour cet ange d'innocence est remonté vers le ciel.... Mais je ne viens point ici, comme j'ai fait ailleurs, parler encore de ce fils bien-aimé [2]. Je voudrais

[1] Job.

[2] Voir *Un Ange de plus en paradis*. Opuscule. Paris. 1844.

seulement aujourd'hui, à propos de son souvenir, chanter un hymne nouveau en l'honneur de la Vierge Marie, en proposant aux pieux fidèles quelques considérations qu'il nous a suggérées.

S'il est dans le cours de l'année un mois justement redouté des jeunes mères, c'est le mois d'août, qui est le mois de la *Vierge*. C'est l'époque, en effet, ou presque partout des enfants en plus grand nombre sont arrachés d'entre leurs bras, et s'en vont peupler le ciel, où leur donne entrée leur robe d'innocence. La science explique ce phénomène par l'influence des chaleurs, ou par d'autres causes funestes qui peuvent être justes, mais qu'il ne nous appartient pas de discuter ici. Quant à nous, d'autres motifs nous ont été proposés par de saintes et naïves âmes : ils ne nous semblent point tout à fait à dédaigner. Eh quoi ! disent-elles, ne serait-il donc pas permis de croire que dans ce mois, où sur la terre comme au ciel, l'Eglise célèbre la plus glorieuse fête de la Vierge Marie, cette Reine des cieux dilate ses entrailles de mère et s'efforce d'associer de nombreux compagnons à l'éclat de son triomphe ! Or, s'il est des créatures dignes de figurer dans son royal cortége, ne sont-ce pas ces petits anges de la terre, qui, beaux de leur innocence, attirent de préférence ses maternels regards ? Voilà ce que dit la foi simple et naïve des bons habitants de nos campagnes ; et je ne vois pas, je l'avoue, en quoi ce langage pécherait contre la vérité. La bienheureuse Vierge, qui nous fut donnée pour Mère par le Sauveur sur la croix, n'est-elle pas désireuse du salut de tous ses enfants ? Et si ce désir agite à certains jours plus fortement l'âme de cette tendre Mère, ne doit-ce pas être, ce semble, au jour anniversaire de son

triomphe? Les mères ici-bas, les puissantes reines, octroient aux jours de leur fête, des grâces, des pardons à leurs enfants; à leurs sujets : pourquoi la Reine des cieux, la Mère de tous les hommes, émue d'une plus grande pitié encore aux jours de son assomption glorieuse, n'enverrait-elle pas à son tour des multitudes d'anges vers leurs frères de la terre pour leur dire, penchés doucement sur leur berceau :

.... Dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler :
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler [1] !

J'ai lu quelque part un trait qui se rapporte à cette pieuse croyance. Une sainte femme de Rome vint un jour trouver une voisine, et lui dit tout émue : « O ma chère, que je vous raconte ce qui m'est arrivé. Cette nuit, la sainte Vierge m'est apparue, le visage tout rayonnant de joie, et elle m'a dit : Ma fille, réjouissons-nous, le jour qui va luire sera bien heureux pour un grand nombre d'âmes : je viens de prier mon fils Jésus, et pour l'anniversaire de ma fête, il m'a accordé la délivrance d'autant de fidèles détenus dans le purgatoire qu'il y a en ce moment d'habitants dans toute la ville de Rome. » Or quel était ce jour béni qui allait éclairer dans le ciel l'entrée de tant de milliers d'élus? C'était le 15 août, le jour solennel du triomphe de Celle que l'Eglise nomme l'*Etoile du matin* et l'*heureuse Porte du ciel.*

Quoi qu'il en soit de cette légende, à laquelle il est permis sans doute d'ajouter peu de foi, j'aime à croire à la tendresse maternelle de la Vierge Marie, à chaque heure, à chaque

[1] Jean Reboul de Nîmes.

jour, mais plus encore aux jours bénis où la vue de sa gloire et de son bonheur lui rappelle, par une sorte de contraste, les dangers, la misère de ses nombreux enfants. Pourquoi donc m'étonnerais-je qu'en ces mêmes jours son cœur s'émeuve d'une immense pitié et fasse grâce de la vie à des phalanges d'anges qu'elle convoque à venir partager sa gloire et sa félicité ? A sa voix amoureuse, tous ces petits anges *ont bondi comme des agneaux, en vous glorifiant*, Seigneur, qui les avez délivrés [1]. Entendez-les, échappés du sein de leurs mères, chanter en chœur le joyeux cantique : « Notre âme, comme un passereau, s'est échappée du filet des oiseleurs. Le filet a été rompu, et nous avons été délivrés [2]. »

Je pourrais pousser plus loin ces considérations et les fortifier de nouvelles preuves. Mais c'en est assez sur un sujet que j'ai voulu seulement effleurer aujourd'hui. Si j'y reviens au chapitre suivant, ce sera pour consoler quelques pauvres pères, en leur faisant entendre les douces paroles de l'ange gardien de leur fils.

[1] *Messe des petits enfants. — Communion.* [2] Ps. CXXIII



VII

Un père, et l'ange gardien de son jeune fils, envolé au ciel.

Voyez combien il l'aimait. S. JEAN. XI, 36.

L'ANGE

Notre âme, comme un passereau, s'est échappée du filet des oiseleurs. Le filet a été rompu, et nous avons été délivrés. Notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre[1]. Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

LE PÈRE

Quelles sont ces paroles que j'entends ? viennent-elles du ciel, ou de la terre, triste vallée de larmes ?

L'ANGE

Je chante le cantique de la délivrance des petits enfants

[1] Ps. CXXIII.

qui sont retournés vers le bon Dieu. C'est celui que chante ton cher Emmanuel.... Mais quoi ! tu pleures encore ! te voilà triste et rêveur ! Pourquoi pleurer quand l'être chéri que tu regrettes est à la source de la félicité ?

LE PÈRE

Bon ange, je songe au bonheur de mon fils. Ce matin à mon réveil, le soleil brillait de ses bienfaisants rayons. Entr'ouvrant les croisées de mon jardin, j'ai vu luire l'aurore du plus beau jour. Les églantiers, l'aubépine, les lilas sont en fleurs. Avril nous a rendu la verdure des prés. La terre reprenant sa parure va de nouveau se couvrir de merveilleux dons.... Voilà le printemps revenu, ai-je dit alors, et mon bien-aimé fils n'en jouira point !... Puis, songeant au printemps éternel dont jouissent les élus au paradis, mon cœur s'est senti profondément ému, et bientôt je me suis pris à pleurer....

L'ANGE

Si la terre, vallée d'exil et de larmes, te semble néanmoins si belle aujourd'hui, ô mon fils, de quelle parure doivent briller les pavillons du ciel, l'éternelle patrie où Dieu a déployé tous les trésors de sa puissance ! Tu parles de beaux jours, de printemps, de soleil.... Oh ! cher frère, si tu pouvais entrevoir l'éclat de cette lumière céleste qui illumine le front des élus !... le plus beau des jours serait ensuite pour toi comme la nuit la plus sombre ; ton bienheureux fils, inondé de cet océan de lumière, dédaignerait maintenant, comme un pâle flambeau, ce brillant soleil qui luit sur le monde terrestre et annonce si hautement la gloire du Dieu de l'univers. Mais tu ne peux

comprendre encore toutes les magnificences du céleste séjour. Voilà pourquoi la pensée de ton fils absent fait couler tes larmes.

LE PÈRE

Bon ange, ces larmes, jointes aux paroles de ta bouche, sont presque douces à mon cœur. Oh! laisse-les couler de mes yeux. Notre Sauveur Jésus, qui pleura plusieurs fois lui-même, ne peut condamner les larmes d'un père infortuné.

L'ANGE

Non sans doute. Pleure donc, père tendre; les amis de Dieu ont pleuré comme toi. Oui, le Sauveur Jésus pleura lui-même sur le tombeau de son ami Lazare; et les Juifs témoins de ses larmes se disaient les uns aux autres : *Voyez combien il l'aimait*[1] *!* En voyant couler les tiennes, ne dois-je pas dire à mon tour : *Voyez combien il aimait son fils !* Les larmes, témoignage d'amour, ont droit au respect des anges et des hommes. Qu'elles viennent donc sans crainte mouiller tes yeux. Mais qu'aujourd'hui pourtant, coulant sans amertume, elles rafraîchissent, loin de l'aigrir, la profonde blessure de ton cœur.

Les larmes, mon fils, sont un bienfait du Ciel. Il y a dans elles quelque chose de divin qui révèle au fond de l'âme un trésor inépuisable de grâces et de consolations d'en haut. La souffrance, si dure, si amère qu'elle soit, perd de son âpreté quand elle peut s'épancher par des larmes. Oui, le cœur oppressé par la douleur respire plus à l'aise lorsque, s'en échappant sans efforts, elles lui per-

[1] S. Jean. XI, 35, 36.

mettent de se dilater et de se répandre ! Oh ! qui dira la puissance des larmes? Elles ont une force secrète à laquelle rien ne résiste. On a vu des saints, par le pouvoir de leurs larmes, jointes à leur zèle et à leur charité, conquérir à Dieu des populations entières. Les plus illustres d'entre eux, les plus élevés en gloire dans le ciel, sont sans doute ceux qui, sur la terre, ont versé le plus de larmes. Voilà pourquoi ils demandaient à Dieu comme un don, comme une grâce insigne, la facilité de les répandre [1]. O bonté admirable du Seigneur ! Aux infortunés enfants de la terre d'exil il a donné les larmes comme bienfait de sa miséricorde, et il promet la béatitude à ceux qui les répandent : *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.*

LE PÈRE

O paroles divines, que j'aime de vous entendre !... Heureux donc ceux qui pleurent ! Ah ! je le ressentais naguère ce bonheur, quand sur le berceau de mon petit ange endormi, je versais de si douces larmes d'attendrissement et d'amour ! Tu t'en souviens, ange fidèle ! Mais dis-moi pourquoi, en le contemplant, mes yeux se mouillaient-ils ainsi de pleurs ? Quelle en était la cause ? Etait-ce son céleste sourire, le léger battement de son cœur, la pensée de son prochain réveil, ou bien celle du mystérieux destin réservé à cette petite créature ? Ces larmes alors n'avaient rien d'amer : un vague sentiment de crainte, d'inquiétude, s'y mêlait parfois, peut-être ; mais le souvenir de la Vierge Marie, patronne de mon enfant, rendait à mon âme un calme délicieux.

Souvent aussi, quand, durant son sommeil, à l'exemple d'un

[1] *Da mihi gratiam lacrymarum.* — S. Augustin.

saint, je me penchais sur sa poitrine nue pour la baiser avec respect, une secrète émotion s'emparant de mon cœur, je ne pouvais retenir mes larmes[1]. Encore une fois, bon ange, apprends-moi quelle cause les faisait ainsi couler?

L'ANGE

Heureux père, c'était l'ivresse de ton bonheur, ton excessive tendresse paternelle, ou bien encore, que sais-je! ce mélange de vagues sentiments d'inquiétude, d'espoir, de crainte, de jouissance, de rêves fortunés, qui, s'entrechoquant dans ton âme, l'impressionnaient tour à tour vivement. L'homme, créature faible et bornée, n'a point ici-bas deux manières d'exprimer les vives émotions qu'il éprouve. Ses grandes joies, comme ses grandes douleurs, se révèlent également par des larmes.

Mais les larmes, mon fils, je le redis encore, sont un bienfait du Ciel : *Bienheureux ceux qui pleurent!* O toi donc que l'affliction accable, si tu as reçu en partage une exquise sensibilité, une grande tendresse de cœur, loin de te plaindre, réjouis-toi, et remercions ensemble le Seigneur. Tu ressens plus vivement les douleurs de la vie, mais bien plus vivement aussi tu dois ressentir l'impression de la main miséricordieuse qui se penche vers toi pour les guérir. L'oracle divin ne trompe point : tu es heureux si tu pleures, parce que tu seras un jour consolé. Et déjà n'as-tu pas ressenti profondément cette consolation immense dont la pensée, si la

[1] Saint Léonide, père d'Origène, charmé des progrès rapides de son jeune fils dans les sciences et dans la vertu, l'aimait tendrement et ne cessait d'en remercier Dieu..... Souvent il s'approchait de son lit, lorsqu'il était endormi, et, lui découvrant la poitrine, il la baisait avec respect comme un sanctuaire où résidait l'Esprit de Dieu. (*Vies des Saints.*)

nature et les sens pouvaient un instant se taire, devrait ravir d'allégresse ton cœur paternel !

LE PÈRE

Ah ! je l'entrevois cette consolation.... Mais parle encore, bon ange, tes douces paroles font du bien à mon âme. Achève donc de m'expliquer, s'il est possible, le bonheur de mon enfant.

L'ANGE

« Oui, peux-tu te dire chaque jour, j'ai la certitude du bonheur de mon bien-aimé fils. Aussi certainement que Dieu existe et que Jésus-Christ est mort pour le salut du monde, oui, mon fils est vivant ; il jouit d'une félicité parfaite qui n'a point de mesure comme elle n'aura point de fin. Si beau que soit le destin rêvé un jour pour lui, celui dont il jouit déjà est encore mille fois plus beau. Le voilà dans le sein de Dieu, dans la compagnie des anges et des saints, associé pour toujours à tout ce qu'il y a eu, à tout ce qu'il y aura jamais de véritablement grand, de beau, de noble, de bon, de pur, de généreux !... » O pensées délicieuses, ravissantes ! Heureux père, plus ton amour paternel fut vif, ardent, plus ces paroles doivent enchanter ton âme. Dans le monde, on ne veut point goûter dans toute leur étendue les divines consolations qu'elles présentent ; on se distrait de la douleur en éloignant son souvenir : aussi, quand il revient, ce souvenir, c'est un poids lourd, accablant, qui retombe sur l'âme et qui l'écrase. Pour toi, ô frère bien-aimé, il n'en sera point ainsi, tu ne repousseras point la pensée de ton premier né, mais tu la recevras comme une brise parfumée qui viendra caresser ton front en soufflant

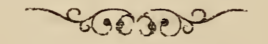
des rivages du ciel. Oui, qu'un parfum céleste, se mêlant ici-bas à tout ce qui te rappelle son image, embaume ainsi désormais ses charmants souvenirs ! S'offrant de la sorte sous tes yeux, ils ne te rappelleront rien de triste, rien d'amer. Tu converseras avec ton fils comme avec un ami du ciel. Converser avec un ami de la terre est un bonheur bien doux ; mais s'entretenir avec un élu de Dieu, n'est-ce pas plus doux encore? Alors, si des larmes mouillent ton visage, ce seront des larmes de reconnaissance et d'amour, rosée rafraîchissante qui, recueille par les anges, retombera sur toi en grâces et en bienfaits divins.

Mon fils, ce monde au milieu duquel devait vivre ton Emmanuel, est une terre semée d'épines, un pénible lieu d'exil. Hélas! l'âme la plus pure y est bientôt souillée par quelque tache : comme le tendre agneau ne peut faire un pas dans un sentier hérissé de ronces sans y laisser une portion de sa blanche laine, ainsi le plus souvent l'homme cheminant à travers les rudes sentiers de la vie laisse à chaque instant aux buissons de la route quelque lambeau de sa robe d'innocence. Heureux encore s'il la recouvre un jour ! Plus heureux celui qui la reporte au ciel dans toute sa blancheur !....

Qu'est-ce encore, mon fils, que cette vie terrestre, dont la bonté du Roi des cieux s'est empressée de rappeler ton premier-né? C'est une mer semée d'abîmes et d'écueils. Quand sur mer survient une tempête, ne voit-on pas le passager faire monter avant lui sur un esquif libérateur ceux qu'il aime le plus ? Quand il les voit assis sur le rivage, tranquille alors sur le salut des siens, il lève les yeux au ciel : *Dieu soit loué*, dit-il, *ma famille est au port !....*

Heureux comme lui, le nautonnier de la vie qui, contemplant de loin un enfant bien-aimé assis à l'abri des orages sur les rives de l'éternelle patrie, peut s'écrier aussi en pleine assurance : *Dieu soit loué, mon fils est arrivé au port !* [1]

[1] Nous avons cru pouvoir reproduire ici un fragment de l'opuscule *Un Ange de plus au paradis*, publié par nous en 1844, au profit de l'*Œuvre de la Sainte-Enfance* (aux bureaux de l'Œuvre, rue Chanoinesse, 4). Cet opuscule, béni du Ciel, a consolé, dit-on, bien des pères et des mères, en même temps qu'il aidait à racheter pour le ciel de pauvres petits enfants infidèles. Puisse ce fragment détaché apporter lui-même un peu de consolation au cœur de quelques parents affligés aussi de la perte d'un jeune fils !



VIII

Les harmonies de la cloche.

Du cabinet de travail où j'écris ces pages, j'aperçois aussi le clocher de l'église, et ces cloches, dont la voix si connue, messagère de tant de pensées, de sentiments divers de nos âmes, joue un rôle si important dans le culte catholique. Les cloches ! c'est ici encore un nouveau sujet singulièrement fécond, en harmonie avec la religion, avec les arts, la patrie, la nature, la société. La cloche a aussi des rapports avec le ciel et la terre, le monde et le temps, les choses de la vie et les choses de la mort, avec les joies et les douleurs de l'homme. Quel est le cœur qui n'a tressailli au tintement d'une cloche? Aux jours de l'adversité ou de l'exil, ce tintement résonne dans l'âme comme la voix d'un ami qui porte la consolation et l'espérance. « Le son des cloches m'émeut, » disait Napoléon à Sainte-Hélène; et en abordant sur ce rocher lointain, l'un de ses plus vifs chagrins fut de n'y trouver ni prêtre ni église, et de *ne pas entendre le son des cloches.*

Le peuple, dans son langage expressif, a donné le nom de *baptême* à la bénédiction de la cloche, comme s'il la supposait douée d'intelligence et de sentiments. Cette expression est sans doute inexacte : mais cependant, à cet air de triomphe et de fête dont l'église se montre parée, à cet emploi de ce qu'elle a de plus saint et de plus vénérable dans ses trésors et ses cérémonies, ne dirait-on pas du baptême de ses enfants, ou de la consécration de ses prêtres ou de ses pontifes ?

Nous voudrions rappeler ici quelques-unes des harmonies de la cloche. Mais pour le faire plus dignement, nous emprunterons la voix d'un illustre prélat. Quelle éloquence touchante ! quelle grâce noble et sereine dans les fragments que nous allons citer ! Ne dirait-on pas quelques pages retrouvées de Fénelon, dans ce langage de son digne successeur sur le le siége de Cambrai ?...

« . . . Qui ne voit, dit Mgr Giraud[1], tout ce que la cloche a apporté de grandeur à la reine des arts, l'architecture ; tout ce qu'elle a ménagé de ressources et fourni d'inspiration au génie de la sculpture et de la statuaire ?

» Sans la cloche, qui doit les dominer pour parler de plus haut et de plus loin aux peuples émus, nos temples auraient-ils pris vers le ciel un essor si élevé ? les verrions-nous porter jusqu'aux nues ces voûtes hardies, suspendues dans les airs plus que soutenues sur ces colonnes fuyantes qui semblent moins, par leur admirable légèreté, les lier à la terre que les lancer dans l'espace ? Non, elles auraient gardé les proportions lourdes et ramassées des basi-

[1] *Instruction pastorale sur les Cloches.* 1841. (Voir *Œuvres du cardinal Giraud.* 4 vol. in-12. Lille. Lefort. 1854.)

liques primordiales, avec leurs cintres abaissés, leurs enceintes écrasées, où la vie est étouffée faute d'air et de lumière. L'histoire est là pour nous montrer l'élévation successive de nos portiques, se développant selon les progrès de l'art nouveau qui venait les animer et les embellir. Sans la cloche, aurions-nous ces gracieuses campanilles, ces flèches aériennes, ces tours majestueuses, imposantes par leur masse gigantesques, ou étincelantes de mille jours et découpées en élégantes dentelures où le ciseau de l'artiste s'est joué avec les prodiges, et qui font le plus bel ornement du village comme la gloire et l'orgueil des métropoles? Otez-leur ces monuments, que reste-t-il ? Une morne uniformité d'édifices rangés sous un niveau monotone. Aussi rien n'est triste comme l'aspect de ces villes, reines sans diadème, assises dans l'humiliation, dont aucun emblème divin ne surmonte les toits découronnés....

» Ils étaient donc barbares autant qu'ils étaient impies et non moins ennemis des beaux-arts que de la vraie foi, ces terribles niveleurs d'une époque où la puissance fut donnée au génie de la destruction, qui, se voyant petits et incapables de s'élever, s'avisèrent, pour se grandir, de faire descendre à leur mesure tout ce qui dépassait leur taille de pigmées, renversant temples et clochers comme ils abattaient les hautes têtes !...

» .... Qui nous rendra tant de clochers magnifiques tombés sous un marteau sacrilége, tant de cloches de toutes les dimensions et de tous les accords, dont la renommée était publiée par toutes les bouches, redisant sans cesse : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, » et converties en instruments de mort, en

projectiles homicides? Cloches des cathédrales et des vieilles basiliques, graves bourdons, brillantes sonneries, joyeux carillons, qui grondaient, soupiraient, s'égayaient dans les airs sur mille tons variés! Cloches des monastères, qui, ne se taisant ni jour ni nuit, avertissaient le monde qui ne prie pas, le monde emporté dans le tourbillon des fêtes ou endormi dans la mollesse, que l'innocence en robe de bure veillait, pleurait au pied des autels, demandant grâce pour ses excès et ses folies! Cloches des ermitages et des chapelles champêtres, semées par la piété dans les bois, dans les vallons, sur les rochers, qui, gazouillant comme les oiseaux du ciel dans leurs concerts, donnaient une voix à tous les êtres de la création et faisaient chanter à toute la nature une hymne sans fin! Cloches d'alarmes et de secours, qui ramenaient dans la voie le voyageur égaré, cherchant en vain la trace perdue dans la profonde nuit, dans l'épaisseur des forêts, dans les défilés de la montagne! Couvent de Saint-Bernard, combien de fois, au fort de ces tourmentes qui rendent si redoutable le passage de tes cimes orageuses, les lentes vibrations de ta cloche hospitalière ont fait rentrer l'espoir dans le cœur du malheureux qui déjà se résignait à mourir!...

» Peindrons-nous maintenant ce charme des souvenirs, cette douceur et cette vivacité d'émotions pieuses qui s'attachent au clocher et à ses bruits harmonieux? Attrait de religion, amour du pays natal, saintes affections de famille, toutes les sensibilités nobles et pures en sont délicieusement affectées à la fois! Demandez au jeune étudiant qui revient des écoles publiques, au soldat qui rentre dans ses foyers, à l'émigrant qui rapporte au toit héréditaire les moyens de subsistance qu'il est allé gagner à la sueur de son visage dans des

terres étrangères ; demandez-leur pourquoi leur cœur bat plus aise, pourquoi leurs yeux se mouillent de larmes, quand ils commencent à entrevoir, à travers le feuillage des vieux ormes, au-dessus de la fumée du hameau, le clocher que leurs songes leur ont représenté tant de fois dans les longs jours d'absence, quand arrivent à leurs oreilles les premières ondulations de la cloche qu'ils craignaient tant de ne plus entendre? Ah! c'est que ce clocher a prêté son ombre aux jeux innocents de leur enfance ; c'est que cette cloche les a appelés aux leçons du bon pasteur, les a conviés au banquet divin ; c'est qu'elle a pleuré avec celui-là les funérailles d'un père ; c'est qu'avec celui-ci elle a frémi de joie sur le berceau d'un nouveau-né. Nous parlons surtout ici du village, parce que c'est au village que ces impressions sont le mieux senties, et malheur à lui si jamais il les laissait s'affaiblir et s'effacer!...

» Et c'est ici principalement que se manifeste l'influence morale et, s'il est permis de le dire, le caractère social de la cloche. Elle rapproche l'homme de l'homme ; elle unit tous les membres en un seul corps ; elle resserre les liens d'une bienveillance mutuelle, d'une fraternité touchante ; elle réalise ce bonheur et cette joie de frères, que le prophète place dans les douceurs d'une société commune et dans une parfaite unanimité d'idées et d'affection[1]. Là où la cloche n'est pas, la communauté est presque réduite aux proportions de l'individu, ou tout au plus de la famille et d'un cercle d'amis. Le voisin le plus proche est étranger à son voisin. La créature humaine peut naître, vivre, souffrir et mourir inconnue, isolée, sans qu'aucune sympathie s'attache à sa destinée,

[1] Ecce quam bonum, etc. PS. CXXXII.

l'accompagne d'un intérêt dans le cours de son existence, la suive d'un regret après son trépas; sans que son nom ait été prononcé, et qu'on se soit seulement aperçu de sa présence ou de son absence au même banquet de la vie; fleur dédaignée sur laquelle aucun regard ne s'est arrêté et qui n'a eu d'éclat et de parfum que pour le désert! Avec la cloche, cet oubli n'est plus possible. Un frère ne peut naître ou quitter la vie, les flambeaux d'hyménée ne peuvent s'allumer, qu'aussitôt toute la société chrétienne n'en soit avertie; et de même que des vœux de bonheur ont salué son entrée dans le monde et dans l'Eglise, le plus pauvre et le plus obscur de ses membres peut compter, grâce à la cloche, qu'une larme ne sera pas refusée à sa cendre, et qu'une prière unanime suivra son âme devant le tribunal du souverain Juge...

» Mais le triomphe de la cloche, et sa plus belle gloire, est dans son application immédiate, dans ses rapports directs au service divin et à la solennisation de nos fêtes. Son ministère ne se borne pas à convoquer le peuple aux assemblées saintes; elle est elle-même une prière, un chant de louange et d'action de grâces. Eh! qui n'admirerait ici la haute intelligence des motifs et des effets, des rapprochements et des contrastes que révèle l'Eglise dans les cérémonies de son culte, ce sentiment élevé du sublime qui lui fait imprimer à ses symboles le sceau de son génie et le caractère de sa propre grandeur? Pour publier les bienfaits et la louange de Dieu avec une pompe et une magnificence plus dignes de sa majesté souveraine, elle a emprunté deux voix et comme deux organes dont la puissance égale l'étendue, l'orgue et la cloche. L'orgue, voix du dedans, qui déroule ses flots d'harmonie sous les voûtes sonores des basiliques, autour des vieux piliers des grandes nefs, dans

les retraites mystérieuses du sanctuaire. La cloche, voix du dehors, qui ébranle au loin la terre du tonnerre de ses longs mugissements. L'orgue, expression de la prière publique dans les temples consacrés à la religion. La cloche, expression de la prière universelle, de la prière catholique dans le temple auguste de l'univers. L'orgue, voix des anges et des saints, qui, de la hauteur des vitraux où sont représentés leurs combats et leurs victoires, descend sur la multitude recueillie pour soupirer à son oreille les joies et les gloires du ciel. La cloche, voix du peuple et de l'humanité tout entière, qui, des profondeurs d'une vallée de larmes et d'exil, fait monter jusqu'au trône de l'Eternel la plainte de la souffrance et le cri de la détresse avec les vœux de l'espérance et de l'amour! L'orgue enfin, *voix magnifique*, mais qui, ne dépassant point la limite de l'enceinte sacrée, ne peut être entendue que des pieux fidèles qui la fréquentent. La cloche, *voix pleine de force et de vertu*, qui tonne aux oreilles des transfuges de notre foi, en dépit de leurs efforts pour échapper aux poursuites du remords, qui brise *l'impie pareil au cèdre altier;* qui porte les terreurs de l'avenir et les épouvantes de l'éternité dans les solitudes des consciences vides de Dieu...

» Mais le culte que nous vous demandons surtout pour la cloche, c'est un culte d'intelligence et de sentiment, un culte selon l'*esprit* et selon la *vérité*. Cette âme que nous lui avons attribuée, c'est votre foi, c'est votre espérance, c'est votre amour qui doivent la souffler sur elle. De là découle sa vertu la plus efficace. Si les sentiments de votre religion ne la vivifient et ne l'animent, si vos cœurs n'accompagnent ses vibrations de mouvements pieux, en vain vous confierez-vous dans son secours. Que serait-elle qu'un *airain sonnant*, qu'une *cymbale retentis-*

sante qui fatiguerait l'air de ses bruits inutiles? Faites pour elle ce que le grand évêque d'Hippone recommande aux clercs dans la récitation de l'office divin, à l'égard des psaumes du roi-prophète[1] : « Quand la cloche gémit, pleurez et gémissez avec elle ; quand elle éclate en accents de joie, réjouissez-vous dans le Seigneur ; quand elle loue et bénit, louez aussi et rendez grâces. » Vous invite-t-elle à la prière, au travail, au repos, obéissez à ce signal comme s'il vous était donné de la bouche de Dieu même. Vous appelle-t-elle au temple saint, écriez-vous : « Mon cœur a tressailli à cette nouvelle heureuse qui vient de m'être annoncée : nous irons dans la maison du Seigneur[2]. » Chaque fois qu'elle frappe votre oreille, dites : Encore une heure détachée de la couronne de mes jours, encore un pas vers le terme de ma course. Mais en avançant vers ce terme de la vie, quels progrès ai-je faits dans la voie de l'éternité? Une dernière heure viendra après laquelle mon existence ne se mesurera plus par le temps ; et si cette heure dernière allait sonner, est-ce dans les mains d'un père ou d'un juge que tomberait mon âme?... »

Qu'ajouter à ces belles paroles d'un prince de l'Eglise? Rien, sinon d'inviter les chrétiens à les méditer avec respect. On entrevoit maintenant quelles sont les harmonies de la cloche. Tous les instruments du culte catholique ont aussi une voix pour nous parler, des secrets merveilleux pour élever, épurer et améliorer notre âme. Heureux celui qui entend cette voix et qui comprend ces secrets !

[1] S. Augustin. In Ps. XXX.
[2] Ps. CXXI, 1.

IX

La leçon d'un cousin, ou les deux jardiniers.

Voici un petit dialogue écrit il y a peu d'années, sous l'impression de certaines paroles prononcées dans l'assemblée de nos constituants de la république de 1848. Un orateur dont j'ai oublié le nom, ayant dit que le peuple demandait, lui aussi, à *jouir* et à prendre sa part des biens matériels de la vie, cette assertion donna lieu à la scène que je vais retracer.

LA LEÇON D'UN COUSIN

DIALOGUE

(*La scène se passe dans le jardin de Gabriel.*)

GABRIEL

Enfin, Dieu merci, nous voilà donc sortis de ce vilain hiver. Voici le printemps et les beaux jours. Vois-tu, Félix, comme nos mûriers se couvrent de petites feuilles! Nos vers à soie peuvent maintenant éclore tout à leur aise. La bonté de Dieu leur a ménagé une nourriture toute prête. Et puis, espérons que

la récolte sera bonne, et que nous serons quelque peu dédommagés de nos fatigues, de nos peines.

FÉLIX

Je ne sais comment tu es bâti, Gabriel ; mais en vérité tu es un singulier personnage ; tu es toujours content ! Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il gèle, que les affaires aillent mal, tout semble toujours pour le mieux ; jamais le murmure ne sort de ta bouche. On dirait une statue de pierre qu'on peut souffleter tout à l'aise sans qu'elle bouge et change de couleur. Qu'on est heureux d'être ainsi construit et de ne rien sentir !

GABRIEL

Quoi, Félix ! tu crois donc vraiment que je ne sens rien ! Ah ! détrompe-toi, mon ami, je sens les choses plus vivement que toi peut-être. Mais pourquoi murmurer, tant s'inquiéter, se désoler ? cela avance-t-il nos affaires ? Le mieux n'est-il pas de se soumettre à la volonté de Dieu, et d'attendre tout de sa providence, qui n'abandonne jamais les braves gens, va, quoi qu'on en dise ?

FÉLIX

Ah ! ah ! la Providence !... Tiens, mon pauvre Gabriel, décidément tu n'es pas de ton siècle. Crois-tu donc réellement que la Providence se mêle de nos affaires ? Vraiment elle a bien autre chose à penser. Si elle s'en mêlait, tout irait-il de travers comme nous le voyons? et serait-il besoin de tant de révolutions pour faire mieux marcher la machine ronde ?

GABRIEL

Que veux-tu dire par-là, cousin? je ne te comprends pas, explique-toi plus clairement.

FÉLIX

Je dis que le monde va tout de travers depuis bien longtemps. Les uns ont tout, les autres n'ont rien. Cela n'est pas juste. Voilà pourquoi on voit partout des révolutions. Quand le monde ira droit, on s'arrêtera alors, car alors chacun pourra jouir des biens de la vie. Mais jusque-là, vois-tu, les esprits remuent, les têtes s'échauffent, et, vienne l'occasion, on bouleverse tout pour tout redresser. Cela n'est-il pas clair, et en peut-il être autrement ?

GABRIEL

Tu ne pensais pas ainsi, Félix, quand, il y a deux ans, tu épousas la bonne Rosalie, ma cousine. Tu ne l'aurais pas eue si on t'avait connu de pareils sentiments. Mais tu paraissais alors un brave garçon, bon travailleur; tu étais content de ton état de jardinier, et tu ne songeais guère, ce me semble, à faire des révolutions.

FÉLIX

C'est vrai, mon ami : mais tout brave garçon et bon travailleur que j'étais, quand j'ai vu qu'on faisait si bien nos affaires à Paris, je me suis dit : Ah ! pour le coup, voilà une belle chose. D'aucuns disaient : Nous allons être tous égaux. Non-seulement nous pourrons être tous électeurs, députés, voire même ministres ! mais les richesses seront bien mieux réparties. On ne verra plus de riches regorger d'or et de pauvres ouvriers mourir de faim. Tous auront de quoi vivre abondamment. Il n'y aura bientôt plus ni riches superbes ni pauvres méprisés, mais partout des hommes égaux. Enfin, vois-tu, il semblait que l'âge d'or allait renaître, et que les cailles, comme

on dit, allaient nous tomber toutes rôties.... Jusqu'ici, il est vrai, ce ne sont là encore que de beaux rêves. Mais enfin ces rêves peuvent se réaliser un jour. J'espère donc et *j'attends.* Et voilà pourquoi, bien qu'un peu dégrisé, je suis toujours socialiste.

GABRIEL

Tu pourras *attendre* encore longtemps. Mais, mon pauvre Félix, dis-moi, de grâce, qu'entends-tu enfin par *socialiste?* Ce mot est dans bien des bouches aujourd'hui. Pourrais-tu, s'il te plaît, m'en donner une bonne définition ?

FÉLIX

Tu m'en demandes un peu long, cousin ; je ne sais : mais enfin, qui dit *socialiste*, dit, ce me semble, un homme qui voit la *société* aller de travers et qui voudrait la faire marcher droit.

GABRIEL

Et pourquoi ces messieurs les socialistes voudraient-ils la faire marcher droit ?

FÉLIX

Belle question ! Eh ! pour avoir, eux aussi, une place au soleil ! pour *jouir* à leur aise des richesses, des biens, des plaisirs de la vie ! Un de ces messieurs dont tu parles, le disait l'autre jour à Paris, dans une séance de la chambre : « Le peuple demande, lui aussi, à *jouir* et à *savourer* les biens de la terre. Pourquoi donc l'en priver ? »

GABRIEL

Ah ! *jouir ! jouir !* Voilà donc en définitive le dernier mot de tes confrères les socialistes. Ils ne veulent plus user sagement, modérément des biens de la vie présente, comme peut le faire

plus ou moins tout homme honnête et laborieux ; mais ils veulent *jouir* et se repaître tout à leur aise de ces biens. Ma foi, ils ont raison, si, comme disent certains d'entre eux, ils n'attendent point d'autre vie, et si la terre est tout pour eux. Qu'ils satisfassent donc, s'ils le peuvent, leurs appétits gloutons : c'est trop juste. Mais, dis-moi, Félix, sais-tu à qui ressemblent, dans mon idée, à moi, ces hommes à systêmes nouveaux qui, sans nul souci d'une vie future et des biens infinis qui nous y attendent, sans s'inquiéter aussi d'être utiles à la société, ne songent, ne travaillent uniquement ici-bas qu'à se faire une bonne place au soleil afin d'y savourer à leur aise les jouissances de la vie terrestre ?

FÉLIX

Non vraiment, Gabriel ; de qui donc veux-tu parler ?

GABRIEL

Ne vas pas te fâcher au moins. La leçon n'est pas précisément pour toi, mon pauvre Félix, car tu es bon enfant au fond, et tu n'as été, je l'espère, qu'abusé un instant : elle est pour tes amis, qui déjà, j'en suis sûr, ne te comptent plus dans leurs rangs.

FÉLIX

Me fâcher, moi ! y penses-tu, entre cousins ? Non, Gabriel ; va, quoi qu'il arrive, nous serons toujours bons amis. Mais explique-toi donc, je ne te comprends pas.

GABRIEL

Viens donc par ici : je veux te montrer la belle emplette que j'ai faite mercredi dernier au marché de Bagnols. Ma foi, je ne m'en repens pas, j'ai eu bonne chance.

FÉLIX

Qu'as-tu donc acheté ? voyons cette belle acquisition. Mais où me conduis-tu, Gabriel ?

GABRIEL

Là, dans l'étable aux porcs.... Vois-tu cette magnifique truie ? Comme elle se vautre majestueusement au soleil ! Quelle *bonne place* elle s'est faite ! Elle savoure tout à son aise sa pâture de glands : rien ne lui manque. Elle *jouit* pleinement des biens de la terre, comme le veut sa destinée. Aussi je t'assure qu'elle est heureuse et ne songe guère à faire des révolutions parmi ceux de son espèce.

FÉLIX, *un peu piqué.*

Merci de ta leçon, cher cousin ; va, je l'ai bien comprise, et je veux en profiter. Oui, je comprends mon erreur.... Pardonne-moi si j'ai pu être quelque temps abusé. Je vois bien maintenant que toutes les paroles, tous les beaux projets des socialistes et autres réformateurs, ou soi-disant amis du peuple, ne seront jamais que des rêves-creux. Ah ! je m'en souviens, comme dit notre curé, comme disent aussi ces vrais amis du peuple qui ont soin de nos enfants, l'homme ne doit pas ramper uniquement sur la terre et chercher uniquement à contenter ses appétits gloutons, à la façon de stupides et grossiers animaux.... Une destinée meilleure et bien plus haute l'attend au sortir de cette vie. Il doit, avant tout, s'efforcer de l'attendre. Encore une fois, Gabriel, merci de ta leçon ! Adieu, je vais de ce pas conter à la bonne Rosalie que son brave cousin m'a converti. La chère petite femme ! qu'elle va être heureuse !.... (*Il sort.*)

X

Le plus beau jour de la vie.

Quel est-il donc ce plus beau jour de la vie ? Serait-ce celui de notre naissance? On serait tenté de le croire. Pour beaucoup de créatures, en effet, c'est l'entrée dans un chemin qui doit les conduire à un éternel bonheur. Mais ce chemin est tellement semé d'épines, qu'on n'ose appeler *le plus beau jour* celui où l'homme y fait son premier pas. L'Eglise elle-même ne pense pas ainsi. Voyez-la célébrer la fête de ses saints : est-ce le jour de leur naissance qu'elle choisit pour leur payer son tribut d'hommage? Non ; mais c'est celui de leur mort.... celui de leur entrée dans la véritable et éternelle vie.

Le jour de notre baptême, qui nous fit enfants de Dieu, est sans doute un *beau jour :* ce n'est point cependant encore celui que, dans le langage vulgaire, l'homme appelle *le plus beau jour de la vie*. Serait-ce celui d'un grand succès dans le monde, du gain d'un immense procès, de l'acquisition d'un riche héritage, ou enfin d'une grande victoire qui va rendre notre nom illustre dans le monde tout entier?

Ah ! demandez plutôt à Napoléon.... Le grand empereur, au milieu de ses plus éclatants succès, comme plus tard sur le rocher de Sainte-Hélène, donnait à deviner à ses généraux quel était, à leur sens, le *plus beau jour* de sa vie. Ces braves disaient, les uns, C'est *la journée de Wagram ;* les autres, C'est *celle d'Austerlitz ;* d'autres encore, C'est au *pont de Lodi*, à la journée d'*Arcole !* « Vous vous trompez, leur répondait l'empereur. Sachez tous que le plus beau jour de ma vie a été le *jour de ma première communion....* »

Dans certains pays de la France, la population chrétienne emploie une locution singulièrement juste au sujet de la communion. Communier, c'est *faire son bon jour.* Que de fois j'ai entendu des gens du peuple parler ainsi : « Je n'ai pas pu faire mon *bon jour* à la dernière fête, mais je le ferai à la prochaine ! » Cette locution est touchante et vraie, comme en général toutes celles qu'adopte le peuple. Quel *bon jour* que celui où un Dieu souverainement *bon* entre dans notre cœur, pour nous parler *comme le bien-aimé a coutume de parler à son bien-aimé et comme l'ami s'entretient familièrement avec son ami !* [1]

Il avait lui enfin pour un grand nombre de mes jeunes compatriotes, ce jour qui est tout à la fois un *bon jour* et le *plus beau jour de la vie.* C'était hier la première communion dans la paroisse de ma ville natale. Au sein de nos petites villes méridionales, le jour de la première communion est, plus qu'ailleurs encore, un grand jour de fête. La ville entière y participe. On dirait qu'en ce jour le soleil doit se lever plus beau, plus radieux. Et en effet, hier matin il brillait de l'éclat de ses plus purs rayons. Dès

[1] Imitation de Jésus-Christ. IV. - XIII.

doux, du plus innocent des âges, et dans une atmosphère tout empreinte des parfums de l'amitié! N'y a-t-il pas là déjà comme une faible émanation du charme qui nous attend quand nous entrerons en possession de l'éternelle patrie des cieux?

Pour moi, je le confesse naïvement, toutes les fois qu'il m'est donné de revenir vers les rives natales, j'éprouve un ensemble d'émotions diverses qui se croisent, s'entrechoquent, à mon insu, dans mon âme. Il me serait difficile de bien définir chacune d'elles. Bientôt cependant je m'aperçois qu'elles sont toutes dominées par un sentiment unique dont j'attribue la cause à l'influence du soleil meridional.... C'est un sentiment de *bienveillance* et de *douceur*. Merci donc, ô beau soleil de mon pays! Grâce à vous, mon âme, d'ordinaire sèche et froide, s'ouvre quelquefois à de paisibles et délicieuses émotions, comme la fleur, le matin, ouvre son calice et les pétales de sa corolle pour recevoir la bénigne influence de vos rayons.

Merci de vos bienfaits! ô vous, bel astre, que la Providence a chargé de féconder, d'enrichir nos campagnes! à vous mon premier salut en reparaissant aujourd'hui sur ces fertiles bords!...

Je viens de parler de *bienveillance* et de *douceur*; c'est un sujet qui s'offre à ma plume tout naturellement. Je commencerai donc par quelques simples réflexions sur ces deux belles vertus. Elles sont trop peu connues du monde; et cependant ce sont elles surtout qui font le charme des sociétés. Puissent les pages qui vont suivre rappeler à quelques-uns tout leur prix et leur immense utilité!

II

Bienveillance. — Douceur.

Nous ne sommes point tous nés pour les grandes vertus. La magnanimité, le courage, l'héroïsme peuvent bien se rencontrer sur le chemin de la vie. Nul ne sait s'il ne sera point appelé à pratiquer un jour ces vertus éclatantes et sublimes; mais en attendant, il en est d'autres d'un usage plus journalier, plus connues, qu'à chaque heure de la journée chacun de nous trouve occasion d'exercer. Ce sont celles qui forment le titre de ce premier chapitre.

Bienveillance! Douceur! Ne semble-t-il pas, au premier abord, que ces vertus devraient être comme naturelles aux hommes et surtout aux chrétiens? Etres faibles, misérables, le plus souvent éprouvant le besoin d'amis, d'appuis tutélaires, ne semble-t-il pas que tout nous presse d'accueillir d'un sourire bienveillant tout homme qui se rencontre sur notre chemin ici-bas? Que savons-nous s'il ne va pas devenir pour nous un soutien, un protecteur, un ami?... Et pourtant qu'il est loin d'en être ainsi dans le monde! Une défiance extrême règne dans la plupart des cœurs, et en bannit le

plus souvent cette *bienveillance*, cette *douceur* qui font le plus doux charme de toute société.

En songeant quelquefois au bonheur de la vie religieuse, à ce bonheur pur et véritable dont l'empreinte brille d'ordinaire sur le front vénérable et serein des habitants du cloître, je me suis demandé souvent : si l'une des principales sources de ce bonheur ne serait pas cette *bienveillance* mutuelle que les frères d'un même toit ont entre eux, jointe à cette *douceur* dans les relations qui règne dans ces asiles de la prière et de la pénitence. Ah ! oui, c'est par là surtout, ce me semble, que ces pieux asiles sont une faible image du ciel. Qu'il y a de charmes à voir toujours autour de soi des figures *bienveillantes*, des visages pleins de *douceur !* Je me souviens avec délices, après bien des années, de trois jours passés dans un monastère de bénédictins en Italie. Ces trois jours sont au nombre des plus beaux de ma vie. Un jeune moine, au cœur aimant, m'honorait déjà de son amitié. Quand je lui dis adieu, je vis quelques larmes rouler dans ses yeux : « Me fâche que vous partiez, me disait-il dans son langage semi-français et italien ; *dovrei manare con noi.* » J'étais moi-même tout ému ; et sur la main de mon ami qui pressait la mienne, quelques pleurs coulèrent aussi.

Les anciens Romains, fiers de leur titre de *peuple-roi*, méprisaient tout autre peuple. On sait qu'à leurs yeux tout *étranger* était un *ennemi*. Le mot *hostis* avait cette double signification. Il y a des personnes, parmi les chrétiens, encore plus romaines sur ce point que ces superbes païens : à leurs yeux, tout homme inconnu, compatriote ou étranger, est comme un ennemi. On les voit s'en défendre, s'en défier,

comme d'un être malfaisant. Cette défiance s'étend même souvent sur des gens connus, des voisins, des amis, des proches. Eh quoi ! ces personnes sont donc dans un pays ennemi, sur une terre conquise où chaque buisson cache un traître, un assassin ?...

Ah ! sans doute, nous ne devons pas nous jeter entre les bras de tout venant, ni aborder sans crainte tout inconnu, et lui dire hardiment : « Touchez là, vous êtes mon frère, mon ami. » Mais s'il nous est ordonné d'être *sages comme le serpent*, il nous est commandé aussi d'être *simples comme la colombe*. Or ne semble-t-il pas que cette simplicité, recommandée par le Sauveur Jésus, soit renfermée dans ces vertus de *bienveillance* et de *douceur ?*

Pourquoi ne pas *bien vouloir* à cet homme qui vient à vous et vous salue. Vous lui *voulez* donc *mal ?*.... Et que vous a-t-il fait pour le traiter ainsi ? Vous ignorez encore s'il est digne d'être votre ami.... Mais en attendant n'a-t-il pas déjà des droits à vos respects, à votre *bienveillance ?* Car enfin il est comme vous enfant de Dieu, racheté par le sang de Jésus-Christ et cohéritier du ciel. Pourriez-vous sans sujet *mal vouloir* à un frère, quand lui vous *veut bien*, puisqu'il vous le dit en saluant ? Mais vous auriez donc le cœur méchant et d'une nature exceptionnelle !... Dieu, qui nous a faits à son image, a mis en nous un sentiment de bienveillance qui nous porte naturellement à l'amour de nos semblables. C'est donc en refoulant dans nos cœurs un instinct naturel que nous parvenons à les haïr. *Dieu est amour*, dit l'Ecriture. L'homme, qui a été fait à son image, serait-il donc *haine* et *malveillance ?...*

Hélas ! c'est ce qu'on voit trop souvent dans le monde.

Il faut, dit-on, se défier de tous, on est si souvent trompé ! il n'y a plus de vrais amis ici-bas, comme il n'y a plus de véritable vertu. Le monde est si mauvais ! Il faut aimer comme pouvant haïr un jour. Maximes spécieuses, mais toutes païennes, et que, pour ma part, comme chrétien, je répudie sincèrement.

Non, quoi qu'on en puisse dire, le monde n'est point en général un repaire de brigands. Ah ! sans doute il y a des hommes pervers, les vrais amis sont rares. « La plupart des amis, dit trop justement un moraliste suédois, sont semblables aux hirondelles qui viennent au printemps et s'en vont quand le grand froid commence [1]. » Mais enfin il y a pourtant aussi quelques âmes sympathiques.... et tous les amis ne sont pas, Dieu merci, de ceux qui, lorsqu'on leur demande un service, vous donnent un conseil. J'ai rencontré sur mon chemin de bonnes et belles natures, qu'il était doux de connaître, d'aimer, et qui consolaient le cœur de bien des afflictions et des mécomptes. Qui de nous dans le malheur n'a senti une main amie sécher ses larmes, ne fut-ce que celle d'une mère, d'une sœur ou d'une épouse ? Séparés des nôtres, dans l'exil, dans les fers même, nous rencontrons des amis, des frères qu'un Ciel miséricordieux envoie à notre aide. La piété se trouve partout chez les nations chrétiennes. Voyez ce captif de la *prison dure*, l'aimable et pieux Silvio Pellico ! il vous dira que partout au milieu de ses longs tourments, dans les prisons de Milan, du Spielberg, sous les plombs de Venise, il n'a pas trouvé l'humanité si injuste, si indigne d'indulgence, si pauvre de grandes âmes qu'on a l'habitude de la représenter. Partout,

[1] Le comte d'Oxenstiern.

comme on le voit dans son livre admirable, son cœur a pu s'ouvrir à l'amitié; ses malheurs enfin, loin de lui faire haïr les hommes, lui ont appris au contraire à les aimer beaucoup.

Pourquoi donc, dans ce pays que j'habite, comme dans bien d'autres, hélas! tant de brouilleries, de haines entre anciens amis, entre voisins, entre parents même? La cause la plus futile les a vues naître; une mauvaise honte, retenant les pas de chacun vers un rapprochement, les perpétue, alors que souvent des deux parts le désir est le même de les voir s'éteindre. « Je ne lui veux pas de *mal*, dit-on, mais je ne puis me résoudre à le voir. » Eh quoi donc! La vue d'un ancien ami, d'un compatriote blesse-t-elle vos regards délicats? Chose étrange! dans ces brouilleries si communes, entre personnes même chrétiennes, il y a différents degrés. M'étant enquis un jour, à mon retour au pays natal, où en était la brouillerie entre deux hommes honorables que je désirais vivement voir redevenir amis, « Ils commencent à se saluer, » me répondit-on. C'est là un des derniers degrés; quand on y est arrivé, on peut espérer qu'avant peu les deux parties se tendront mutuellement la main.

Pourquoi ces brouilleries, ces divisions entre chrétiens? Un pieux solitaire ne comprenait point qu'il fût possible de se *brouiller* dans le monde. « Pour moi, disait-il, si, quand je tiens mon écuelle dans la main, un frère venait me dire : « Cette écuelle est à moi, donnez-moi-la, » je lui répondrais avec douceur : Non, mon frère, il me semble qu'elle m'appartient. Mais s'il persistait et ajoutait, « Elle est à moi, il me la faut, » je lui dirais avec la même douceur : Puisqu'elle est à vous, eh bien, prenez-la. » Sans doute

nous ne pouvons et ne devons point agir comme ce naïf enfant de la solitude.... Mais que de brouilleries, que de querelles nous pourrions cependant éviter avec un peu de *bienveillance* et de *douceur !*

Avant de clore ces simples réflexions, je voudrais retracer ici le portrait d'un homme qui, depuis le jour où j'ai eu le bonheur de le connaître, m'a toujours semblé un véritable modèle de *bienveillance* et de *douceur.* Je tairai son nom par respect pour son humilité, qui est aussi l'une de ses vertus. Qui dit *doux* dit *humble*, et le Sauveur Jésus lui-même ne sépare point ces deux belles vertus, quand il nous dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

M. l'abbé ***, chanoine dans l'une de nos villes méridionales, est estimé, chéri de tous ceux qui le connaissent ! Mais lui, à son tour, est plein de charité, de *bienveillance* et de *douceur* pour tous. Il est de cette école de saint François de Sales, dont quelques disciples habitent toujours cette terre, afin de montrer que la religion est toujours aimable et belle. Le sourire sur les lèvres, la candeur et la sérénité sur le front, M *** vous aborde comme un ami, un frère bien-aimé, et quand il vous donne avec respect l'accolade fraternelle, on ressent cette joie intime et pure que fait éprouver la bénédiction d'un saint.... Modèle du plus tendre amour filial envers une vénérable mère qu'il n'a jamais voulu quitter, M. l'abbé *** concentre son zèle et ses efforts autour de lui dans une étroite sphère. Mais il est du moins comme la providence visible de la ville qu'il habite et des pays voisins. Il cherche partout l'occasion de faire quelque bien et la saisit avidement. Il est de toutes les bonnes œuvres du

diocèse, et le bien qu'il ne peut faire par lui-même, il cherche à le faire par les bons livres. Notre vertueux chanoine est en effet un bibliophile de premier ordre. Dans sa studieuse solitude, il a le bonheur de posséder une bibliothèque que beaucoup de savants lui envient. Il y a là plus de douze mille volumes choisis et amassés avec soin. Mais ce précieux trésor, dont il connaît à fond toutes les parties, n'est pas seulement à l'usage de notre pieux bibliomane. Nouveau Grolier, il aime à en faire jouir tous ceux qui s'adressent à lui [1]. Il a ainsi, pour tous les besoins, pour toutes les positions, toutes les infortunes, quelque bon livre à mettre entre vos mains. Ce livre est comme un ami qui apparaît dans vingt demeures pour y porter les bons conseils, la consolation, la joie et l'espérance. Oh! que de familles, que de personnes de toutes les classes, que de malades, que d'infortunés, ces livres choisis par une main charitable, ingénieuse, n'ont-ils pas encouragés, soutenus, consolés, et ramenés à Dieu !...

Mais je m'arrête ici, je ne veux pas aller plus loin; mon pieux ami pourrait se reconnaître dans ce portrait.... Loin de moi la pensée de blesser en rien cette modestie charmante qui rehausse si bien en lui l'heureux accord de la science et de la vertu !

[1] Grolier, personnage très-lettré, qui vivait du temps de François Ier, avait amassé à grands frais une très-riche bibliothèque, et sur le dos de chacun de ses volumes il avait fait, dit-on, inscrire en lettres d'or : *Grolieri et amicarum* (A Grolier et à ses amis).

III

Il n'y a que dans le ciel qu'on ne se trompe pas.

Cette parole s'échappait souvent de la bouche ou plutôt du cœur d'un illustre prélat qui s'est montré constamment dans le nouveau et dans l'ancien monde le plus touchant modèle de la charité épiscopale. Sa vie, que je lis en ce moment avec charme, est remplie de traits d'une admirable simplicité qui provoquent des larmes d'attendrissement. Citons-en quelques-uns pris au hasard.

Un pauvre marin qui partait pour un long voyage, recommanda à Mgr de Cheverus, alors évêque de Boston, sa femme qu'il laissait seule et sans appui. Le charitable prélat en prit soin comme de sa propre sœur, et, cette pauvre femme étant tombée malade, il se fit son infirmier et lui rendit jusqu'aux services les plus humiliants. Au bout de plusieurs mois, le marin, étant de retour, trouva en rentrant chez lui, l'évêque de Boston, qui montait chargé de bois à la chambre de la pauvre malade pour lui faire du feu et préparer les remèdes que réclamait sa position; frappé d'admiration à la vue de tant de charité, le marin tombe aux genoux de l'évêque et les

arrose de ses larmes. Le bon prélat le relève, l'embrasse, calme son émotion, et lui dit : « Rassurez-vous, mon ami, votre femme va beaucoup mieux. »

Un autre jour il avait envoyé une charge de bois à une mère de famille réduite à l'indigence. Mais ce bois, laissé devant la porte de sa cabane, sans être scié, devenait dès lors inutile à la pauvre femme. Or un matin, avant l'aube du jour, un passant entendant du bruit de ce côté, s'approche et voit un homme, un prêtre qui, débarrassé de sa soutane, sciait péniblement du bois... C'était Mgr de Cheverus ! Interrogé sur le motif de cette action étrange : « Cette charge de bois est là depuis plusieurs jours, répond-il ; j'avais toujours espéré que quelque brave homme aurait la charité de venir la scier; personne ne s'étant présenté, il a bien fallu que je vinsse à mon tour; et j'ai dû faire ce travail la nuit, afin qu'on ne me voie point, de peur qu'il ne soit dit que dans tout ce quartier il ne s'est pas rencontré un seul de mes diocésains disposé à rendre un léger service à une pauvre femme. » Le passant tout honteux voulut lui-même prendre la scie et continuer l'ouvrage. « Non, non, dit le prélat avec autorité, ce n'est point mon habitude qu'on se mette entre mon ouvrage et moi. Mais laissez-moi finir promptement, afin que je puisse rentrer avant le jour. »

Ce digne évêque jouissait au plus haut degré de l'estime et de la confiance de tous indistinctement. Catholiques ou protestants, riches ou pauvres, gens de tous les âges, de toutes les conditions, tous étaient jaloux de l'avoir pour ami, pour conseiller, ou même pour confident de leurs pensées. Une dame protestante, qui venait de l'entretenir longuement et à cœur ouvert de toutes les peines, de toutes les misères de sa vie, lui dit un jour : « Monseigneur, la religion catholique est belle sans doute dans

plusieurs de ses dogmes ; mais il y en a un pour lequel j'éprouve une extrême répugnance, c'est celui de la *confession*. — Non, madame, interrompit aussitôt le prélat, vous n'avez pas pour ce dogme toute la répugnance que vous croyez, car voilà plus d'une heure que vous vous *confessez* à moi sans le savoir. »

Ceux qui accusent le catholicisme d'intolérance n'ont qu'à parcourir la vie de Mgr de Cheverus ; je les défie de porter cette accusation banale à la face de ce bon et saint évêque. A la demande des protestants, il n'hésitait pas à prêcher dans leurs temples, et plusieurs conversions éclatantes furent le fruit de cette condescendance. Nos frères séparés, si nombreux dans son diocèse de Boston, n'étaient point *séparés* dans son affection paternelle. Il les aimait tous comme ses autres enfants, de l'amour le plus dévoué, le plus tendre. Leur malheur semblait même leur donner un titre de plus à sa commisération, à sa charité. Etant plus tard évêque de Montauban, il faisait un jour distribuer dans la cour de son palais des aumônes aux infortunés victimes de l'inondation du Tarn. « Monseigneur, lui dit une femme en lui désignant une de ses voisines, c'est une protestante. — Que voulez-vous dire par là, mon enfant ? reprit aussitôt l'évêque : qu'elle est plus malheureuse que vous sans doute. » Et il ordonna de doubler son aumône.

Mgr de Cheverus, ayant ramené à la foi catholique deux ministres protestants qu'il estimait comme des personnes très-honorables, leur demanda si réellement ils avaient été *sincères* et de *bonne foi* dans leur fausse croyance. Leur réponse affirmative, dont la vérité ne pouvait lui être suspecte, mit au large et consola grandement le cœur du bon évêque. Il en conclut que beaucoup de leurs confrères, et plus encore de pauvres gens nés dans le protestantisme, pouvaient être de bonne foi dans

l'hérésie... Il voulait donc qu'on fût très-indulgent pour ces victimes de l'erreur dont Dieu seul doit être juge, car lui seul connaît le fond de leur cœur. Plein de ces pensées, il aimait à répéter ces belles paroles, placées au titre de ce chapitre : « Il n'y a que dans le ciel qu'on ne se trompe pas. »

Oui, il n'y a que dans le ciel, où, la vérité se dévoilant pleinement, ses divins rayons font disparaître entièrement les nuages de l'erreur. Ici-bas nous marchons enveloppés de ténèbres : pourquoi tant s'étonner dès lors que l'homme fasse quelquefois fausse route et trébuche en son chemin ? Le pauvre aveugle qui fait un faux pas en cheminant dans l'ombre, est-il donc si coupable ? Ah ! sans doute, nous avons des flambeaux lumineux pour guider, soutenir notre marche : nous ne sommes point ici-bas, grâce à Dieu, des orphelins abandonnés ; mais ces flambeaux éclatants n'ont pas lui sur tous de la même manière. Les uns et les autres ont plus ou moins reçu l'influence salutaire de leurs rayons ; et en fin de compte, il ne sera demandé à chacun qu'en raison de la lumière ou de la grâce qui lui aura été départie. Je m'entretenais un jour avec un petit berger, et lui demandais quelle était sa foi politique. « Es-tu républicain, lui dis-je, royaliste, bonapartiste ? — Non, monsieur, me répondit-il, je ne suis rien de tout cela. — Et qu'es-tu donc alors ? — Je suis *Martinet.* » C'était tout simplement son nom. On connaît la réponse de ce pauvre ouvrier qui, en d'autre temps, interrogé s'il était moliniste ou janséniste, répondit : « Non, je suis *ébéniste.* »

Loin de nous la pensée d'admirer cette sorte d'indifférence ou d'ignorance en matière religieuse comme en matière politique. Non, tel n'est point certes notre dessein. L'instruction est un devoir pour tout homme raisonnable : malheur à celui

qui, le pouvant, néglige de s'instruire et d'apprendre ce qu'il doit savoir. Mais nous avons voulu seulement faire comprendre qu'à l'exemple du pieux évêque dont nous parlions tout à l'heure, nous devons être très-indulgents pour les victimes de l'erreur, puisque *l'erreur est le propre de l'humanité*, comme dit l'adage latin. Que d'hommes ici-bas, dans certaines conditions, surtout dans certaines contrées, sont sous le poids d'un préjugé, d'une ignorance qui les accable et qu'ils ne peuvent secouer! En attendant qu'un miracle de la bonté divine enlève cette pierre écrasante qui les retient comme dans un tombeau, ne les condamnons pas avec une sévérité rigoureuse; prions pour eux; aimons-les, faisons-leur du bien, et disons, comme le divin Sauveur sur la croix disait pour ses bourreaux : *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font.*

Ces réflexions ont surgi dans mon esprit en songeant à tant de divisions, de querelles religieuses, qui, en d'autres temps, ont ensanglanté nos contrées méridionales, et cette ville même de Nîmes, d'où j'écris ces pages. Grâce à Dieu, ces temps de triste mémoire sont déjà loin de nous. Des jours meilleurs semblent luire, et ces haines civiles, ces luttes fratricides avoir disparu pour toujours..... Honneur à la vieille et noble cité qu'on a si justement surnommée la *Rome gauloise!* Elle n'en fleurit aujourd'hui que plus belle sous son brillant soleil, à l'ombre de son cirque, de son temple d'Adrien, des arbres touffus de sa fontaine, et de tous ses pieux et poétiques souvenirs....

IV

Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés.

Cette autre parole n'est plus seulement d'un prince de l'Eglise ; elle est sortie de la bouche même du divin Fondateur de cette Eglise sainte dont nous sommes les enfants. Quels droits n'a-t-elle donc pas à nos respects, à notre vénération ! Méditons-la un instant en toute simplicité : il y a dans cette parole un trésor caché de consolation et de souveraine espérance.

Nous devons être indulgents dans nos jugements sur nos frères, disions-nous tout à l'heure. S'il est un motif capable de nous exciter à cette indulgence, n'est-ce point cet oracle de la vérité éternelle : *Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés ?* Quoi de plus redoutable en effet que ce tribunal du souverain Juge devant lequel nous devons tous comparaître un jour ! Qui de nous ne doit chercher les moyens d'y paraître avec confiance, et s'efforcer de provoquer dans la bouche de Celui qui jugera les justices mêmes, une sentence favorable ? Mais quoi ! voilà que ce divin Juge nous dit lui-même : *Ne jugez point* vos frères, *et vous ne serez point jugés !...* Ainsi nous échapperons en quelque sorte à ce jugement sévère, rigoureux, qui nous

attend au sortir de cette vie. Il n'y aura pas de jugement pour nous pour ainsi dire, parce que nous n'en aurons point prononcé à l'égard de nos semblables.... O pensée consolante, qui devrait être toujours présente à notre esprit !.... Mais nous n'y songeons point ; nous jugeons légèrement, à tort et à travers : nous condamnons, nous absolvons à notre gré, selon nos caprices, comme si la balance de la divine justice résidait entre nos mains. Que faisons-nous en agissant ainsi ? Nous usurpons les droits souverains de Dieu ; nous prononçons le plus souvent des jugements faux ou téméraires ; enfin nous tarissons pour nous une source féconde de confiance dont l'immense prix nous sera révélé, mais peut-être trop tard, hélas ! à notre dernier jour.

J'ai lu quelque part, dans les *Vies des Pères du désert* peut-être, une histoire qui m'a singulièrement frappé. Un solitaire, au terme d'une vie régulière sans doute, mais exempte pourtant de signes extraordinaires de sainteté, reposait étendu sur son lit de mort. Ses frères, rangés autour de lui, priaient pour cette âme prête à s'envoler, tandis que le père abbé exhortait ce fils mourant et s'efforçait de l'aider à franchir saintement le dernier passage. Mais le solitaire semblait peu attentif aux prières de ses frères et aux pieux discours de l'abbé. Son visage rayonnait d'une joie singulière ; un sentiment d'indicible confiance dominait son cœur et en bannissait cette crainte qui parfois s'empare des plus justes eux-mêmes à la pensée du jugement qu'ils vont subir... Chacun s'étonnait de cette paix parfaite, de cette joie inexprimable, dans un religieux d'une vertu commune et ordinaire. Le père abbé, craignant qu'il n'y eût ici quelque illusion suggérée par l'esprit malin, dit enfin au mourant : « D'où vous vient, mon fils, cette joie qui

surabonde sur votre visage? d'où naît cette immense confiance en la miséricorde de Dieu? avez-vous bien compris la rigueur de ses jugements? — O mon père, répondit le solitaire, je ne les crains point ces jugements : toute ma vie j'ai eu sous les yeux cette parole de notre divin Sauveur : « Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. » Je me suis dès lors appliqué constamment et en toute occasion à ne jamais juger mes semblables. Voilà pourquoi j'espère n'être point jugé moi-même! — Allez en paix, mon enfant, reprit le père abbé; oui, allez en toute confiance devant votre Juge. Vous n'avez rien à craindre à son tribunal. »

Que l'exemple de ce pieux solitaire nous serve de leçon. Et quel charme y a-t-il donc à juger ici-bas les hommes? Laissons ce soin pénible et difficile à Dieu, d'abord, et puis aux magistrats auxquels il a légué sur la terre une portion de son autorité. Que d'erreurs, que d'ennuis, que de fatigues nous éviterons en nous tenant ainsi éloignés des fonctions de la justice divine et humaine! J'ai connu un vertueux magistrat qui, après chaque condamnation prononcée par sa bouche, passait plusieurs nuits sans sommeil, tourmenté par la pensée que peut-être il avait mal jugé. C'est là une image de l'homme qui juge légèrement ses semblables. De quel sommeil calme et paisible au contraire doit jouir celui qui, hors les cas de nécessité, ne porte point de jugement sur la conduite de ses frères! Et ce sommeil tranquille n'est-il pas lui-même comme une image de cette confiance dont sera rempli son cœur lorsqu'il comparaîtra un jour au tribunal du Juge souverain, qui a dit : « Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés [1]? »

[1] S. Matth. VII. 1.

l'aube du jour, le son des cloches, l'empressement des mères, l'aspect d'une foule de jeunes garçons ou de jeunes filles, avec leurs vêtements blancs, devant le seuil des maisons, déjà prêts à partir pour l'église, tout annonçait une grande et belle solennité religieuse. Tout à coup l'heure sonne; de tous les quartiers de la ville, des centaines d'enfants s'ébranlent à la fois, et se dirigent d'un pas rapide vers la maison du Seigneur. Ah! c'est aujourd'hui plus que jamais, celle du bon père de famille.... Pour la première fois il va nourrir ses petits enfants d'un pain délicieux qui sera pour eux le gage d'une étroite alliance et l'avant-goût de l'éternelle félicité. Voilà pourquoi tous ces enfants portent sur leur front une joie sereine : ils courent, volent bien plus qu'ils ne marchent; ils sont impatients de jouir de leur bonheur. Ils sont là, dans le temple, comme haletants d'une faim divine, et chantant le cantique si connu :

Mon bien-aimé ne paraît point encore :
Trop longue nuit, dureras-tu toujours?...

L'ange des petits enfants recueille les paroles de leurs cœurs innocents, et les traduit en ces paroles du prophète royal : *Comme le cerf altéré court après les fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu*[1] *!*

L'église est merveilleusement décorée. Lumières, tentures, verdure, fleurs, arcs de triomphe, autel gracieux plus rapproché de la nef, chant de cantiques, sons joyeux et harmonieux de l'orgue, concours prodigieux de fidèles, tout se réunit dans ce moment auguste pour embellir la grande solennité. Le saint sacrifice commence au milieu

[1] PS. XLI.

d'un silence profond, et bientôt s'immole la Victime dont le sang a racheté le monde. Enfin, l'heure tant désirée est venue. Chacun de ces heureux enfants s'est approché de l'autel, et a reçu dans son cœur le Dieu qui a créé le ciel et la terre. Jésus leur a parlé pour la première fois son doux langage d'ami, de père et de frère; il leur a dit : *Mon fils, donne-moi ton cœur*[1] *!* N'est-ce pas juste aujourd'hui que je te donne le mien?....

Il est des scènes qu'il faut renoncer à décrire; car la plume impuissante ne fait que les affaiblir. Tel est en général le spectacle d'une *première communion.* Je n'en connais point ici-bas de plus touchants et de plus émouvants. On a vu des pères prétendus esprits-forts, au cœur de pierre, semblait-il, pour les choses de Dieu, qui ont senti se briser ce cœur en assistant à la première communion de leur fille. Ils ont versé de pieuses larmes, que leur ange gardien s'est empressé de présenter au Dieu du repentir, et dès ce jour a commencé pour eux une nouvelle vie. Jeunes épouses, heureuses mères, qui demandez au Ciel le retour à la religion, d'un père, d'un époux, espoir donc et courage! Encore quelque temps peut-être vous aurez à gémir. Mais vienne ce beau jour, où votre bien-aimée fille, toute vêtue de blanc, au retour de la table sainte, ira déposer sur le front d'un tendre père un baiser filial. Ah! réjouissez-vous alors. Non : ce front de père ne restera point sec et froid au contact des lèvres d'une première communiante! Des larmes le mouilleront bientôt; et en même temps peut-être le repentir et quelques étincelles de l'amour divin entreront dans son cœur....

[1] Præbe, fili mi, cor tuum. PROV. XXIII. 26.

Je ne décrirai donc point l'auguste et pieuse cérémonie, dans la crainte d'affaiblir ce tableau. Chants de voix enfantines, promesses sacrées faites à Dieu et renouvelées le soir avec plus de solennité, consécration à la Vierge Marie, la patronne de l'innocence; exhortations multipliées de ce curé au cœur d'or dont le céleste amour soutient et ranime le zèle infatigable; douces larmes de bonheur et de joie, enfin, des enfants, de leurs mères et de tous les pieux fidèles.... Non, je ne vous décrirai point..... Je laisse à l'imagination pieuse le soin de se retracer elle-même ce tableau, et je termine ce récit par un simple mot, recueilli de la bouche d'une de ces jeunes communiantes, dans *le plus beau jour de sa vie.*

Parmi ces heureux enfants, celui qui écrit ces lignes comptait une jeune nièce. Le soir de ce même jour, se promenant avec elle et s'entretenant de la belle cérémonie du matin, « C'est un bien beau jour pour toi, lui dit-il, tu dois être contente! — Oh! oui, mon oncle, lui répondit-elle avec un sourire angélique, je suis bien contente! Je voudrais que *tous les jours de la vie fussent les jours de la première communion!* »

Pauvre enfant!..... Il n'en sera point ainsi, hélas! Pour toi sans doute, pas plus que pour toute autre créature, le chemin de la vie ne sera pas toujours semé de jours purs et sereins. Vous cependant, ô Dieu de l'innocence, qui avez entendu ce vœu d'une jeune fille dans *le plus beau jour de sa vie*, daignez l'exaucer et lui ménager au moins quelques jours qui ressemblent de loin au jour fortuné dont je viens d'esquisser un faible souvenir!...

XI

Un hôte divin dans la loge d'un portier.

Quand le Dieu des chrétiens, dont *les délices sont d'être avec les enfants des hommes*, se donne ainsi à eux sous la simple forme d'un aliment, ce n'est point toujours dans de magnifiques temples ou au milieu de cet appareil splendide et touchant dont nous venons d'offrir un tableau. Non ; ce Dieu bon, compatissant, a voulu devenir aussi l'hôte de nos demeures. On raconte, à la louange d'une pieuse impératrice, le trait suivant. Elle avait l'habitude, chaque année le jeudi-saint, de recevoir dans son palais un certain nombre de pauvres femmes, auxquelles elle lavait les pieds et qu'elle gratifiait ensuite d'une généreuse aumône. Une vieille octogénaire, qui participait tous les ans à cette faveur, était retenue sur son lit par les infirmités : « Ah ! se disait-elle en gémissant, à l'approche du saint jour qui était pour elle un jour de bonheur, je ne pourrai point voir cette année ma noble bienfaitrice. » Et à cette pensée des larmes roulaient dans ses yeux. L'impératrice l'apprend, et son cœur s'émeut de pitié pour cette pauvre femme. Le jeudi-saint, au matin, elle vient donc elle-même dans son humble

réduit, s'assied près du grabat de sa vieille protégée, et lui prenant la main, « Consolez-vous, ma chère, lui dit-elle; vous ne pouvez venir chez moi aujourd'hui... eh bien, c'est moi qui viens vous voir. »

Ainsi fait chaque jour le Dieu des chrétiens. Quand nous ne pouvons aller à lui, c'est alors lui-même qui vient à nous. Il ne dédaigne point notre hospitalité. Le Roi du ciel, bien mieux que les rois, les riches, les puissants de la terre, apparaît souvent sous l'humble toit de l'infirme, du malade, de l'indigent. Il vient chaque jour consoler sur sa couche quelque malheureux, quelque mourant, auquel il apporte avec lui le bonheur et la vie. Le plus sombre réduit est alors transformé en un petit temple, sur lequel les anges abaissent de respectueux regards pour contempler sur cette couche indigente un de ces tableaux que le Ciel envierait à la terre, si le sentiment de l'envie pouvait habiter au divin séjour.

Il m'a été donné d'être un jour témoin d'un tableau de ce genre. Son souvenir, après bien des années, est encore tout vivant dans mon esprit. Je veux essayer de le retracer aujourd'hui, pour l'édification des pieux fidèles et pour l'honneur de cette religion sainte, amie du pauvre, auquel elle apporte un tel secours dans sa misère.

C'était à Paris, dans la loge d'un portier. L'habitant de nos provinces ne connaît guère ce type parisien qu'on appelle le *portier*. Essayons de le lui dépeindre. Un portier dans la capitale est un personnage précieux et quelquefois très-important. C'est le gardien responsable de toute une maison. Il a soin de tout; c'est lui qui la maintient propre et en bon état. C'est lui qui le plus souvent perçoit les termes des locataires; il reçoit toutes leurs lettres, dont il avance le port; il répond aux de-

mandes de toute sorte qu'on lui adresse du dedans ou du dehors. Enfin, sa loge est souvent comme un petit ministère où se traitent mille affaires diverses, entre les cris, les jeux de quatre ou cinq marmots, le travail actif de la mère, qui prépare le repas de la famille, et le labeur incessant du père, raccommodant des chaussures ou, l'aiguille à la main et les jambes croisées sur une table, réparant l'injure faite par le temps aux vêtements de quelque voisin. Voulez-vous vivre dans votre appartement tranquille et estimé, tâchez d'obtenir dès votre entrée la bienveillance du portier, de la portière. On y parvient facilement en caressant les enfants, ou mieux encore, en ouvrant, dans l'occasion, en faveur du couple avide, une main libérale et généreuse.

Voilà en général, avec quelques modifications ou exceptions, le portrait d'un portier de Paris. Un emploi si important est fort prisé, fort recherché. Je ne sais si parmi tant de places sollicitées si ardemment dans la capitale, il en est une qui le soit plus que celle de portier. Mais quoi ! Y a-t-il donc là un Eldorado, une Californie, des mines d'or enfin à recueillir? Nullement. Cette position tant enviée, chose étrange ! pourrait sembler parfois une des plus tristes, des plus pénibles qu'il y ait sous le soleil. Voilà un jeune ménage enchaîné dans une loge à peu près comme deux reclus. Ils ne pourront jamais sortir ensemble, ni goûter le dimanche le plaisir de la promenade, à la façon des Parisiens. Levés dès l'aube du jour, et veillant quelquefois fort avant dans la nuit, ils prennent à peine quelques heures de repos; chaque journée ramène son labeur ordinaire, et jamais dans le cours de l'année ne luit pour eux un jour de relâche. Et cependant le portier paraît d'ordinaire gai, content de son sort. Il se console de tout, en songeant qu'il

n'a point, chaque quartier, ce noir souci d'un terme qui tourmente et désole tant d'autres familles moins heureuses. Lui du moins, il vit en repos sur ce point avec ses quelques centaines de francs, son toit gratuit et sa buche par voie de bois qui suffit à peu près au chauffage de la loge. Mais ce toit qui lui est assuré, sera-t-il du moins commode, vaste, bien aéré? Ah! c'est ici surtout que j'admire la patience, la résignation du portier de Paris. Je ne parle point des loges des grandes maisons, mais de la plupart des autres. Qu'est-ce en général que la loge d'un portier? C'est, au fond d'une cour ou sous l'escalier, un petit coin bien rétréci, de quelques pieds carrés, dans lequel le propriétaire a ménagé autant qu'il a pu l'espace, l'air et le jour. Là, un père, une mère, une famille entière coulent leur existence. Mais où est la place des enfants? Vous cherchez en vain leurs petits lits. Ils y sont pourtant. Levez la tête. Voyez-vous cette soupente? D'une seule chambre de sept à huit pieds de haut, une cloison de planches mal jointes, parallèle au sol, en a fait deux; et dans l'étage supérieur, où conduit une échelle, on a placé les nids de la jeune couvée. A part de nombreuses exceptions, voilà bien ce qu'est à Paris la loge d'un portier! Que conclure de tout cela? Que l'homme, que l'enfant de Paris surtout, est souvent plus résigné, plus laborieux, plus raisonnable qu'on ne pense, et que bien peu lui suffit ici-bas pour le faire vivre content et en repos.

Mais venons enfin à notre histoire. C'était donc dans une de ces misérables loges, au bas d'une maison que j'habitais alors dans un des faubourgs de la capitale. La jeune femme du portier était tombée gravement malade, et tout faisait craindre qu'elle ne succombât à son mal. Or il y avait au premier étage de cette même maison une jeune dame pieuse et charitable,

une de ces âmes avides de bonnes œuvres, qui, partout où les place la Providence, cherchent avec empressement et trouvent quelque occasion de faire le bien. Elle apprend la maladie de la portière, elle descend aussitôt la visiter, gagne par degrés sa confiance par quelques bonnes paroles ou par quelques petits dons propres à soulager son mal. Mais vainement cherche-t-elle à la secourir. Le mal traîne en longueur, il empire; le médecin n'attend plus rien de son art, il ne vient plus dans la loge; et dans quelques jours peut-être la pauvre portière, mère de deux petits enfants, va rendre son dernier soupir.

Ah! sans doute la pensée de sa mort afflige profondément ma charitable voisine. Mais une autre pensée l'afflige plus vivement encore. Hélas! cette pauvre âme qui va paraître devant Dieu, elle n'est point dans la communion de l'Eglise; elle ne peut dès lors participer à ses consolations, à ses bienfaits, et si elle sort ainsi de ce monde, comment sera-t-elle reçue au tribunal du souverain Juge, couverte de la tache d'hérésie? Voilà la pensée qui tourmente surtout la pieuse dame. Mais non; elle ne peut s'en aller ainsi, cette âme rachetée au prix du sang de Jésus-Christ, et retenue sous la bannière de l'erreur par le malheur de sa naissance bien plus que par sa propre volonté. Non, il faut l'instruire, l'éclairer, il faut à tout prix ramener dans le bercail cette pauvre brebis égarée. Oh! quel bonheur de pouvoir lui dire, quand Dieu va l'appeler à lui: « Pars, âme chrétienne, te voilà dans la voie du ciel, rien ne s'oppose à ton bonheur; pars donc pour le paradis, et prie là haut pour moi! »

Telles étaient les pensées de l'ange bienfaisant que le Dieu de miséricorde avait placé près du chevet de cette pauvre malade. Sans retard, madame *** se met à l'œuvre. Un pieux

médecin, dont nous aurons occasion de parler ailleurs, un charitable missionnaire d'Amérique, son parent et son ami, sont les instruments qu'emploie la noble dame; tous deux viennent visiter sa protégée. Hommes de cœur autant que d'esprit, ils gagnent tous deux aussi sa confiance par ces paroles, par ces manières affectueuses et persuasives que l'Esprit-Saint sait inspirer aux amis de Dieu et auxquelles on ne peut résister. Pendant plusieurs semaines (car Dieu prolongea les jours de la malade... on devine pourquoi), j'ai vu ces deux hommes de bien venir ainsi chaque jour dans l'humble loge. Là, tandis que l'un, médecin du corps, cherchait par tous les moyens à prolonger la vie de la malade; l'autre, médecin de l'âme, athlète aguerri dans les combats contre l'erreur protestante dans le Nouveau-Monde, éclairait, instruisait cette nouvelle brebis égarée : par de pieux récits, par de touchantes paraboles, par tout ce que peut inspirer enfin la charité des saints, il lui faisait goûter la vérité des dogmes catholiques. Courage, généreux amis, le Ciel vous contemple et bénit vos efforts. Votre patience, vos longues stations auprès de ce lit de douleur vont être couronnées d'un bien riche prix. Réjouissez-vous : l'âme de cette pauvre femme, cette âme dont le salut a coûté le sang d'un Dieu, va être affranchie des liens de l'erreur. En la gagnant à Dieu, n'avez-vous donc pas gagné plus que le monde tout entier ?

Un jour vivement attendu venait enfin de luire. C'était à cinq heures du matin. A cette heure matinale, alors que tout reposait encore dans la maison, les regards des anges étaient arrêtés sur cette humble loge de portier, où se passait une scène qu'eux seuls pourraient dignement retracer. Le Roi du ciel et de la terre, caché sous le voile eucharistique, était venu visiter ce pauvre réduit, et il recevait le serment de la jeune

néophyte, qui, soulevée sur son lit, abjurait l'erreur et promettait de vivre et de mourir dans la véritable foi. Le pieux missionnaire l'exhortait à demeurer fidèle à cette promesse. Puis il préparait la malade à l'action sainte qui allait être comme le sceau de cette alliance tardive mais désormais indissoluble. L'heureuse néophyte recevait donc dans son cœur, en retour de sa promesse et comme un gage d'immortalité, le Dieu qui était venu la chercher dans son humble loge. Des larmes de reconnaissance et d'amour roulaient dans ses yeux; mais la nouvelle catholique n'était pas seule à pleurer. Le missionnaire, le médecin, la pieuse dame, le portier et moi-même enfin, présents à ce divin spectacle, tous à genoux nous pleurions aussi d'attendrissement, pendant que les anges du ciel, attentifs et émerveillés, chantaient en chœur un cantique d'allégresse.

Non, jamais je n'oublierai cette scène si touchante; aujourd'hui même que son souvenir, après plus de dix années, revient en mon esprit, je ne puis retenir mes larmes. La jeune malade convertie vécut quelque temps encore, pieuse et résignée; puis, quand sonna enfin sa dernière heure, elle mourut en paix; et sans doute elle vit désormais heureuse dans le ciel, que lui ont ouvert mes saints amis. Son mari, touché par son exemple et par les exhortations du digne missionnaire, reprit lui-même, peu de temps après, des habitudes chrétiennes trop longtemps négligées. Ce bon missionnaire, ramené par sa santé dans les montagnes de son pays natal, en sort chaque année encore pour évangéliser quelques villes de France. La charitable dame, devenue mère de famille dévouée, poursuit le cours de ses bonnes œuvres. Quant au pieux médecin qui avait pris à cette conversion une si forte part, on va voir, dans le chapitre suivant, où l'a conduit la main de Dieu.

XII

Charité mène à l'autel.

Septembre 185...

Je viens de l'embrasser ce pieux ami, ce charitable médecin dont je parlais tout à l'heure ; je lui ai dit *adieu* le cœur ému; il part pour Rome... Avant de dire quel motif l'appelle dans la ville éternelle, je veux en quelques traits esquisser son histoire. Ses nombreux amis la connaissent, cette histoire ; mais pour l'édification d'un plus grand nombre, je veux raconter ce que j'en sais encore. Les œuvres de Dieu doivent être publiées au grand jour : mon pieux ami, dont je tairai le nom, me pardonnera sans doute la liberté de ce simple récit qui doit servir à la gloire de Dieu.

Le docteur ***, doué d'une de ces natures vives, ardentes, généreuses, dont nos provinces méridionales, son pays natal, offrent tant d'exemples, était venu très-jeune s'établir dans la capitale. Au bout de quelques années, connu déjà par ses heureuses qualités et son talent, il s'allia à une honorable famille;

deux fils naquirent dans son union avec une femme selon son cœur. Tout semblait présager aux jeunes époux un bonheur pur et durable. Mais, hélas ! qu'il fut court et passager ! Le docteur *** n'avait guère dépassé sa trentième année, lorsque la mort vint lui ravir sa vertueuse épouse, la mère bien-aimée de ses fils. Resté seul avec deux enfants en bas-âge, mon pauvre ami se consola comme font les grandes âmes : s'humiliant devant la main de Dieu qui le frappait, il chercha dans une union plus grande, plus intime avec le Roi du ciel, et dans les œuvres de la charité chrétienne, un allégement à sa poignante douleur. Afin de s'unir plus étroitement encore avec Dieu, il voulait entrer dans les ordres sacrés ; mais les conseils de sages amis, lui rappelant qu'il se devait à l'éducation de ses fils, lui firent alors refouler ce pieux désir au fond de son cœur... Ne pouvant devenir prêtre, il résolut du moins de mener dans le monde une vie sacerdotale. Il commença dès lors cette vie de prières et de bonnes œuvres, que durant près de vingt années on l'a vu poursuivre constamment sans jamais se lasser, cette vie tout apostolique, qui contraignait ses amis à dire : « Il fait réellement autant qu'un prêtre. »

Un pieux et charitable médecin est comme un homme de Dieu qui peut faire ici-bas un bien immense. Admis dans l'intérieur des familles, où sa science et le besoin qu'on a de son art lui donnent une grande autorité, il peut, s'il est doué d'un cœur généreux, exercer un sublime apostolat. Comme le prêtre, il peut devenir le consolateur, le bon conseiller, le bienfaiteur, l'âme d'une multitude de personnes. Sa voix est toujours écoutée avec respect ; et en même temps qu'il s'efforce de guérir les maladies du corps, il apporte aussi des remèdes salutaires aux maladies de l'âme. Oh ! non, certes, quoique en dise un pré-

jugé étrange, la noble profession de médecin ne mène point à l'incrédulité et au dessèchement du cœur. Au point de vue chrétien, elle est peut-être la plus honorable, la plus belle, la plus favorable aux bonnes œuvres et au salut. Je connais de bons et pieux jeunes gens qui, n'ayant pu suivre leur attrait vers l'état ecclésiastique, ont embrassé l'état de médecin comme une sorte de consolation, et trouvent aujourd'hui, dans l'exercice de leur art, pratiqué saintement, un aliment journalier de bien qui satisfait pleinement leur âme ardente et généreuse.

Ainsi l'avait compris mon digne ami, le docteur ***. Sa carrière médicale durant de longues années fut celle d'un prêtre, d'un apôtre, moins seulement le caractère sacerdotal. Levé de très-bonne heure chaque matin, il assistait à la première messe de sa paroisse, où presque chaque jour on le voyait s'unir à son Dieu dans une fervente communion. Puis il vaquait à ses courses médicales, à ses consultations, durant lesquelles il remplissait, à chaque heure de la journée, ce bel apostolat dont nous parlions tout à l'heure. Les charitables *Sociétés de Saint-Vincent de Paul*, *de Saint-François-Xavier*, etc., trouvaient en lui un membre zélé et d'une activité singulière. Il aimait à enrôler dans ces utiles associations les jeunes gens nouvellement débarqués de la province à Paris, qu'on lui recommandait, et dont il devenait tout aussitôt l'ami et le père. Il prenait part, autant qu'il était en lui, à toutes les œuvres que la charité a fondées et maintient dans la capitale, et leur prêtait, par ses lumières et son expérience, le plus utile concours.

Le plus doux délassement du docteur *** était l'éducation de ses deux jeunes fils, dont il ne voulut jamais se séparer. Comme deux jeunes plantes privilégiées, que la main

d'un jardinier habile cultive avec un soin tout spécial, ils furent élevés sous le toit paternel, sous l'œil sage et vigilant du plus tendre des pères, devenu en même temps comme leur frère, leur ami, le compagnon de leurs travaux et de leurs jeux. Pour accomplir plus dignement cette tâche difficile, le docteur *** s'était associé un pieux et savant professeur. Commensal du même logis, ce digne précepteur ne quittait guère ses élèves chéris que pour les heures de sa classe; tout le reste de son temps leur était consacré : durant leurs vacances même, il était encore d'ordinaire avec eux, partageant comme un ami leurs délassements, leurs plaisirs, et devenant le compagnon de leurs voyages.

Ces voyages annuels jouaient un grand rôle dans l'existence du docteur ***. Après neuf à dix mois de fatigues, d'études et de travaux, il aimait à se dérober au bruit de la capitale, à quitter quelque temps son atmosphère lourde et épaisse, pour s'envoler avec ses deux fils vers quelque contrée nouvelle. Chaque retour de l'été ou de l'automne le voyait donc partir avec eux, soit pour son pays natal, soit pour les bains de mer, soit pour des pays étrangers. Dans le cours de quelques années ils visitèrent ainsi tour à tour plusieurs provinces de France, la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse et l'Espagne. Ces voyages d'agrément et d'étude avaient tout à la fois, dans l'esprit de ce tendre père, l'avantage de récréer ses fils, de fortifier leur tempérament et de développer et agrandir leur jeune intelligence. On dit vulgairement que *les voyages fortifient la jeunesse*. Il semblait en être ainsi pour les bien-aimés fils de notre médecin. L'un d'eux surtout, le plus jeune, doué d'une

riche et brillante nature, donnait les plus belles espérances. Son heureux père en était justement fier.... Il rêvait pour lui une haute destinée. Vœux stériles, vous ne deviez pas recevoir ici-bas votre accomplissement !

Mais ces voyages n'étaient pas seulement un temps de délassement et d'agréables études. La charité y trouvait aussi son compte. Partout où il portait ses pas, le docteur *** laissait la trace de quelque bienfait. C'était bien souvent la fondation d'une nouvelle *Conférence de Saint-Vincent de Paul*. Il possédait un don singulier de prosélytisme auprès des jeunes gens, et il l'appliquait merveilleusement à cette œuvre spéciale. Que de *Conférences* n'a t-il pas ainsi établies, qui se sont accrues et qui prospèrent encore, grâce au souffle puissant dont il a su les animer !

Il est un petit port de mer sur les côtes de France, que mon pieux ami affectionne particulièrement. Il y est revenu bien des fois durant la saison des bains, et son nom et sa mémoire, par suite du bien qu'il y fait, sont là, plus qu'ailleurs encore, dans une sorte de vénération.... *Conférence de Saint-Vincent de Paul*, *Confrérie du très-saint Sacrement*, *maison de sœurs de Charité*, etc., etc., telles sont les œuvres qu'il a fondées là presque à lui seul. Ce n'est pas tout. Pour les alimenter, les maintenir, ces œuvres, il fallait des ressources qu'on ne trouvait point dans le pays. Le charitable docteur a su encore y pourvoir. Durant son séjour sur cette plage, pratiquant son art gratuitement auprès des pauvres, il percevait auprès des riches et nombreux baigneurs qu'il visitait, un légitime salaire dont le bon curé du lieu percevait à son tour la totalité. Les écus du monde élégant venaient ainsi garnir la caisse appauvrie du

charitable pasteur, pour se répandre de là, comme une pluie bienfaisante, sur les diverses œuvres qui réclamaient assistance et secours.

Plus d'une fois, compagnon du docteur *** dans cette petite cité maritime, j'ai moi-même été le témoin du bien qu'il s'efforçait d'y faire. Durant une seule saison je l'ai vu réhabiliter plus de vingt mariages. Il avait un talent particulier pour gagner à Dieu les marins de tous les âges et les ramener à la pratique des devoirs religieux. Les prenant familièrement sous son bras, il les menait lui-même au saint tribunal, dans lequel il entrait le premier pour les encourager par son exemple. Puis il s'approchait avec eux de la table sainte.... Oh ! que de fois j'ai vu mon pieux ami gravir ainsi, les bras enlacés à ceux d'un vieux marin, le raide sentier qui conduit à l'église paroissiale de ***, et puis redescendre avec lui la pénible rampe, l'œil rayonnant de joie et de bonheur ! Que de traits de ce genre n'aurais-je point à citer ! Je me bornerai à un seul, qui paraîtra extraordinaire, mais dont je puis garantir l'exacte vérité.

Auprès de la maisonnette que j'habitais sur la plage, s'en trouvait une autre, occupée par un pauvre jeune homme, venu à *** avec sa mère, pour demander à ces bienfaisants rivages la guérison d'une cruelle maladie. L'infortuné était perclus de tous ses membres. Il lui était impossible de se mouvoir. Chaque jour je le voyais, porté dans un fauteuil par sa mère ou par quelque baigneur, venir se placer sur les galets du rivage et rester là des heures entières, comme immobile et dans une sorte d'idiotisme. Sa pauvre mère ne le quittait point ; son dévouement était admirable. Mais c'était en vain qu'elle implorait du Ciel et de l'air vivifiant de la mer la guérison

de son fils.... La paralysie ne cessait point. Après plusieurs semaines d'un espoir toujours déçu, la mère et le jeune homme, tristes, désolés, songeaient à repartir. Ils ont cependant entendu parler du docteur ***, de sa charité, de ses cures merveilleuses. Ils veulent le consulter. Le bienfaisant médecin est appelé ; il apparaît dans la maisonnette.

A la vue du pauvre jeune homme gisant dans son lit, sans mouvement et presque sans voix, le docteur est ému de pitié. Après avoir examiné attentivement l'état du malade, il découvre que le moral chez lui est plus affecté encore que le physique. Il se sent alors comme inspiré de tenter la cure de l'âme avant celle du corps. « Mon ami, dit-il au jeune homme, voulez-vous être guéri ? Eh bien, il faut me promettre de faire ce que je vous dirai. » Le malade le lui promit. « Vous allez donc vous lever, vous habiller, et me suivre à l'église pour vous confesser. » O surprise ! Quelles paroles ! « Eh quoi, Monsieur, y pensez-vous ? dit la mère : mon fils ne peut remuer ni bras ni jambes ; et vous voulez qu'il s'habille et sorte avec vous !.... — Oui, Madame, je le veux, reprend le docteur : qu'il essaie seulement. Allons, mon ami, prenez courage, habillez-vous et venez avec moi. » Le jeune homme, tout ébahi, hésite encore ; enfin il obéit machinalement à la voix irrésistible du médecin. Avec l'aide de sa mère, il s'affuble de ses vêtements ; et déjà il se sent plus de force ; ses bras ne sont plus si raides, si engourdis. Il pose un pied à terre, et le poids de son corps ne l'entraîne point, il peut faire quelques pas. Le docteur, tout étonné lui-même, le prend sous son bras et l'entraîne à l'église, où ils montent tous deux non sans quelque peine. Enfin les voilà dans le saint lieu.

M. le curé est averti, il vient, et le jeune homme, machinalement encore, toujours soutenu par le docteur, se rend au confessionnal.

Que se passa-t-il dans ce tribunal sacré? C'est le secret de Dieu. Mais ce qui est certain, c'est que le pauvre jeune homme en sortit parfaitement guéri. Il vint seul et sans peine rejoindre son charitable ami, qui, à genoux dans un coin de l'église, priait dévotement pour cet infortuné. « Monsieur, lui dit-il, je suis guéri ! » Il disait vrai; tous deux firent alors monter au ciel une prière d'action de grâces. Puis, sortant du temple, ils s'arrêtèrent un instant près du portail, sur une petite plate-forme d'où l'œil domine la vaste mer. Le jeune infirme, comme se réveillant et sortant d'un long rêve, prit alors les mains du docteur, et lui dit, avec une vive émotion : « Voilà la mer, Monsieur ! oh ! mon Dieu ! que c'est beau ! »

Qu'on explique ce fait comme on voudra. Le voilà tel qu'il s'est passé, tel que je l'ai vu, tel que je l'ai entendu raconter en toute simplicité par le charitable docteur. Rendu à son heureuse mère, le jeune homme revint, quelques jours après, dans la capitale, où, par les soins de son bienfaiteur, il trouva bientôt un emploi honorable. J'ignore ce qu'il est devenu aujourd'hui. Quelque part qu'il soit, j'aime à croire que la reconnaissance lui fait chaque jour élever sa voix au Ciel pour appeler ses bénédictions sur mon charitable ami.

Ne semble-t-il pas que les prières de ce jeune infortuné, et de tant d'autres malades ou malheureux, guéris, consolés par notre bon docteur, auraient dû appeler sur sa tête les célestes bénédictions?.... Elles tombèrent sur lui

sans doute, mais, comme il arrive pour les saints, sous la forme de nouvelles épreuves, de souffrances cruelles. Naguère, de retour d'un voyage en Espagne, rempli de grâcieux et poétiques souvenirs, ce fils bien-aimé, ce fils de la plus belle espérance, dont nous avons déjà parlé, fut soudainement atteint d'une maladie violente.... Trois jours après, malgré toutes les ressources de l'art, et aussi de la prière, souvent plus puissante ici que l'art lui-même, ce fils chéri rendait le dernier soupir entre les bras de son père désolé.... Dix-sept printemps avaient passé sur son jeune front, large et beau, où rayonnait déjà le signe certain d'une intelligence supérieure, qui ne devait point, hélas! s'épanouir dans ce terrestre séjour.

La même main qui, comme celle du bon Samaritain, avait déjà versé de l'huile et du vin sur la blessure d'un époux désolé, vint cette fois encore adoucir la souffrance du plus infortuné des pères. Ce fut la main miséricordieuse du Sauveur Jésus, le rédempteur des hommes, l'ami des âmes affligées. Mon pieux ami supporta ce nouveau coup avec une résignation admirable. La pensée de son fils mort dans son innocence, et heureux sans doute dans le ciel, où il avait rejoint sa tendre mère, ouvrait son âme aux plus douces, aux plus délicieuses émotions. Ramené, l'été suivant, avec son unique fils sur la bienfaisante plage dont je parlais plus haut, il y poursuivit avec une nouvelle ardeur le cours de ses bonnes œuvres. C'est là que je le vis encore, et que j'admirai cette charité active, rendue plus forte, plus généreuse par la douleur, mais qui à son tour embaumait cette immense douleur d'immenses consolations.

Mais il est temps de clore ce récit.... Mon charitable

ami part donc pour Rome avec son fils aîné et le jeune professeur. Que vont-ils faire tous les trois dans la vieille cité des césars, des apôtres et des martyrs ? Ah ! le lecteur le devine sans doute maintenant. Le docteur ***, cédant enfin à l'attrait d'une vocation qu'un premier malheur avait éveillée dans son âme, et qu'une affliction nouvelle vient d'y réveiller plus vive encore, veut entrer dans cette milice sainte du sacerdoce, où le cœur généreux se trouve plus à l'aise et comme dans l'élément naturel des nobles dévouements.... Il va donc étudier la théologie à Rome, avec le désir et l'espoir d'en revenir prêtre un jour.... « Le sacerdoce, dit un illustre orateur chrétien, est une immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu, et celui-là y est appelé qui sent dans son cœur le prix et la beauté des âmes. Quiconque ici-bas, sous l'enveloppe douloureuse qui nous presse et nous obscurcit, reconnaît l'image immortelle de Dieu ; quiconque y discerne, malgré le péché, la ruine et la désolation, un tel et si cher objet d'amour qu'il en voudrait mourir, celui-là porte dans un vase fragile un grand trésor. Il est du sang qui se verse pour le salut ; il entend quelque part, plus haut que toute chose, cette douce et pénétrante parole : *Tu es sacerdos in æternum :* Tu es prêtre éternellement.

» Il n'y a pas d'âge exclu de cet appel des forts ; venant de l'éternité, l'éternité supplée ce qui manque à l'enfant pour l'entendre, au vieillard pour y répondre : mais si aucun âge n'est exclu, il en est un qui est préféré. La jeunesse plus qu'aucun autre est sensible à la voix de Dieu [1].... »

[1] Le P. Lacordaire. *Eloge du B. Fourrier.*

Le docteur ***, dans la maturité de l'âge, l'avait enfin entendue cette voix de Dieu, et il y répondait avec bonheur, car son âme ardente, brisée deux fois dans ses plus chères affections, éprouvait le besoin d'une union plus intime avec le souverain Consolateur.

Charité mène à Dieu, dit-on. Un livre pieux et intéressant a paru sous ce titre et prouve merveilleusement cette vérité[1]. Mais on peut dire tout aussi justement : *Charité mène à l'autel*... Et en effet, quand on a goûté les saintes joies, les délices de cette reine des vertus, on se sent entraîné naturellement vers cet état sublime, qui donne à l'homme, avec de nouvelles lumières pour instruire, guider, fortifier, consoler les âmes, le pouvoir divin *d'absoudre et de bénir*.... Absoudre et bénir!... Oh! quel cœur généreux, charitable, n'est saintement jaloux de posséder ce don insigne, dans une vallée de larmes, terre desséchée, maudite en apparence, où tout a besoin d'absolution et de la rosée des bénédictions du ciel! L'âme chrétienne, ardente, qui n'a point ce merveilleux pouvoir, doit être mal à l'aise ici-bas et gémir souvent de son impuissance... Voilà pourquoi tant de bons, de pieux jeunes gens, ou des hommes d'un âge mûr, quittant des positions déjà faites ou pleines d'avenir, entrent de nos jours dans la milice sacerdotale, dont la charité leur a ouvert la route. Ah! que de pieux amis, avocats, médecins, artistes, élèves de nos écoles, n'avons-nous pas vus nous-mêmes nous échapper pour s'enrôler joyeux dans cette milice privilégiée! D'où sortaient-ils tous ces hommes généreux dont

[1] *Charité mène à Dieu*, par Adolphe Archier. 1 vol. in-12. Rouen, Fleury.

il me serait doux de rappeler ici les noms ? de ces Conférences de Saint-Vincent de Paul, où la charité conserva leur foi, leur innocence, et qui semblent devenues de nos jours une pépinière féconde de saints prêtres ou de saints religieux.....

Voilà pourquoi aussi mon charitable ami, le docteur ***, entre lui-même à son tour dans cette voie royale du sacerdoce, où son noble cœur va se trouver plus à l'aise, parce qu'il y a plus de place pour les sublimes dévouements ! Ah ! que Dieu l'accompagne sur sa route et dans la ville éternelle ! Qu'il lui donne de mener à bonne fin son pieux désir ! Qu'il bénisse aussi ses deux compagnons : ce savant jeune homme qui, lui aussi, va consacrer ses talents au service de l'Eglise ; et ce tendre fils qui, privé de son frère, dont jamais jusqu'alors il n'avait été séparé, semble dans son isolement avoir perdu la moitié de lui-même. On dit encore que ce fils bien-aimé n'aspire, à son tour, qu'à se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. Ainsi, comme autrefois saint Bernard, le docteur *** entraîne à sa suite, loin des voies du siècle, des amis, des frères que ses conseils, que son exemple ont gagnés à Dieu... Que ce Dieu de miséricorde et d'amour guide nos pieux pèlerins, et les ramène un jour vers leurs nombreux amis de France, déjà impatients de les revoir !

XIII

Les Anges gardiens.

Angelis suis Deus mandavit de te. Ps. XC.

Le 2 octobre vient de ramener la fête des *Saints Anges Gardiens*. S'il est dans le christianisme quelque fête gracieuse, consolante, c'est à coup sûr celle-là, et je regrette qu'elle ne soit pas en général célébrée plus solennellement. Pour beaucoup de chrétiens elle passe inaperçue. C'est pourtant pour chacun de nous la fête d'un bienfaiteur, d'un frère, d'un ami. Ne devrions-nous pas dès lors nous réjouir, et donner aujourd'hui à notre ange gardien quelque signe particulier de notre reconnaissance et de notre amour ?

Les gens du monde, qui trouvent la religion mesquine, petite, *laide* et *haïssable* (qu'on me passe ces épithètes), devraient bien songer quelquefois à ce dogme si gracieux, si beau, si poétique des *saints anges gardiens*. Celui-là obtiendrait du moins grâce devant leurs yeux superbes, car je ne vois pas un

seul homme, quel qu'il soit, auquel il pût porter ombrage. Tout homme éprouve le besoin d'un ami pour le soutenir, l'éclairer, le guider et le défendre dans le pénible voyage de la vie. Je ne parle point d'une âme terrestre. Ah ! cet ami, si bon qu'il soit, s'il est de ma nature, s'il est comme moi sujet à l'erreur et au mal, il peut bien m'obliger un instant, en quelques occasions ; mais de quel secours me sera-t-il aux jours de l'épreuve, aux heures difficiles du voyage ? Il me faut, à moi, un ami puissant, d'une nature supérieure, qui connaisse les aspérités de la route, et qui, avec le pouvoir, ait la volonté ferme de me protéger et de me défendre. Salut, ô mon ange gardien, c'est vous qui êtes cet ami ! Oh ! venez, venez à mon aide. Et quel besoin n'ai-je pas ici-bas de votre puissant secours ?....

Voyez-vous ce pauvre enfant qui apparaît à la vie ! Etre petit et faible, quel est le premier besoin qu'il éprouve ? Celui d'un appui et d'un soutien. Ses parents sont là sans doute et vont veiller sur lui. Mais leurs soins, leur amour, qui peuvent lui manquer bientôt, sont toujours imparfaits, insuffisants. Ah ! si ce petit enfant était déjà doué d'intelligence, de langage, quelle serait la première prière, le premier désir de son âme innocente vers Dieu ! « Mon Père des cieux, dirait-il, me voici donc, nu, pauvre et exposé à mille dangers au milieu de ce monde. Ah ! que deviendrai-je, si vous n'envoyez à mon aide un ange du ciel, qui sera mon gardien, mon frère, mon ami, et me défendra chaque jour contre tous les périls ?.... »

Rassure-toi, petit enfant, ce que l'innocence rêve, désire, a déjà trouvé dans le christianisme son merveilleux accomplissement. L'antiquité païenne avait bien aussi ses génies bienfaisants, préposés à la garde de l'homme pour com-

battre et balancer la puissance des génies mauvais. Mais le christianisme seul a formulé cette croyance d'une façon claire, précise, et nous la présente dans toute sa gracieuse et poétique beauté.

Ecoutons la divine Ecriture : « Voilà, dit-elle, que j'enverrai mon ange pour te précéder, te garder en chemin et t'introduire dans le lieu que je t'ai préparé [1]. Dieu a donné ordre à ses anges de veiller sur toi, afin qu'ils te gardent dans toutes tes voies [2]... » La sainte Eglise, interprète de l'Ecriture, nous enseigne que Dieu donne à chacun de nous à sa naissance un *ange gardien* : c'est-à-dire qu'à chaque apparition d'un homme au monde, il députe un ange, auquel il parle ainsi : Je te confie ce nouveau-né : tu seras son gardien spécial, son guide et son ami ; tu protégeras son innocence et le défendras contre tous les périls. Et l'ange part ; il étend ses ailes blanches sur ce nouveau-né, qu'il aime dès-lors comme la mère la plus tendre aime son jeune fils. Il le suit dans la vie comme la mère suit son enfant ; mais plus heureux que la mère, il le voit sans cesse, il est toujours à ses côtés. Il ne le quitte point, enfin, qu'il ne l'ait introduit dans les cieux... ou que, repliant tristement ses ailes et les yeux en pleurs, il ne voie plus d'espoir de salut pour une âme qui a jusqu'à la mort méconnu ses conseils et sa voix.

S'il n'y a pas là des harmonies délicieuses, ravissantes, je ne sais plus où le poëte, où l'artiste doit en aller chercher. Mais voyez sous quelles formes gracieuses, charmantes, le Roi-prophète nous peint ce voyage de la vie fait ainsi à deux, sans fatigue, ce semble, comme sans crainte de périls : « Les anges, dit-il, vous porteront dans leurs mains, de

[1] Exode XXIII. [2] Ps. XC.

peur que votre pied ne heurte à quelque pierre. » Qu'il devrait être doux et consolant pour un chrétien, de songer qu'il chemine sur la route glissante de la vie, porté sur les ailes de ces esprits célestes, attentifs à garantir ses pas contre toute pierre qui pourrait gêner sa marche! L'enfant porté dans les bras de sa mère ne se laisse-t-il pas conduire partout en pleine assurance? Ne devrions-nous pas être comme un petit enfant dans les mains de notre bon ange? Mais nous ne pensons point à toutes ces choses. Et voilà pourquoi nous sommes presque toujours dans la crainte et dans cette défiance sombre et pénible que provoque d'ordinaire la pensée de l'isolement.

Il y a dans les usages du pays que j'habite, surtout dans les campagnes, une locution que j'aime et que je trouve pieuse et touchante. Rencontrez-vous dans votre chemin un bon paysan, une pauvre femme qui vient à la ville ou qui s'en retourne le soir, on vous salue par ces mots : *Adiousias et la coumpagnou!* c'est-à-dire : « Salut à vous et à votre compagnon. » Vous êtes seul cependant, et vous pourriez être surpris de ce langage. Mais le chrétien n'est jamais seul dans le chemin de la vie, un ange est toujours à ses côtés, et c'est à ce *compagnon* que s'adresse le salut en même temps qu'à celui dont il protége la marche.

L'Ecriture nous offre dans le livre de Tobie, un exemple sensible et bien touchant de la conduite de l'ange gardien à l'égard de tout fidèle qui se laisse guider docilement par ses saintes inspirations. Dans ce voyage de l'ange Raphaël et du jeune Tobie vers Gabélus, à Ragès, ville de Médie, que de figures de ce qui se passe chaque jour dans notre

voyage de la terre au ciel ! Ce poisson énorme qui s'élance hors du fleuve du Tigre pour dévorer le jeune et imprudent voyageur, n'est-il point une fidèle image de tous les périls qui nous entourent, de tous ces monstres d'envie, d'ambition, de voluptés, qui, comme autant de bêtes féroces, sont prêts à fondre sur nous? Mais ne craignons rien, notre bon ange, si nous invoquons son secours, saura bien, comme Raphaël appelé par Tobie, nous préserver d'un imminent péril... Dans cette jeune épouse que le céleste compagnon fait trouver à son ami, quelle gracieuse image encore des bienfaits de toute sorte qui nous viennent par notre ange gardien! Quelle reconnaissance ne devons-nous donc pas à notre bon ange! Que de chrétiens, au terme de leur vie, sont en droit de dire à Dieu, comme autrefois Tobie, de retour de son voyage, disait à ses vieux parents : « Mon père, quelle récompense lui donnerons-nous? comment pourrons-nous reconnaître dignement ses bienfaits? Il m'a conduit et il m'a ramené sain et sauf... Il m'a fait obtenir la main d'une chaste et fidèle épouse... Il m'a arraché aux dents d'un horrible poisson... Voilà que par lui nous sommes remplis de tous les biens. Ah ! que pourrons-nous lui donner pour le payer dignement de tant de bienfaits [1] ? »

Pour nous, voulons-nous témoigner notre reconnaissance et notre amour à notre ange gardien, écoutons docilement ses inspirations et imitons ses vertus. Mais parmi ces vertus il en est une que notre bon ange chérit particulièrement et qu'il s'efforce d'une manière toute spéciale de conserver en nous : c'est la pureté... Celui qui aime, s'il est d'une

[1] Livre de Tobie.

nature supérieure à l'objet aimé, désire se l'assimiler et le mettre en participation des dons plus parfaits qui lui ont été départis. Voilà pourquoi ces esprits angéliques sont si jaloux, pour les fidèles qu'ils ont en garde, de cette vertu de pureté qui les rapproche d'eux et leur donne avec eux des traits de ressemblance. « Comme la fumée, dit saint Basile, met en fuite les abeilles, et la mauvaise odeur les colombes, de même l'infection du péché fait fuir l'ange chargé du soin de nous garder. » Si les anges gardiens aiment si tendrement l'enfance et la jeunesse, c'est que ces deux âges de l'aurore et du printemps de la vie leur apparaissent avec cette blancheur de l'innocence qui charme et réjouit de célestes regards... O vous donc, jeunes gens, vous aussi, vierges chrétiennes, sur qui se reposent les regards des anges, dont vous êtes les frères et les sœurs, gardez avec soin, comme une fleur précieuse, cette angélique vertu de pureté, dont le parfum retient ici-bas ces purs esprits. Auprès de vous ne sont-ils pas, en effet, les hôtes heureux de la terre, qui leur rappelle alors leur demeure des cieux?

« Dieu a donné ordre à ses anges de veiller sur vous, s'écriait saint Bernard. Oh! quelle admirable dignité et quel amour vraiment grand de la charité[1]! Qui est celui qui a donné cet ordre? A qui a-t-il été donné? Qui concerne-t-il? Quel est cet ordre? Mes frères, étudions attentivement et confions soigneusement à notre mémoire un ordre si grand. Quel respect cette parole ne doit-elle pas vous inspirer pour la présence de ces anges! quelle dévotion pour leur bien-

[1] *Vere magna dilectio caritatis.* Il semble difficile de traduire autrement ces mots.

veillance, quelle confiance pour leur garde ! Marchez avec prudence, vous rappelant sans cesse que vous êtes en la présence des anges chargés de vous conduire dans toutes vos voies. Dans quelque lieu que vous soyez, quelque secret qu'il puisse être, ayez toujours le respect de votre ange. Gardez-vous d'oser faire en sa présence ce que vous n'oseriez faire sous mes yeux. Mes frères, aimons affectueusement les anges. Que pourrions-nous craindre avec de tels gardiens? Suivons-les, attachons-nous à eux, et nous demeurerons sous la protection du Dieu du ciel. Toutes les fois que vous verrez la tentation et la tribulation sur le point de fondre sur vous, invoquez votre ange gardien, criez vers lui et dites : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons [1]. »

[1] Sermo in Psalm. xc. *Qui habitat, etc.*

XIV

Les Anges de la terre.

Nous venons de parler des *anges du ciel;* mais la terre n'a-t-elle pas aussi ses *anges?* Cette tente de passage que nous habitons quelques jours, serait-elle donc déshéritée de toute créature ayant des traits de ressemblance avec ces hôtes bienfaisants du céleste séjour? Gardons-nous de le croire. Non, pour l'honneur de l'humanité, il n'en est point ainsi. Mais quels sont-ils ces anges de la terre? Il en est d'une multitude de formes. Chacun de nous en connaît quelques-uns qu'il admire, qu'il vénère. L'œil clairvoyant de Dieu en découvre sans doute bien d'autres qui sont cachés à nos faibles regards. Quelques pieux et simples souvenirs se présentent en ce moment à mon esprit; qu'on me permette de les rappeler. Si dans les tableaux demi-voilés que je vais essayer de retracer, quelques personnes se plaignaient de reconnaître leur image, je prie leur modestie de se persuader qu'il ne s'agit point d'elles dans ce livre, mais bien de quelques êtres inconnus, lointains, qui ont pu avoir avec elles, comme avec les anges du ciel, quelques traits de ressemblance.

Non loin de ma demeure, dans la capitale, est le couvent des *Dominicains*, de l'ancienne maison des Carmes. J'aime à venir assister aux offices de ces bons religieux. Leur attitude si pieuse, si recueillie, me ravit et m'enchante. A la vue de ces hommes, jeunes la plupart, chez qui, selon l'expression du plus éloquent d'entre eux, « la pénitence et la jeunesse font une nuance de beauté inconnue du monde, » ma pensée se reporte au ciel. Je me rappelle que ce magnifique habit dont ils sont revêtus leur fut donné par la sainte Vierge elle-même [1], et il me semble que sous ce vêtement d'honneur, ces nouveaux fils de saint Dominique, associés aux anges, font aussi partie du cortége de la Reine du ciel. Avez-vous quelquefois contemplé, à Florence ou ailleurs, les tableaux du frère Ange de Fiésole? Beaucoup d'entre eux nous représentent des anges sous le costume dominicain remplissant leur ministère de bonté et de charité. Mais les figures des religieux qui reçoivent avec une joie sereine ces célestes hôtes, sont elles-mêmes si angéliques qu'on distingue parfois difficilement les habitants du ciel d'avec ceux de la terre. Il en est ainsi quand, ma pensée quittant le séjour des élus, mes regards se reportent ici-bas vers cet autel autour duquel, au milieu de l'encens, des flambeaux et des fleurs, on voit aller, venir, s'agenouiller nos pieux dominicains. Oh! oui, je crois alors voir encore des anges, et je me demande si réellement quelques élus du ciel ne se sont pas mêlés dans leurs rangs.

J'ai connu un saint jeune homme dans la Société de Saint-Vincent de Paul, modèle accompli de piété et de charité. Ses discours sont toujours embrasés de l'amour de Dieu,

[1] Voir la *Vie de S. Dominique*, par le P. Lacordaire.

qu'il puise et entretient dans une communion presque quotidienne. Ses amis, quand ils l'ont entendu parler, se sentent animés, eux aussi, du feu de la charité, et ils sont tentés de se dire, comme les disciples d'Emmaüs : « Ne nous sentions-nous pas le cœur embrasé, lorsqu'il nous parlait en chemin[1] ? » La charité la plus active, la plus délicate, la plus ingénieuse, fait son occupation ordinaire et favorite. Plusieurs œuvres particulières florissant aujourd'hui dans Paris lui doivent leur utile fondation. Mais pour les maintenir, pour les propager ces bonnes œuvres, les loisirs manquaient à ce vertueux jeune homme. Employé dans les bureaux d'un ministère, il ne pouvait leur consacrer que le dimanche tout entier, et puis quelques instants le matin et le soir avant et après son travail journalier de la semaine. C'était déjà beaucoup. Mais la charité n'est-elle pas insatiable? Ce pieux confrère de Saint-Vincent de Paul se persuade enfin que son petit héritage paternel, joint peut-être à quelques autres minces ressources, lui suffira pour vivre honnêtement. Il se démet donc de son emploi. Dégagé du poids qui gênait sa marche, et libre désormais dans ses allures charitables, il consacre aujourd'hui à diverses bonnes œuvres toutes les heures de ses journées. Réuni à quelques amis, et habitant sous le même toit, il forme avec eux une sorte de petite communauté dont la charité est le principal lien. On y récite en commun chaque jour l'office de la bienheureuse Vierge... Je m'arrête ici. N'est-ce point là un *ange de la terre?* En voici un autre dont l'histoire me semble non moins admirable.

Après de brillantes études classiques et quelques autres

[1] S. Luc. xxiv.

études spéciales, un sage et laborieux jeune homme cherchait à s'ouvrir une carrière. La grâce divine ayant excité dans son cœur l'attrait d'une vocation sublime, il vient trouver sa mère et lui annoncer son désir d'être un jour prêtre et religieux. La mère, pieuse et tendre, comme sont presque toutes les mères, embrasse son fils en pleurant : « Si Dieu le veut ainsi, je le veux bien aussi, mon enfant, dit-elle ; mais vois : ton père n'est plus ; je suis seule, sans fortune, et n'ai plus que toi pour secours. Si tu m'abandonnes, que vais-je devenir ? — Moi vous abandonner, reprend le jeune homme, non, ma mère, ce n'est point là mon dessein. Je veux au contraire assurer une heureuse aisance à vos vieux jours. Dieu, qui m'appelle à lui, secondera ce juste désir. » Et ce bon fils cherche aussitôt un emploi dans la capitale. Le Ciel, lui venant en aide, lui fait trouver dans une famille d'un nom illustre, une position avantageuse et honorable. Il devient précepteur du jeune fils de la maison. Il doit rester là quelques années, après lesquelles, ainsi qu'il a été expressément stipulé, une pension lui sera maintenue sa vie durant. Le nouveau précepteur accomplit dignement sa noble et pénible mission. En même temps qu'il forme par l'étude l'esprit de son élève, il forme son cœur par la charité dont il lui donne tout à la fois le précepte et l'exemple. Que de fois ne les ai-je pas vus l'un et l'autre venir ensemble dans nos *Conférences de Saint-Vincent de Paul*, et là, prendre part à l'envi à toutes les bonnes œuvres proposées à leur zèle ! Les années s'écoulèrent ainsi, et enfin arriva celle qui termina l'éducation du jeune héritier d'une noble famille. Son précepteur lui dit adieu, reçoit le brevet qui lui assure une pension, et vient

trouver sa mère. « Enfin, lui dit-il, le bon Dieu a béni mes efforts. Me voilà libre désormais. Vous voilà aussi, ma mère, à l'abri du besoin le reste de vos jours. Je suis possesseur d'une pension, mais elle ne m'appartient pas, c'est pour vous que je l'ai désirée et obtenue. Prenez-la donc, bonne mère, comme un gage de ma tendresse. Quant à votre fils, permettez-lui maintenant d'aller où depuis longtemps l'appelle la voix de Dieu. »

Ce digne fils est aujourd'hui prêtre et religieux dans un ordre vénérable. Je l'ai revu depuis, revêtu de la livrée sainte qu'il a choisie. C'est un apôtre et un ami de la jeunesse, qu'il forme aux sciences et à la vertu. Quant à sa mère, si elle vit encore, elle doit bénir chaque jour le Ciel qui lui a donné un ange bienfaisant sous la figure d'un bien-aimé fils.

S'il est de bons fils ici-bas, il est aussi de bonnes mères. Ah ! sous cette forme nouvelle, que de multitudes d'*anges* se présentent partout à nos regards ! Nous n'en choisirons qu'un exemple : c'est celui de cette jeune dame charitable dont nous avons révélé ailleurs un trait touchant [1]. Je reviens à elle en ce moment, comme au modèle des mères fortes et chrétiennes. Quelle admirable union de l'amour maternel le plus tendre et le plus dévoué avec le calme et la résignation dans la plus poignante douleur ? Après plusieurs années de désir et d'attente, le Ciel l'avait enfin rendue mère d'un fils. Sur la tête de cette petite créature, parée d'une grâce et d'une beauté singulières, d'une intelligence précoce, et du caractère le plus tendre, le plus aimant, tout se réunissait pour la rendre plus chère encore à ses heureux parents, dont elle était toute la joie et l'espérance. Un mal subit l'enleva cependant du sein de

[1] Voir chap. XI.

sa mère qui l'allaitait encore, durant un voyage, et au milieu d'une réunion de famille, où elle était accourue présenter son trésor. Oh ! quelle douleur cruelle ! Mais quelle résignation sublime dans cette mère infortunée ! Elle adore la main de Dieu qui la frappe, se soumet humblement à ses décrets rigoureux, contemple le ciel qu'habite désormais son jeune fils, et sur sa tombe dessinée par elle, qu'elle entoure de fleurs et qu'elle visitera souvent, elle fait graver ces mots, qu'on y lit encore : « Seigneur, vous me l'avez donné, vous me l'avez ôté, il n'est arrivé que ce qu'il vous a plu; que votre saint nom soit béni [1] ! » A quelques années de là, notre jeune mère était heureuse encore. Un fils et une charmante sœur venus peu après partageaient sa tendresse et son dévouement. Trois printemps avaient déjà passé sur la tête blonde de ce fils bien-aimé, qui rappelait, par sa bonté et sa douceur, son frère du ciel. Mais lui aussi devait dans l'âge d'innocence s'envoler au bienheureux séjour. C'était un vendredi, fête de la *Compassion de la Vierge Marie*, à l'heure où les fidèles chantaient dans les temples la complainte en l'honneur de Marie au pied de la croix; en ce moment peut-être, où l'on récitait ce verset douloureux : « O sainte Mère, imprimez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié, » le petit élu exhalait doucement son dernier soupir sur les genoux de sa mère. O pauvre mère ! je la vois encore : de sa main gauche elle supportait la tête de son enfant expirant; de l'autre elle tenait un petit crucifix; et ses regards allaient de son ange prêt à s'envoler, à son Dieu sur la croix, dont la vue lui redonnait des forces. On l'engageait à prier, à demander un miracle. « Oh ! quand je songe que mon enfant va dans un instant se trouver au paradis, non, je ne puis plus

[1] Job.

prier, » disait cette mère chrétienne; et à travers ses pleurs, on n'entendait plus que ces mots : « Mon Dieu, qu'il soit fait comme vous le voulez ! »

Privée du jeune compagnon de ses jeux, la charmante petite sœur de ce nouvel élu languit elle-même et pencha sa tête blonde, comme une fleur qui s'étiole faute de nourriture et de soleil. Quinze jours après, aux premiers jours du printemps, elle rejoignit dans le ciel son frère bien-aimé; et la pauvre mère, toujours calme et saintement résignée, les unit tous les deux dans le même tombeau.

O mère admirable et si cruellement éprouvée, vous avez enfin par votre patience, votre sublime courage, attiré sur vous les regards du Dieu des miséricordes. Vos parents, vos amis, les malheureux que vous avez secourus, se réjouissent en voyant aujourd'hui, autour de vous, deux charmantes petites filles former votre modeste couronne. Ah! que ces jeunes fleurs croissent heureuses sous vos yeux, et, répondant aux soins si dévoués dont vous les entourez sans cesse, permettent enfin à votre cœur maternel de s'ouvrir à quelques rayons de bonheur !

Je termine par un dernier tableau. J'ai rencontré un jour dans mes voyages une famille heureuse et qu'on peut appeler une *famille de bénédiction*. Là étaient un père, une mère, et autour d'eux sept enfants de tous les âges. L'union la plus étroite, le dévouement paternel, fraternel et filial porté à sa plus haute expression, la piété la plus généreuse et la plus active habitaient sous ce toit béni, où jamais n'apparut le plus léger nuage d'envie, de jalousie, ni d'aucun de ces sentiments qui assombrissent la vie en décolorant toute notre existence. La mère, femme vraiment supérieure, voyait

fleurir avec bonheur autour d'elle cette brillante couronne. Cornélie chrétienne, elle était saintement fière de cette parure, et disait comme elle, en montrant ces fleurs vivantes et si chères : « Voilà mes trésors ! »

De cette couronne aux rameaux si étroitement unis, une jeune branche se détacha naguère, pour aller fleurir, plus brillante encore, dans la solitude d'un cloître. Cédant à l'attrait d'une vocation longtemps éprouvée, elle est partie, la jeune fille, elle a quitté la maison paternelle à l'aube du jour. Ses sœurs l'ont accompagnée à l'église, au pied de l'autel de Marie. Là, on s'est dit adieu, non sans verser des larmes. Puis, tandis que la jeune novice s'achemine déjà vers le pieux asile où elle doit couler ses jours, ses sœurs regagnent tristement leur demeure, comme si une portion d'elles-mêmes s'était violemment détachée de leur âme.

Doué d'une excessive sensibilité, le bon père de la sainte fugitive ignorait seul son départ. Comment le lui apprendre ? Vaincu par les instances, il avait consenti à la vocation de sa bien-aimée fille. Mais il ne pouvait y croire : « Non, se disait-il, sans doute elle ne quittera jamais son père et sa famille !..... n'est-elle donc pas bien ici ? Illusions douces, consolantes, qu'il fallait détruire ! Qui se chargera de cette pénible tâche ? Ici nous laisserons parler l'une des jeunes sœurs, en citant quelques fragments d'une lettre qu'elle écrivait à la pieuse novice le jour même de son départ.

« Béni soit Dieu, ma bonne sœur, qui a si bien fait toutes choses ! Encore quelques jours d'épreuves, et puis tu entreras dans la maison du Seigneur, tu seras arrivée au terme de tes désirs. Oh ! que je partage ton bonheur,

chère *** ! combien je le comprends et le trouve grand ! Oui, tu seras bienheureuse d'être désormais toute à notre Dieu, de lui consacrer ta vie entière. J'apprécie tellement ton bonheur, que je ne puis presque pas pleurer, malgré la peine et le chagrin que j'éprouve déjà d'être séparée de toi.

» Ce matin, après ta sortie de l'église, ma bonne sœur, j'ai eu un serrement de cœur bien fort : elle nous a quitté pour toujours, me suis-je dit. O Marie ! protégez-nous, nous sommes vos enfants ! C'est au pied de vos autels que nous venons de passer ensemble nos derniers instants : oh ! bénissez-nous, et si votre divin Fils nous sépare sur cette terre, qu'il nous réunisse tous un jour au ciel !... Cette bonne Mère m'a consolée ; et après avoir entendu la sainte messe, je suis sortie de l'église avec mes sœurs, remplie d'un courage qui ne pouvait venir que d'en haut, de Celle qui, à si juste titre, est appelée la *Consolatrice des affligés*.

» En rentrant à la maison, nous avons trouvé notre mère qui reposait encore. Comme tu le penses bien, elle n'avait pu dormir. Nous l'avons toutes embrassée. Elle a beaucoup pleuré en nous voyant. Puis mes sœurs sont allées dans leur chambre, pendant que je me dirigeais vers le cabinet de notre père pour lui apprendre ton départ. Le cœur m'a battu bien fort, je t'assure, quand j'ai touché sa porte ; mais j'ai vite étouffé cette faiblesse. Si le courage m'eût manqué, c'était à notre bonne mère qu'était réservée cette pénible annonce, et elle n'avait pas besoin d'être émotionnée. Je voulais aussi éviter cette triste corvée à notre cher frère. En pensant à la peine que j'éviterais à tous ceux que j'aime ici, j'ai donc fait le signe de la croix, prié la sainte Vierge de m'aider, et puis je suis entrée. Notre

père travaillait tranquillement; il avait passé une bonne nuit. Mon Dieu ! vous seul savez tout ce que j'ai souffert pour troubler ainsi ce calme, cette tranquillité...... pour annoncer à ce bien-aimé père que tu étais déjà loin de lui ! Mais Dieu m'a aidée, et je l'ai dite enfin cette triste phrase : *Elle est partie !* Notre père ne s'en doutait nullement. Je te le disais bien hier au soir. Aussi n'a-t-il compris notre cruelle séparation que lorsque je lui ai tout expliqué en propres termes, avec autant de ménagement cependant que possible. « Elle nous a quittés ! elle est partie ! » a-t-il répété avec douleur. Puis, s'asseyant dans un fauteuil, il s'est mis à sangloter. Que faire, que dire, devant un chagrin si naturel et si vivement senti ? Rien, sinon pleurer. Notre frère est venu sur ces entrefaites ; il était trop triste pour pouvoir verser une larme. Oh ! bonne ***, quel chagrin de ne plus t'avoir !

» M. le curé est venu nous voir à onze heures. Il a été bon au delà de toute expression, consolant notre mère avec un air d'intérêt et d'affection qui fait du bien lorsqu'on est triste. On a beaucoup parlé de toi naturellement. M. le curé t'a vue partir ce matin. Tu sortais de l'église comme il y entrait, et il nous disait qu'en te voyant t'éloigner, il n'avait pu lui-même s'empêcher de pleurer. Non, non, ma sœur, *personne ne pourra chez nous te remplacer.*

» ..... Je pense maintenant que je suis bien sotte de t'envoyer une aussi longue jérémiade. Mais pardonne-moi, ma sœur; je me suis contrainte toute la matinée pour ne pas pleurer, afin de ne pas attrister notre mère. Aussi, lorsque toute seule dans ta chambre, j'ai commencé à t'écrire, il y a eu *débordement* complet, *inondation géné-*

rale. Dieu seul me voyait, j'étais au pied de mon crucifix, j'avais besoin de me dégonfler, j'étouffais. Ma lettre s'en est ressentie; mille fois pardon si elle t'a attristée.

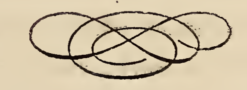
» Il est deux heures, maman est assez calme. J'entends Mme *** qui entre, c'est pour l'expiation de mes péchés. Mon père est tranquille et s'occupe dans ce moment-ci. Il a traversé plusieurs fois le corridor pour monter aux bureaux; je lui trouve la figure bien naturelle. Va, chère sœur, tout s'arrangera. Maintenant que tu es partie, oublie-nous pour tout ce qui est terrestre, ne pense plus qu'au spirituel. Le bon Dieu, qui enlève à notre père et à notre mère la meilleure des filles, et à nous tous la plus aimée des sœurs, ne nous abandonnera pas. Ayons confiance, prions; la vie est si courte! Encore quelques jours, et nous serons tous réunis là haut pour l'éternité.

» Adieu, ma bonne ***, je t'embrasse de tout mon cœur... Adieu... Ta bonne sœur qui sera toujours unie à toi dans les très-saints cœurs de Jésus et de Marie.

» ***. »

La jeune fille qui écrivait ces lignes, sortait à peine de l'adolescence. Depuis lors, croissant en âge et en piété, elle est restée l'ange de sa famille, le modèle de ses sœurs, l'amie de sa mère, et la fidèle compagne de son tendre père. Elle est aussi l'ange de sa paroisse; et cette fille, cette sœur dévouée, est encore la *mère* tendre d'un nombreux essaim de petites filles auxquelles, le jour du dimanche, elle fait le catéchisme et l'école. Sa vie pure, innocente, s'écoule ainsi au milieu de toutes les bonnes œuvres, de tous les dévouements....

J'ai voulu esquisser le tableau de quelques anges de la terre ; j'ai voulu les présenter aux regards et à l'édification de mes lecteurs. La terre, cette vallée d'exil, n'est donc point si pauvre, si indigente, qu'on le croit communément. Oh ! non, quelle que soit sa misère, sa laideur apparente, il est encore ici-bas quelques toits bénis où les yeux du cœur s'arrêtent avec amour, parce qu'ils y retrouvent des souvenirs du ciel.



XV

La vierge d'Avila et le séraphin d'Assise.

Ou souffrir ou mourir!...

Aujourd'hui 15 octobre, fête de sainte Thérèse! Il y a dix jours, l'Eglise célébrait celle du grand saint François d'Assise. L'Eglise de la terre, sous un certain point de vue, est une image de l'Eglise triomphante du ciel. C'est un vaste jardin parsemé de mille fleurs aux brillantes corolles, au parfum odorant. L'une d'elles est chaque jour proposée plus particulièrement aux regards, à l'admiration des hommes; mais les bruits du monde, les embarras du siècle, empêchent le plus grand nombre d'ouvrir les yeux pour les contempler. Quelques pieux fidèles seulement tournent leur vue vers elles, et leur aspect, leur souvenir apportent à leur âme consolation, joie, espérance.

Ces fleurs, ce sont les saints que l'Eglise honore d'un culte public, solennel, et que chaque jour, pour aider, encourager notre faiblesse, elle propose à nos hommages, à

notre imitation. Heureux celui qui écoute ici encore la voix de cette tendre mère ! Il ne marche point seul, isolé dans le chemin de la vie. Fortifié, soutenu par ces amis du ciel, il s'avance plus sûrement à travers les écueils qui s'offrent sous ses pas, et il parvient avec moins de peine et de fatigue au terme du laborieux pèlerinage.

Entre ces mille fleurs du jardin de l'Eglise, il en est quelques-unes qui brillent d'un plus vif éclat. Sur la terre, comme dans le ciel sans doute, elles sont illuminées d'un plus beau reflet d'honneur et de gloire. Elles doivent ce privilége aux vertus plus insignes qu'elles déployèrent durant leur passage ici-bas. Parmi elles, j'aime à contempler aujourd'hui l'illustre vierge d'Avila et le père non moins illustre de l'ordre séraphique. Ces deux saints personnages ont entre eux plus d'un rapport. Arrêtons-nous un instant devant eux, non pour redire leur histoire, mais pour rappeler quelques traits de leur vie, en essayant, par là, de réchauffer nos faibles cœurs au feu de l'amour divin qui brûlait dans le cœur de ces deux nobles créatures.

Sur le retable de l'autel de la chapelle de sainte Thérèse, dans l'ancienne église des Carmes, à Paris, devenue l'église des Dominicains, on voit une gracieuse peinture. Ce tableau rappelle un trait touchant de l'enfance de notre sainte, qui explique bien d'autres actes de sa vie. On y remarque un jeune garçon et sa petite sœur, dans le costume espagnol, cheminant à pied, l'air joyeux et empressé, quand tout à coup ils sont arrêtés dans leur marche par un cavalier qui les ramène au logis de leur mère. Quels sont-ils ces enfants, et où vont-ils de la sorte ? C'est la fille d'Alphonse de Cépède, gentilhomme d'Avila, et son petit

frère Rodrigue. « Après avoir bien conféré tous les deux sur la meilleure manière de servir Dieu, dit l'historien de la sainte, un jour, dans les transports de leur ferveur, ils prirent la résolution de s'échapper de la maison paternelle pour aller chez les Maures, en demandant l'aumône, s'offrir à la persécution de ces barbares et donner leur vie pour le nom de Jésus-Christ. Ils se préparèrent du mieux qu'ils purent à l'exécution de ce dessein, et amassèrent pour leur voyage autant de petites provisions que leur faiblesse leur put permettre d'en emporter, s'abandonnant pour les suites à tout ce qu'il plairait à la Providence d'en ordonner. Thérèse avait sept ans quand elle se mit ainsi en chemin avec son frère. Ils sortirent de la ville par la porte d'Adaja, qui est le nom de la rivière, et ils marchaient tous deux délibérément lorsqu'un de leurs oncles les rencontra sur le pont : il leur demanda où ils allaient dans cet équipage, et ils lui répondirent sans façon qu'ils allaient se faire martyriser chez les Maures et que rien ne leur paraissait égal au bonheur de mourir pour Jésus-Christ. Leur oncle les ramena au logis, où leur mère était dans la désolation et dans les alarmes. Elle les reprit fortement de leur sortie. Rodrigue rejeta la faute sur sa sœur, et dit que c'était elle qui l'avait pressé de faire ce voyage et de se mettre en chemin avec elle [1]. »

Ce désir précoce du martyre n'explique-t-il pas la vie d'une sainte qui durant une assez longue carrière fut comme une constante martyre de l'amour divin ? Dieu, qui la destinait à de grandes choses, l'avait exaucé, ce vœu de son enfance, mais non point à la manière qu'elle avait

[1] De Villefore, *Vie de sainte Thérèse*.

souhaitée. Elle n'eut point à souffrir chez les Maures, mais bien dans ce foyer du saint amour, où en même temps qu'elle trouvait sa joie, ses délices, elle rencontra plus souvent encore, par la volonté de son céleste Epoux, des peines de l'âme, des délaissements, des persécutions, des obstacles, des fatigues de tout genre qui eussent accablé cent fois un courage moins mâle. Ces peines intérieures, ces persécutions, jointes aux maladies cruelles qui durant longues années affligèrent son corps frêle et délicat, ne nous montrent-elles pas cette grande sainte comme une sorte de victime dont la vie fut une perpétuelle immolation ?

Voyez jusqu'à quelle hauteur l'amour divin élève cette sainte victime ! Elle voudrait s'échapper de ce monde pour s'unir plus librement au Dieu qu'elle aime ; mais, retenue ici-bas dans la prison de son corps, elle est contrainte de vivre. Alors, pour plaire mieux encore à l'objet aimé, elle veut elle-même et demande que sa vie soit un martyre d'amour. *Ou souffrir ou mourir !* s'écrie-t-elle : *souffrir* pour être plus semblable et plus chère à Jésus crucifié, ou *mourir* pour être réunie à lui dans le sein de l'éternelle félicité....

Ce que j'admire dans sainte Thérèse, c'est son abandon filial, sa confiance entière dans le Maître divin qui la guide et qui saura bien la soutenir dans toutes les épreuves. J'aime à la voir allant fonder un monastère à Tolède, quoiqu'elle n'ait alors que quatre ou cinq ducats pour toutes richesses : « Ce n'est pas grand'chose, disait-elle gaiement, que Thérèse et si peu d'argent ; mais Dieu, Thérèse et quatre ou cinq ducats, c'est beaucoup. »

La sainte voyageuse, dans ses courses, ses fondations, dans sa vie extérieure enfin, me représente parfaitement ce modèle de l'amour divin dont le pieux auteur de l'*Imitation* nous trace un tableau : « Celui qui aime, dit-il, vole, court et se réjouit ; il est libre, et rien ne le retient. Il donne tout pour tout, il possède tout en tout, parce qu'il se repose dans Celui qui est seul au-dessus de tout et qui est l'auteur et la source de tout bien.... L'amour est soumis et obéissant aux supérieurs, vil et méprisable à ses yeux, plein de piété et de reconnaissance envers Dieu, toujours plein de confiance et d'espérance en lui, alors même qu'il ne se sent aucun goût pour lui, parce qu'on ne vit point sans douleur dans l'amour [1]. »

Les sages du monde qui *honorent* quelques saints de leur estime et de leur vénération, ne font point le même honneur à l'illustre réformatrice de l'ordre du Mont-Carmel : ils la traitent en général légèrement ; et les épithètes de *pieuse exaltée,* de *folle,* d'*extravagante*, lui sont peu ménagées. On le comprend sans peine. Les *sages* ont l'intelligence fermée aux secrets de Dieu, révélés aux petits. Mais ce que je comprends moins, c'est que des personnes pieuses partagent presque elles-mêmes cette étrange opinion. Je connais une vieille dame, d'une très-haute piété, qui, aujourd'hui même, vient de me dire sérieusement : « Ah ! pour sainte Thérèse, je ne l'aime pas beaucoup, c'est une sainte *trop remuante et qui faisait trop ses embarras.* »

A ces personnes d'un goût si difficile, nous répondrons avec un pieux historien : « .... La vie extérieure où cette longue suite de fondations a mis Thérèse, ne fut pas de

[1] Livre II, ch. 5.

son choix, et n'aurait pas été de son goût si l'ordre de Dieu ne lui eût rendu agréables toutes ses volontés. Mais dans ses voyages et dans ses occupations les plus tumultueuses, elle ne perdit rien de son recueillement uniforme et de son application aux vérités célestes. Quand l'amour de Dieu remplit tout le cœur, l'action cesse de lui être dangereuse; il n'y a que l'amour imparfait qui ait besoin de repos [1]. »

Enfin, parvenue à l'âge de soixante-sept ans, notre sainte, qui soupirait de plus en plus vers le moment où, comme la colombe, elle pourrait s'envoler vers le lieu de l'éternelle paix; cette amante de Dieu, qui dans l'ardeur de sa charité, s'écriait *Je meurs de ne pouvoir mourir*, vit ses chaînes se briser, et prit son vol vers son céleste époux. La veille de la fête de saint François, l'an 1582, Thérèse, sentant l'heure de sa mort approcher, demanda les sacrements: tandis qu'on était allé quérir le saint Viatique, elle joignit les mains, et dit aux religieuses assemblées autour d'elle: « Mes filles et mes dames, je vous prie pour l'amour de Dieu, que les règles et les constitutions soient exactement observées, et que vous ne vous arrêtiez pas aux exemples de cette indigne pécheresse qui va mourir; pensez plutôt à lui pardonner. » Ce discours fit fondre en larmes toutes ses sœurs, dont aucune n'eut la force de lui répondre. Dès qu'elle aperçut dans sa cellule Jésus-Christ venant à elle sous les voiles eucharistiques, bien qu'accablée de sa paralysie, elle se leva si courageusement sur son séant, que, si on ne l'eût retenue, elle se serait jetée à terre. Son amour, à la vue de cet aliment céleste, lui donna

[1] De Villefore.

des forces. Son visage se ranima, parut s'embellir et se rajeunir : alors, tournant ses yeux ardent vers Jésus-Christ, elle dit ces paroles : « Venez, Seigneur, venez, cher Epoux! enfin l'heure est venue, je vais sortir de cet exil. Il est temps et il est bien juste que je vous voie, après que ce violent désir m'a si longtemps dévoré le cœur. » Ayant demandé ensuite l'extrême-onction, elle répondit attentivement à toutes les prières des prêtres. Elle ne se lassait point de répéter : « Enfin, Seigneur, je suis fille de l'Eglise. » Elle trouvait dans cette pensée une consolation sensible. Le jour de saint François, après avoir passé la nuit dans des souffrances extrêmes, vers les sept heures du matin, elle laissa pencher sa tête sur les bras de sa sœur Anne de Saint-Barthélemi, tenant dans sa main défaillante un crucifix qu'elle ne quitta point et qu'on ne put lui ôter qu'après sa mort. Elle demeura paisiblement dans cette posture, les yeux ouverts et fixement attachés sur l'image du Sauveur, jusqu'à neuf heures du soir, où elle mourut entre les bras de cette tendre et fidèle amie, que la violence de sa douleur pensa faire expirer avec elle [1].

Au moment où la sainte expirait, plusieurs religieuses d'une vertu solide et bien éprouvée virent divers signes miraculeux : c'était un globe de feu qui s'élevait dans les airs, une colombe qui de sa cellule s'envolait au ciel, Jésus-Christ lui-même environné de ses anges autour du lit de l'heureuse trépassée, et plusieurs autres prodiges authentiquement attestés. La mort n'effaça point les traits de la sainte. Les rides de la vieillesse disparurent de son beau visage, et ses membres demeurèrent aussi flexibles que si elle eût été encore en

[1] De Villefore.

vie. Une odeur agréable parfuma non-seulement toute sa cellule et les environs, mais se répandit au loin dans le monastère [1].

C'était le 4 octobre que la sainte espagnole quittait ainsi la terre d'exil pour s'envoler dans l'éternelle patrie [2]. A pareil jour, trois siècles et demi auparavant, un autre saint illustre était aussi entré dans le ciel. Tandis que la troupe innombrable des élus recevait joyeuse dans ses rangs une bienheureuse compagne, une foule de monastères célébraient ici-bas la fête du séraphin d'Assise. Les accents, les hymnes de la terre se mêlant aux concerts célestes, une harmonie divine honorait ainsi tout à la fois le triomphe des deux créatures qui, après la bienheureuse Vierge Marie, furent peut-être les plus parfaits modèles de l'amour divin. Nous avons parlé de l'une d'elles; l'autre réclame de nous maintenant un pieux souvenir.

On connaît la vie de saint François d'Assise, le glorieux patriarche de l'ordre des *Frères mineurs*, *l'amant passionné de la pauvreté*, qu'il appelait *sa dame*. Dans ce siècle de luxe, d'orgueil, de cupidité, de soucis matériels, s'il est quelque vie de saint utile à rappeler, n'est-ce point celle de ce modèle insigne des pauvres et des humbles, d'autant plus élevé en gloire dans les cieux, qu'il fut, sur la terre, bas, petit et abaissé? Mais, comme pour sainte Thérèse, nous ne pouvons que jeter un coup d'œil sur quelques traits saillants de son histoire.

J'aime ce nom de *François*, donné à cet enfant d'un

[1] De Villefore.

[2] Ce jour se trouve aujourd'hui le 15 octobre, depuis la réforme du calendrier.

marchand d'Assise. On sait qu'il avait reçu au baptême celui de *Jean ;* mais depuis on y ajouta le surnom de *François,* à cause de sa facilité, dit-on, à parler la langue française, nécessaire alors aux Italiens qui faisaient le commerce. La France, où l'ordre franciscain a toujours été si florissant, ne semble-t-elle pas dès lors avoir été comme la patrie adoptive de notre saint? Dans ce nom de *François,* disons-le à l'honneur de notre beau pays, il y a comme une vertu secrète qui porte bonheur à ceux qui le portent. Que de grands saints de ce nom dans les annales de l'Eglise! *François Xavier*, *François de Borgia, François de Paule*, et enfin *François de Sales !....* Nom glorieux et béni, vous étiez aussi celui d'un enfant bien-aimé auquel nous avions donné pour patrons tous ces grands hommes et qui, sans avoir combattu comme eux dans la lice de la vie, partage cependant avec eux dans le ciel un rayon de leur gloire!...

D'Assise, le berceau des frères mineurs, l'ordre se répandit bientôt en Italie, en Espagne, en France. O merveilleuse fécondité! La nouvelle famille du saint se multiplia tellement, qu'au premier chapitre général tenu près d'Assise en 1219, moins de dix ans après l'approbation de l'ordre par Innocent III, il se trouva près de cinq mille frères mineurs. De retour d'un voyage en terre sainte, où on le vit offrir au sultan Mélédin de se jeter dans un bûcher pour prouver la vérité de la religion chrétienne, François institua le *tiers-ordre*. Grâce à cette admirable invention du cœur d'un saint, une foule de personnes purent mener une vie semblable à celle de ces religieux, sans en pratiquer cependant l'austérité et sans quitter leurs maisons. Elles ne pouvaient aller au

monastère, dit délicieusement un pieux écrivain, le monastère est venu jusqu'à elles [1].

On connaît cette immense tendresse de cœur qui animait saint François, qui s'étendait sur tous les objets de la création, et qui lui mérita ce beau privilége, dont jouissait l'homme innocent, de régner en roi sur toutes les créatures. Il commandait en maître aux petits oiseaux, aux tourterelles, aux agneaux, aux poissons et à tous les autres êtres vivants créés pour le service de l'homme. Aucun d'eux ne s'enfuyait à son aspect : tous au contraire accouraient devant lui et obéissaient fidèlement à sa voix. Il n'est point permis de douter de ce fait, attesté par des témoins oculaires. Les peuples avaient pour le saint patriarche une si grande vénération, qu'à son entrée dans une ville, on sonnait les cloches, le clergé et les habitants venaient au devant de lui, chantant des cantiques et jetant des rameaux sur son passage. Un compagnon de François s'étonnait et se scandalisait presque de ce qu'il souffrait ces honneurs. « Sachez, mon frère, lui dit le saint, que je renvoie à Dieu tous ces respects, sans m'en rien attribuer; les autres y gagnent en honorant Dieu dans la plus vile de ses créatures. »

Cet ami de Dieu, le plus humble des hommes, se croyait réellement *la plus vile des créatures*. « Mais enfin, lui disait-on, vous valez mieux cependant que tel ou tel brigand, qui a pillé, assassiné, et dont le nom est en horreur à tous... — Il se peut, répondait le saint, que je vaille mieux en apparence; mais si ces brigands avaient reçu les mêmes grâces que j'ai reçues du Ciel, ah! croyez bien qu'ils vaudraient mieux que moi aujourd'hui. » Admirables paroles! oh! comme

[1] Le P. Lacordaire.

le monde changerait bientôt de face si chacun pensait ainsi! Avec une telle opinion de soi, qui souvent après tout est la plus juste et la plus véritable, on verrait s'envoler comme une fumée la haine, l'orgueil, le mépris des autres, et la bienveillance et la charité fixer partout au milieu de nous leur aimable empire.

François, après avoir pourvu par les règlements les plus sages à l'avenir des trois familles de l'ordre qu'il avait fondé, se démit du généralat et vint se retirer sur le mont Averne, une des plus hautes montagnes des Apennins. C'est là qu'il vit, au rapport de saint Bonaventure, un séraphin crucifié, qui perça ses pieds, ses mains et son côté droit. Le saint conserva durant le reste de sa vie ces sacrés stigmates des plaies du Sauveur Jésus. Quelques autres saints ont été honorés de ce privilége insigne. Quant à saint François, ici encore ce fait ne saurait être révoqué en doute. Mais à quoi bon le prouver? Les pieux fidèles le croiront sans peine. Pour les sages du monde, les preuves les plus fortes ne dessilleraient point leurs yeux aveuglés et ne toucheraient point leur cœur fermé à l'intelligence de telles merveilles.

Le monde, en effet, ne comprend guère mieux saint François d'Assise que sainte Thérèse; j'entends les beaux-esprits du monde, ceux qui veulent tout expliquer, dans la religion comme dans la nature, par les arguments d'une froide raison. Plaignons leur erreur qui enlève à leur âme desséchée tout un ordre de pures et sublimes jouissances. Avant de nous séparer du séraphin d'Assise, citons une parole de ce grand saint, qui devrait être cependant du goût du monde : *La politesse*, disait-il, *est la sœur de la charité.* Cette parole me semble délicieuse; je la rap-

proche volontiers de celle de saint François de Sales, qui dit quelque part : *Les saints devraient être les plus polis de tous les hommes*. Ces deux saints sont de la même famille. Ils ont puisé, dirait-on, sur cette terre de France, qu'ils aimèrent tous deux, ce vieux parfum d'honneur et de chevalerie courtoise dont les traces s'en vont, hélas! s'évaporant de plus en plus chaque jour. Les personnes de piété elles-mêmes semblent trop souvent dédaigner une vertu qui leur semble vulgaire et commune. Que de fois n'ai-je pas entendu dire dans le monde : *La politesse n'est pas la vertu des dévots et des gens d'église ?* Vous donc qui faites profession de piété, par respect, par pitié pour la religion que votre exemple doit faire aimer, venez à l'école du séraphin d'Assise. Si la politesse est *sœur* de la reine des vertus, n'est-elle pas à son tour une princesse de haut lignage digne aussi de nos hommages et de notre vénération ?

Saint François, sortant de ce monde à quarante-cinq ans (4 octobre 1226), laissa une nombreuse famille qui s'est toujours perpétuée depuis en Italie, en Espagne, en France et dans beaucoup d'autres contrées. L'ordre franciscain a produit des hommes célèbres par leur science, leurs talents et leurs vertus, et a donné à l'Eglise un grand nombre de cardinaux, d'évêques, et cinq papes, dont l'un d'eux, Sixte-Quint, est au rang des plus grands souverains et des plus illustres pontifes. Cet ordre fleurit encore aujourd'hui en France, surtout dans nos provinces méridionales. Nous en reparlerons peut-être plus tard et dirons quelques-uns de ses bienfaits. En attendant, puisse ce faible hommage rendu à son saint fondateur attirer sur lui la pensée de quelque

âme et provoquer quelque prière que ce puissant ami de Dieu s'empressera d'écouter !

Saint François d'Assise, et vous aussi, sainte Thérèse, que je ne sépare point dans cet hommage rendu à deux créatures dont l'apparition ici-bas est venue nous donner une image des séraphins du ciel, soyez tous deux bénis ! Un instant aujourd'hui je me suis reposé à l'ombre de vos pieux souvenirs; et dans ce doux labeur, quelques heures ont coulé délicieuses. Mais que peut une bouche mortelle pour parler dignement de vous? L'aile d'un ange seule doit retracer votre fidèle portrait. Pardonnez ce faible bégaiement, et daignez néanmoins, en retour de cet hommage, allumer dans nos cœurs froids, desséchés, une étincelle de cet amour divin dont le vôtre fut toujours embrasé.



XVI

Pèlerinage au tombeau de saint François de Sales, à Annecy (Savoie).

Le nom de saint François d'Assise réveille à mon esprit le souvenir d'un autre saint du même nom, plus connu, plus populaire en France, par ses admirables ouvrages, écrits en notre langue. Il y a quelques années, la Providence m'a permis d'aller m'agenouiller et prier devant son tombeau. C'était durant une belle journée de septembre, et ce souvenir sera toujours l'un des plus doux de ma vie. Ce ne sera pas m'écarter de notre sujet, que de rappeler ici en quelques lignes ce gracieux pèlerinage.

Parmi ces hommes qui furent ici-bas des images touchantes de la Divinité, on doit distinguer saint François de Sales, ange de douceur et de mansuétude, pasteur admirable, dont la vue seule inspirait l'amour divin et faisait croire plus aisément au mystère de l'incarnation d'un Dieu. Ce grand saint, dont tout chrétien connaît l'histoire, naquit dans l'une des plus douces contrées de la terre, sur les bords du lac charmant d'Annecy. Aujourd'hui le pieux pèlerin

qui visite ces rivages aime encore à diriger ses pas vers le vieux manoir paternel où vint au jour cet enfant de bénédiction et où s'écoula son heureuse enfance. Nous sommes doués d'un instinct qui nous porte à étudier et à connaître l'origine des grandes choses. Ce charme puissant qui attire le voyageur vers l'Orient, berceau du soleil, berceau aussi de cet Astre divin qui se leva sur cette plage pour éclairer le monde moral, le poussera encore vers l'antique cité reine, vers cette vieille Rome, d'où partent aujourd'hui les purs rayons de la foi catholique. Or ce même instinct entraîne souvent un noble cœur vers le vieux castel où naquit un grand homme.

Mais un autre instinct nous porte aussi à visiter les lieux où cet homme coulait ses jours bienfaisants, et où ses restes mortels reposent dans l'attente de la résurrection qui les rendra participants de la gloire dont son âme est déjà couronnée. Tel est l'attrait puissant qui entraîne le voyageur chrétien vers la petite ville d'Annecy et l'arrête quelques instants devant le tombeau de saint François de Sales.

J'avais visité les riches vallons du Dauphiné, la Grande-Chartreuse, Chambéry, Aix-les-Bains, le lac Bourget, et la belle abbaye royale d'Hautecombe, quand je m'avançai vers Annecy, à travers ces gracieuses vallées de la Savoie, où le pèlerin, s'il sait prier, peut, tout en cheminant sur la terre, rédimer aisément la peine de ses fautes et cheminer aussi vers la route du ciel. A chaque instant, en effet, à l'entrée d'un village, au détour d'un chemin, il rencontre une croix, et sur cette croix il lit cette inscription, ou une autre semblable : « Monseigneur l'archevêque accorde quarante jours d'indulgence à tous ceux et celles qui,

passant devant cette croix, réciteront dévotement un *Pater*, un *Ave* et un acte de contrition. » Pieux et touchant usage, cher à l'habitant de ces contrées ! Mais, hélas ! l'étranger le plus souvent passe rapidement devant ce signe du salut. Cette inscription bienfaisante est pour lui lettre close. Le bon Savoyard presque seul s'arrête, se découvre avec respect, et récite humblement les prières qu'il apprit dès son enfance dans la cabane de son père.

Quand j'entrai dans Annecy, l'astre des nuits venait de commencer son cours, et ses doux rayons se reflétaient délicieusement dans le lac argenté. Le lendemain de bonne heure, je me rendis dans la jolie église où reposent les restes de saint François de Sales. Cette église, attenante au premier monastère de la Visitation, fondé à Annecy en 1610, est petite et simple, mais d'une propreté extrême, et décorée avec un goût exquis. Six chapelles latérales lui servent d'ornements. A chaque heure de la matinée, le saint sacrifice y est célébré par quelqu'un des prêtres souvent venus de loin pour prier au tombeau de celui qui fut le modèle des pasteurs. C'est derrière et au-dessus du maître-autel que reposent les restes de saint François. Une brillante châsse les renferme, semblable à cette autre châsse, tant aimée du pauvre, où reposent dans une chapelle de Paris les reliques de notre saint Vincent de Paul. Oh ! qu'elle est touchante cette dévotion du bon peuple de cette contrée pour le précieux trésor de la ville d'Annecy ! A chaque heure du jour, quelques fidèles sont prosternés devant ces reliques vénérables. J'ai vu de pauvres femmes, venues de la campagne au marché, entrer dans le lieu saint, poser leur panier devant elles, et puis prier avec une tendre confiance le charitable évêque qui aima les pauvres et usa ses jours à leur faire du

bien. D'autres font approcher de la châsse bénite, des chapelets, des médailles, des croix, et puis s'en vont joyeuses, baisant le pieux objet qu'elles emportent dévotement dans leurs cabanes.

Mais ce n'est point seulement dans l'enceinte d'une chapelle qu'est renfermé à Annecy le culte de saint François de Sales. Ce culte enveloppe comme d'un pieux réseau la ville entière, et partout on y retrouve le touchant souvenir du bien-aimé de Dieu. Dans chacune des églises d'Annecy, on voit un autel érigé en son honneur, et un tableau consacré à sa mémoire. En dehors du temple même on retrouve son image. Les marchands de gravures, les libraires étalent d'ordinaire dans le lieu le plus apparent, tantôt son portrait, tantôt la représentation d'un miracle de bienfaisance obtenu par son intercession, ou quelques petits livres composés à sa louange. Partout, enfin, on découvre dans Annecy qu'un grand homme a passé un jour dans son enceinte, et que le souvenir de ses bienfaits est resté gravé en caractères ineffaçables dans les cœurs des peuples.

A côté de saint François de Sales, on voit briller, dans Annecy, une autre figure, bien chère aussi au cœur de ses habitants : c'est celle de cette femme vénérable qu'il rencontra chemin faisant dans son pèlerinage, de la bienheureuse Jeanne Françoise de Chantal, cette âme si forte et si douce, qu'il se plut à former à l'image de la sienne, et qui réfléchit comme un miroir fidèle toutes les vertus de son saint directeur. Son tombeau en marbre se voit aussi dans la jolie chapelle de la Visitation, non loin de celui du saint évêque de Genève. Dans une autre église de la ville d'Annecy, j'ai vu, enchâssé dans une niche et soigneusement gardé sous verre, un coussin de velours, sur lequel on lit ces mots : « Coussin sur lequel la tête de

sainte Chantal a reposé dans cette église depuis le 29 mai 1806 jusqu'au 26 août 1826. » Oh! qu'il est donc merveilleux et fécond en enseignements utiles le culte que l'Eglise rend à ses saints! Un simple *coussin* est ici proposé à la vénération des fidèles! Et pourquoi un tel honneur? C'est que sur cette couche reposa durant quelques années la tête froide et inanimée d'une femme qui ne fut ni reine ni conquérante, mais qui associa son âme aux pensées, aux œuvres d'un illustre saint. Saint François de Sales, sainte Chantal ne furent point, il est vrai, les derniers en naissance parmi les enfants de la terre; mais eussent-ils été pauvres et les plus infimes du peuple, leur triomphe en serait-il moins beau? Saint Vincent de Paul, fils d'un pâtre des montagnes, n'est-il pas béni, honoré par des millions de chrétiens? Dans une brillante chapelle de l'église de *Sainte-Marie della Vita*, à Bologne, on vénère les restes du bienheureux et obscur *Buonaparte* Ghilisiéri. D'insignes honneurs les environnent, et le peuple vient prier sur ce tombeau, plus fréquenté et non moins populaire que ne l'est dans nos contrées la tombe du conquérant du même nom, dont l'épée victorieuse a parcouru le monde.

XVII

Sainte Theudosie d'Amiens.

Mirabilis Deus in sanctis suis.

Au moment où j'écris les pages qu'on vient de lire, les feuilles publiques nous apportent le récit détaillé d'une fête catholique, merveilleusement belle, célébrée le mercredi 12 octobre 1853, dans la ville d'Amiens. Honneur à la vieille cité picarde ! Elle vient de montrer, par un mémorable exemple, que la piété, la reconnaissance envers les saints sont encore des vertus de notre époque. Dans un siècle froid devant les harmonies religieuses, positif et tout préoccupé d'intérêts matériels, Amiens a présenté à la France, au monde catholique, un de ces spectacles qui consolent la terre et réjouissent le Ciel. Vingt-neuf prélats, cardinaux ou évêques, près de quinze cents prêtres, et cent mille étrangers, étaient là, en ce jour, réunis dans la pieuse cité, saintement avides de contempler l'auguste solennité. Or

quel était l'objet de cette réunion et de cette fête? Le voici :

« Au IIIe siècle de notre ère, un Romain, du nom d'*Aurélius Optatus*, chef de légion ou magistrat envoyé par le sénat romain, s'était épris d'amour pour une de ces blanches filles du Nord, aux éclatantes couleurs et aux cheveux blonds, que Tacite avait fait admirer à Rome à cause de leur sévère chasteté [1]. Son nom était celui du dieu du Nord, le terrible *Teuth* ou Theutatès, que les Romains avaient gracieusement terminé en celui de *Theudosie*. Qui était-elle? comment se fit-elle chrétienne? On ne le sait. Mais son mari lui rend le témoignage qu'elle était la *plus douce, l'incomparable, la plus innocente des femmes*. D'Amiens, Aurélius fut appelé à Rome, et là Teudosie reçut la couronne du martyre. Son époux l'enferma dans la tombe avec le témoignage que nous venons de transcrire, et en souvenir de sa patrie il ajouta qu'elle était *née à Amiens*.

» Cachée pendant quinze siècles dans la terre sainte des catacombes, elle vient d'être révélée aux vivants par une secrète prédestination de Dieu. Mgr de Salinis, évêque d'Amiens, apprenant la résurrection mortelle de cette brebis précieuse exilée hors de son diocèse, a voulu la faire rentrer dans sa patrie. Le Saint-Père, le bienheureux Pie IX, a accédé à cette juste réclamation. C'est le 12 octobre que la fille du Nord, *Theudosie*, rentrait dans sa ville natale.

» Et tout le peuple d'Amiens, revêtant ses habits de fête et, avec des fleurs, des chants et des acclamations, allait la recevoir.

» C'est pour cela que pasteurs et fidèles, prêtres et laïques,

[1] *De Mor. German.* XIX.

magistrats et guerriers, étaient assemblés et se réjouissaient ensemble.

» Et ce n'est pas assez.

» Des quatre parties du monde : de *Babylone*, qui, comme Theudosie, semble secouer son linceul et reprendre sa place au soleil ; de *Siam*, qui, en ce moment, confie ses enfants indiens à l'éducation de nos sœurs de charité; d'*Otaïti*, qui se dépouille de ses mœurs sauvages et reçoit le Dieu et la doctrine historique que Rome seule enseigne ; de l'*Irlande*, toujours ferme dans sa foi, toujours la verte émeraude de l'Eglise catholique; de l'*Angleterre*, qui recommence la suite interrompue de ses grands évêques et de ses saints ; de la *Belgique*, qui offre au monde le spectacle d'une foi si vive et d'une lutte si persévérante.... de toutes ces Eglises étrangères étaient arrivés des évêques pour la réception de la martyre amiennoise.

» Ce n'est pas tout encore. Les Eglises affligées de *Bogota* et de *Suisse* y étaient présentes dans la personne de leurs évêques exilés, comme pour prouver la réalité des persécutions aveugles, injustes et incompréhensibles des césars absolus du IIIe siècle, par la preuve vivante des persécutions aveugles, injustes et incompréhensibles des ces césars démocratiques du XIXe siècle.

» Tous ces prélats étaient venus se joindre aux cardinaux, archevêques et évêques de la Fille aînée de l'Eglise, l'Eglise de France.

» Le pontife des chrétiens lui-même, le docteur de l'Eglise universelle, y assistait en quelque sorte dans la personne de Son Excellence Mgr Vecchiotti, son représentant à Paris.... [1] »

[1] *Annal. de philosoph. chrét.* — Octobre 1853.
Ce cahier curieux est consacré tout entier à l'*historique de la découverte des reliques de sainte Theudosie, et de sa translation à Amiens, sa patrie.*

Et maintenant redirons-nous à notre tour les détails de cette merveilleuse fête ? peindrons-nous cette magnifique procession vers la vieille cathédrale gothique d'Amiens, où trente prélats, suivis du plus pompeux cortége, et à travers les flots pressés de tout un peuple, vinrent rapporter le précieux trésor que Rome avait restitué à sa ville natale ? Non, tel n'est point notre dessein. Aussi bien craindrions-nous d'affaiblir, par nos paroles, l'impression d'un si ravissant spectacle.... Laissons donc à ceux qui en furent les heureux témoins, le soin et l'honneur de le retracer. Pour nous, amenés par le cours de nos récits à quelques études sur les saints et sur les hommages que l'Eglise leur rend, nous voulons seulement saluer de loin, à l'autre bout de la France, la nouvelle sainte qui, après quinze siècles, rentre dans sa patrie, et applaudir aussi à son triomphe. Là doit se borner, en ce moment, notre tâche, avec cette prière :

O Theudosie, sainte femme gauloise, restée si longtemps inconnue, oubliée dans les catacombes de Rome, non, ce ne sera pas en vain que vous serez revenue sur vos rives natales ! J'en ai pour garants ces honneurs tardifs, mais si sincères, si touchants, rendus aujourd'hui à votre douce et glorieuse mémoire. Associée désormais dans nos prières, dans nos vœux, à Geneviève, à Clotilde, à Radegonde et aux autres patronnes de notre pays, pourriez-vous ne point vous associer aussi aux bienfaits qu'elles répandent sur lui ? Chrétiens et Français, réjouissons-nous donc ! sous le ciel trop souvent nébuleux de notre patrie, une nouvelle étoile vient de luire, messagère sans doute de jours de calme et de sérénité !

XVIII

Pensons au Ciel.

1er novembre.

Les cloches sonnant à toute volée appellent les fidèles à une solennité sainte. Réjouissons-nous, Chrétiens ! L'Eglise notre mère, entr'ouvrant aujourd'hui un coin du voile qui cache la céleste Jérusalem, montre à tous ses enfants les saints de tous les temps, de tous les pays, de tous les âges, de toutes les conditions. Quelle multitude innombrable ! Quel magnifique cortége entoure le trône du divin Agneau ! Pourquoi cette solennité joyeuse et ces chants d'allégresse ? Quelle est, dans cette belle fête de la *Toussaint*, la pensée de l'Eglise ? Etudions un instant ce qu'elle nous enseigne, en prêtant l'oreille à sa voix maternelle, qui est toujours celle de la miséricorde et de l'amour.

Un grand nombre de saints ont leur fête spéciale. Mais que d'autres, en bien plus grand nombre encore, sont inconnus, ignorés du monde, et connus de Dieu seul ! L'Eglise

a voulu célébrer aussi leur triomphe. Voilà donc qu'aujourd'hui elle contemple dans le ciel *cette grande foule que personne ne pourrait compter*, comme dit l'apôtre bien-aimé, *de toutes les nations, tribus, peuples et langues, se tenant devant le trône et en présence de l'Agneau, avec des robes blanches et des palmes dans les mains*[1]. Elle chante l'insigne victoire de chacun de ces élus, et leur paie à tous un juste tribut d'hommage et de vénération.

Sur nous, fidèles, l'Eglise abaisse ensuite ses regards maternels. Elle dit à chacun de nous, dans un amoureux et tendre langage : Voyez, mon fils, ces éclatantes couronnes. Elles sont le prix des efforts de vos compagnons qui vous ont précédé dans la vie. Beaucoup d'entre eux ont partagé vos travaux, vos prières, vos fatigues; beaucoup ont vécu dans la même sphère d'action que vous-même. Un grand nombre peut-être a vaincu des obstacles bien plus insurmontables que les vôtres. Ah, courage donc ! *Pourquoi*, mon fils, *ne feriez-vous pas ce qu'ont fait ceux-ci et ceux-là ?* compagnon de leurs travaux, ne voulez-vous pas l'être aussi de leur bonheur et de leur gloire ?

Je connais un vénérable religieux qui termine toujours son entretien avec ses visiteurs par ce salut gracieux : « Allons, mon enfant, courage, nous irons au paradis. » Tel est aussi le langage que tient l'Eglise à chacun de nous dans cette auguste solennité. Courage, nous dit-elle, voilà le ciel, voilà votre couronne qui vous attend. Encore quelques jours, et nous serons au paradis !

Pensons au ciel. Eh quoi ! devrait-il être si nécessaire qu'un jour dans l'année la voix de notre mère nous fît cette

[1] APOC. VII.

douce et aimable invitation ? tous les jours de notre vie ne devraient-ils pas s'écouler dans la pensée presque constante de ce fortuné séjour qui sera notre héritage? Qu'a donc de triste cette pensée?.... Le pauvre exilé qui rêve de sa patrie absente où il doit revenir un jour, chante, pour s'égayer, des airs de son pays; il célèbre le bonheur du retour, les joies du foyer paternel. Irez-vous donc lui dire : « Mon ami, ces airs sont tristes, chantez plutôt les charmes de cette demeure étrangère.... » Ah ! le pauvre exilé ne vous comprendra pas, il poursuivra le chant de sa montagne, et s'il semble s'attrister et pleurer, ce seront des larmes d'attendrissement et de joie qu'il versera. On a vu de jeunes soldats au service étranger, en écoutant un *ranz des vaches* ou quelque chanson de leur pays lointain, tomber presque en défaillance, dans l'excès de leur joie, comme une heureuse mère qui, après des années d'absence, retrouve dans ses bras son bien-aimé fils.

Pensons au ciel, et, comme disait saint Bernard, *si le travail nous effraie, que la récompense nous anime* [1]. Mais les enfants du siècle, l'œil toujours tourné vers la terre, ne veulent point y penser. Comme ces esclaves infortunés que Rome païenne condamnait aux mines, et qui, loin du soleil, cachés dans les entrailles de la terre, arrachaient l'or enfoui dans son sein, la plupart des hommes, se condamnant volontairement à un labeur analogue, voient s'écouler leurs pénibles et sombres jours loin du brillant soleil de l'espérance. Et pourtant elle est belle cette espérance; et l'un des plus étranges mystères de la vie humaine est cette insouciance inouie qui la méprise et la dédaigne. Quoi

[1] Si labor terret, merces invitet.

donc ! posséder la plénitude de l'être, de la connaissance, de l'amour, contempler d'une claire vue l'essence divine, être inondé des torrents des plus pures délices, être heureux du bonheur de Dieu même, et jouir éternellement de ce bonheur sans mesure, dans la belle compagnie de Marie, des anges et des saints, ô chrétiens, quel avenir ! quelle espérance ! Comment notre âme si avide, si haletante, si insatiable, peut-elle ne point sentir le prix d'une si merveilleuse félicité !

Pensons au ciel. Non, cette pensée, encore une fois, ne saurait nous attrister. C'est l'arc radieux du firmament qui réjouit la vue après l'orage ; c'est la source limpide qui désaltère le pèlerin dans un aride désert, c'est le rayon de miel qui nourrit le voyageur épuisé de fatigue. Le ciel ! mais savez-vous que c'est la patrie des amis de Dieu, où ce Dieu libéral, magnifique, a déployé tous les trésors de sa puissance et de son amour. Dans combien d'œuvres ne brillent pas sa grandeur et sa magnificence ! Tout l'univers est rempli de ses merveilles. « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce ses œuvres [1]. » Sur la terre, sa main a répandu d'innombrables trésors, tous appropriés au service de l'homme. Et cependant la terre est un lieu d'exil et la prison de l'homme prévaricateur ; le ciel est la véritable patrie promise à l'espérance du juste. Le ciel est le royaume des anges et des élus, le trône même de Dieu. « C'est là seulement que Dieu est magnifique [2], » comme dit l'Ecriture.... O mon Dieu ! s'écriait dans son ravissement le prophète royal, « je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra. »

Une pieuse dame contait un jour ses peines au vénérable

[1] Ps. XVIII. [2] Ibi solummodo magnificus.

religieux dont je parlais plus haut; elle se plaignait d'être triste et sans courage : « Et pourquoi vous attrister, ma chère dame? lui dit le bon père, vous ne savez donc pas que ce soir même vous pouvez être en paradis. » — Cette pensée calma la pauvre dame et lui donna des forces pour supporter les épreuves qui effrayaient sa faiblesse.

Pensons au ciel, et contemplons le bonheur qui nous y attend. Ah! sans doute, nous ne pouvons avoir ici-bas qu'une idée très-imparfaite de ce bonheur futur. Mais cependant nous l'entrevoyons assez dans l'infirmité de notre nature, pour apprécier sa valeur infinie. Nous concevons très-clairement que l'homme possédant trois facultés éminentes, celles de *connaître*, d'*aimer* et d'*agir*, ces facultés sont perfectibles à l'indéfini, et que de leur perfection doit jaillir pour l'âme, dans le ciel, une source incommensurable de félicité. « Si la souveraine Bonté s'est plu à parer si richement la première demeure de l'homme, dit le savant et religieux Bonnet, si elle y a répandu d'aussi grandes beautés, prodigué tant de douceurs, accumulé tant de biens; si toutes les parties de la nature conspirent ici-bas à fournir à l'homme des sources intarissables de plaisirs; que dis-je? si cette bonté ineffable enveloppe et serre l'homme de toutes parts ici-bas, quel ne sera point le bonheur dont elle le comblera dans la Jérusalem d'en haut! quelles ne seront point les beautés, la richesse et la variété du magnifique spectacle qui s'offrira à ses regards, dans la maison de Dieu, dans cet autre univers, qui enceint tous les orbes planétaires, et où l'*Etre existant par soi* donne aux hiérarchies célestes les signes les plus augustes de sa présence adorable!

» Ce sera dans ces demeures éternelles, au sein de

la lumière, de la perfection et du bonheur, que nous lirons l'histoire générale et particulière de la Providence. Initiés alors, jusqu'à un certain point, dans les mystères profonds de son gouvernement, de ses lois, de ses dispensations, nous verrons avec admiration les raisons secrètes de tant d'événements généraux et particuliers qui nous étonnent, nous confondent, et nous jettent dans des doutes que la philosophie ne dissipe pas toujours, mais sur lesquels la religion nous rassure toujours. Nous méditerons sans cesse ce grand livre des destinées des mondes. Nous nous arrêterons surtout à la page qui concerne celles de notre petite *planète*, si chère à notre cœur, le berceau de notre enfance et le premier monument des complaisances paternelles du Créateur à l'égard de l'homme. Nous n'y découvrirons point sans surprise les différentes révolutions que ce petit globe a subies avant de revêtir sa forme actuelle, et nous y suivrons à l'œil celles qu'il est appelé à subir dans la durée des siècles. Mais ce qui épuisera notre admiration et notre reconnaissance, ce seront les merveilles de cette grande *rédemption*, qui renferme encore tant de choses au-dessus de notre faible portée, qui ont été l'objet de l'exacte recherche et de la profonde méditation des prophètes, et dans lesquelles les anges désirent de voir jusqu'au fond. Un mot de cette page nous tracera aussi notre propre histoire, et nous expliquera le *pourquoi* et le *comment* de ces calamités, de ces épreuves, de ces privations qui exercent souvent ici-bas la patience du juste, épurent son âme, rehaussent ses vertus, ébranlent et terrassent les faibles. Parvenus à ce degré si supérieur de connaissances, l'origine du mal physique et du mal moral ne nous em-

barrassera plus; nous les envisagerons distinctement dans leurs sources et dans leurs effets les plus éloignés; et nous reconnaîtrons avec évidence que *tout ce que Dieu avait fait était bon* Nous n'observons sur la terre que des *effets ;* nous ne les observons même que d'une manière très-superficielle; toutes les causes nous sont voilées : alors nous verrons les *effets* dans leurs *causes*, les *conséquences* dans leurs *principes*, l'histoire des *individus* dans celle de *l'espèce*, l'histoire de *l'espèce* dans l'histoire du *globe*, cette dernière dans celle des *mondes*, etc. Présentement nous ne voyons les choses que confusément et comme par un verre obscur; mais alors nous verrons face à face, et nous connaîtrons, en quelque sorte, comme nous avons été connus. Enfin, parce que nous aurons des connaissances incomparablement plus complètes et plus distinctes de *l'ouvrage*, nous en acquerrons aussi de beaucoup plus profondes des perfections de *l'Ouvrier*. Et combien cette science, la plus sublime, la plus vaste, la plus désirable de toutes, ou plutôt la *seule science*, se perfectionnera-t-elle sans cesse par un commerce plus intime avec la *Source éternelle* de toute perfection ! Je n'exprime point assez, je ne fais que bégayer; les termes me manquent; je voudrais emprunter la langue des anges : s'il était possible qu'une intelligence finie épuisât jamais *l'univers*, elle puiserait encore d'éternité en éternité, dans la contemplation de son Auteur de nouveaux trésors de vérités, et après mille myriades de siècles consumés dans cette méditation, elle n'aurait qu'effleuré cette science, dont la plus élevée des intelligences ne possède peut-être que les premiers rudiments [1].... »

[1] Ch. Bonnet, *Palingénésie philosophique*. part. XXII.

Il y a dans les *Confessions de saint Augustin*, une scène touchante, solennelle, qui pourrait fournir à l'artiste chrétien le sujet d'un gracieux et sublime tableau. Nous laisserons parler le fils de Monique : — « Peu de jours avant sa mort.... il arriva qu'à Ostie où nous étions en repos, hors du tumulte du monde, après les fatigues d'un grand voyage, n'ayant qu'à nous préparer à nous embarquer, nous nous trouvâmes seuls, elle et moi, appuyés sur une fenêtre qui regardait sur le jardin de la maison où nous étions logés, nous entretenant tous deux avec une merveilleuse douceur, et portant toutes nos pensées et affections vers ce qui était devant nous, dans un entier oubli de tout ce que nous avions laissé derrière.

» Nous cherchions donc entre nous, à la faveur des lumières de la vérité éternelle,... ce que sera cette vie bienheureuse qui doit être le partage des saints durant toute l'éternité. Nous savions bien que c'est ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, et ce que le cœur de l'homme n'a point senti ; mais nous ne laissions pas de présenter encore la bouche de notre cœur au courant des eaux célestes de la fontaine de vie qui se trouve en vous, afin qu'en étant abreuvés autant que notre capacité le comportait, nous puissions porter nos pensées assez haut pour comprendre en quelque sorte une chose si élevée....

» ..... Dans le temps que nous parlions de cette vie, qui n'est autre que la Sagesse éternelle, et que le mouvement de nos affections nous portait tout entiers vers elle, un soudain transport de nos cœurs nous fit arriver jusqu'au point de l'entrevoir et de la goûter en quelque sorte ; et la vue de ce grand objet nous fit soupirer d'amour et de douleur de n'être pas encore en état d'en jouir pleinement....

» .... Vous savez, ô mon Dieu, que ce même jour, pendant que nous parlions de la sorte, et que ce que nous disions nous donnait plus de mépris que jamais pour le monde et pour tous ses plaisirs, elle me dit : « Pour moi, mon fils, je ne vois plus rien dans la vie dont je puisse être touchée : qu'y ferais-je davantage ? et pourquoi y suis-je désormais qu'il ne me reste plus rien à désirer ? La seule chose qui me faisait souhaiter de vivre, c'était l'envie que j'avais de vous voir chrétien et enfant de l'Eglise catholique avant de mourir. Dieu a rempli sur ce point mes désirs, et avec surabondance, puisque je vous vois même entièrement dévoué à son service, et méprisant pour l'amour de lui tout ce que vous auriez pu prétendre d'heureux et d'agréable dans le monde. Que fais-je donc ici davantage [1] ? »

A quelques jours de là, Dieu avait exaucé le vœu de l'heureuse mère d'Augustin, et elle contemplait face à face cette *Sagesse éternelle* dont elle venait avec son fils d'entrevoir quelques faibles rayons. Si, comme la pieuse Monique, nous ne pouvons dire encore « Que fais-je ici davantage ? » et soupirer après la fin de notre course, du moins contemplons quelquefois, comme elle, les trésors de l'éternelle Sagesse, *pensons au ciel*, pour apprécier à leur juste valeur les biens, les plaisirs de la terre, et pour reprendre force et courage, afin de conquérir la riche couronne qui nous y attend.

[1] Conf. x.

XIX

Priez pour nous.

2 novembre 185....

Lorsqu'un parent, un ami qui vous est cher se sépare de vous, et qu'il vous dit, en vous embrassant ou en vous pressant la main, *Adieu*, ne m'oubliez pas et *priez pour moi*, cette dernière parole n'est-elle pas sacrée pour vous ? ne croiriez-vous pas faillir à l'honneur, à l'amitié, si vous ne teniez nul compte de cette suprême recommandation d'une bouche bien-aimée ?

D'autres voix nous tiennent aujourd'hui le même langage... Mais d'abord admirons ici encore la charité tendre de l'Eglise notre mère. Elle vient d'ouvrir à nos regards les portes du bienheureux séjour, et en nous montrant les saints de tous les âges, de toutes les conditions, qui peuplent la céleste Jérusalem, elle nous a invités à marcher à leur suite, afin qu'en imitant leurs vertus, nous partagions un jour leur félicité et leur gloire. Mais les concerts du ciel, les chants

de triomphe des élus n'étouffent point aux oreilles de cette mère les gémissements d'autres enfants qui lui sont chers et qui implorent son secours. Oh ! non ; voyez-la, avant même la fin de cette belle journée où nos âmes ont ressenti comme un avant-goût des joies du paradis, se hâter de dépouiller les blancs et pompeux ornements qui décorent les autels. Elle les revêt d'ornements de deuil ; des chants lugubres et plaintifs succèdent tout à coup aux chants de gloire et d'allégresse. Les pieux fidèles qui vivaient dans le ciel sont presque tentés de se plaindre de cet étrange empressement... Et puis, le lendemain tout entier est consacré à cette *fête des âmes*. Et non-seulement le lendemain, mais c'est quelquefois une octave solennelle qui voit se prolonger ce pieux souvenir des morts. L'Eglise *militante* tend ainsi une main amie, secourable, à l'Eglise *souffrante*. Nous verrons bientôt qu'ici encore on découvre une de ces sources fécondes d'harmonies et de bienfaits réciproques dont le génie tendre du christianisme possède seul le secret.

Je reviens à vous, maintenant, pour vous prier d'écouter avec l'Eglise ce langage, qui sort aujourd'hui de la tombe : *Priez pour nous*. Qui vous parle donc ainsi à travers les fentes du sépulcre ? Sont-ce des étrangers, des ennemis ? Non : ce sont également vos amis, vos frères, ceux que vous avez aimés le plus. C'est un père, une mère, qui se sont dévoués pour vous. C'est un époux, un fils, pour lequel vous avez tout sacrifié vous-même. Ils sont là, retenus dans le lieu de l'expiation, haletants d'un désir violent de posséder Dieu, dont la privation fait leur plus grand supplice. Vous pouvez facilement l'abréger, ce supplice, et hâter le moment de leur bonheur. Et vous seriez insensibles à leurs voix

suppliantes ! Mais où donc est votre cœur ? Il est donc mort aussi, ou plus froid, plus dur que la pierre qui recouvre le corps de votre pauvre ami ? *Oh ! que j'ai mal placé mon amitié !* Tel est le cri sans doute que lui arrache votre oubli. *Ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis*, crie-t-il alors à d'autres compagnons de son voyage ici-bas.... Heureux si parmi eux il trouve enfin des entrailles de frère ! Consolons-nous pourtant. L'Eglise, dans ces jours surtout, prie pour toutes ces pauvres âmes qui semblent délaissées. Il n'en est aucune qui n'ait une large part dans sa prière ; à toutes ces âmes abandonnées de leurs amis, de leurs proches, elle dit, comme autrefois le Seigneur à Israël : « Une mère peut-elle oublier son enfant ? Eh bien ! quand même elle l'oublierait, pour moi je ne vous oublierai jamais.

Il est des personnes qui ne font jamais aux morts l'aumône d'une prière. Je me demande si ces personnes-là ont un cœur. Dites-moi : si vous voyiez à vos pieds un pauvre mendiant, épuisé de fatigue, vous supplier de lui donner un verre d'eau pour étancher sa soif brûlante, le refuseriez-vous impitoyablement ? Non sans doute. Eh bien ! ce qu'on demande de votre charité, c'est, dans un sens, moins qu'un verre d'eau, c'est une courte prière qui ne coûtera rien. Celui qui vous la demande n'est point un étranger comme ce pauvre mendiant : c'est un parent, un ami, un père, une mère, peut-être un fils bien-aimé.... Et vous resteriez sourds à leur voix !.... et par une courte aspiration vers Dieu, vous n'étancheriez pas cette soif excessive qui les dévore ! — Une illustre sainte, que des lumières spéciales d'en haut avaient éclairée sur ce point de notre croyance, nous représente les âmes détenues dans le lieu des expiations, comme affamées,

en présence d'un *pain délicieux* dont elles apprécient toute la valeur et qui les rassasierait pleinement, mais auquel elles ne peuvent point atteindre [1]. Ah ! si la piété vit encore dans nos cœurs, comment refuser à ces pauvres âmes que nous avons aimées, cette aumône de la prière, qui les aidera à savourer bientôt les délices du pain vivant et immortel dont la pleine possession sera dans les cieux leur gloire et leur félicité ?

Grâce à Dieu, la dévotion envers les morts, dévotion si belle, si touchante, est maintenant en honneur dans notre patrie. La *fête des âmes*, comme on dit justement, est célébrée presque partout avec pompe et solennité. Dans notre capitale, où chez un grand nombre de chrétiens oublieux des pratiques de leur foi, le culte des morts a survécu à tout autre culte, un pieux et consolant spectacle est offert chaque année. Au moment où j'écris ces lignes, les vastes cimetières de Paris sont remplis d'une population immense qui s'éparpille sur les tombes pour y recueillir un souvenir et y répandre une prière avec une larme et quelques fleurs. La piété filiale se croirait coupable si dans ce jour elle était infidèle au pieux rendez-vous. Voyez cette pauvre et jeune fille qui vit de son travail : elle marche à la hâte, une couronne d'immortelles à la main ; elle n'a point balancé à sacrifier une journée pour accomplir son pèlerinage. Elle se dirige vers une modeste tombe, s'agenouille, et à l'humble croix de bois qui la surmonte, elle enlace son offrande, en disant : « O ma mère, si tu es heureuse, prie pour moi. »

Et cependant, *on ne prie pas assez pour les morts*,

[1] Sainte Catherine de Gênes, *Traité du Purgatoire*.

dirons-nous hautement. Cette prière, qui est l'accomplissement d'un grand devoir et la source de beaucoup de grâces, n'est point assez connue, assez générale. Nous sommes loin encore, semble-t-il, de la piété de nos pères, qui se révélait surtout dans ce suprême adieu adressé à la terre par le chrétien près de franchir le seuil du monde futur. Ouvrons les testaments de nos aïeux.... Que de legs pieux, que de fondations *pour le remède, le salut de leur âme* [1], en faveur de ces églises, de ces cloîtres bénis qu'ils choisissaient avec amour pour le lieu de leur sépulture ! On dirait que ces chrétiens du moyen-âge n'étaient préoccupés en mourant que de la pensée d'aplanir devant eux les voies du ciel. Ils descendaient pleins de consolation dans la tombe, lorsqu'ils songeaient que leur corps reposerait à l'ombre de ces voûtes saintes sous lesquelles ils avaient tant de fois prié, et près de ces autels où allait s'immoler pour eux chaque jour la Victime auguste. C'est par ces fondations généreuses qu'on a vu des abbayes pauvres d'abord s'enrichir successivement, devenir opulentes, splendides, et donner enfin naissance à des villages, à des villes entières. On s'est souvent plaint, scandalisé des richesses de nos vieux monastères ; mais a-t-on bien réfléchi quelle en était la source? C'était la piété de nos aïeux envers leur âme, envers l'âme de leurs parents, de leurs amis. Ah! quels que soient les abus qui aient régné dans quelques-uns de ces cloîtres dont les débris gothiques frappent encore nos regards, bénissons-les, bien loin de les maudire. Il s'en est échappé, sur les nuages de l'encens, des supplications pour les âmes de nos pères. Fils bien nés, si nous aimons nos aïeux, comment

[1] Pro remedio, pro salute animæ meæ, etc.

n'aimerions-nous pas aussi ces religieux dont la prière a été le souffle puissant qui a poussé leurs âmes dans les cieux ?

Si la prière pour les morts est éminemment utile, salutaire à nos frères défunts, elle l'est encore à nous-mêmes. Ici je découvre un nouveau champ d'harmonies. On me permettra de m'y arrêter un instant. S'il est dans le cœur de l'homme un pieux sentiment qui lui soit cher, agréable, et qui contribue ici-bas à sa félicité, n'est-ce pas celui de la *reconnaissance* et de *l'amour ?* Aimer d'un amour pur, légitime, les créatures qui nous ont fait du bien ou qui, par quelque endroit, reflètent une image de la souveraine bonté et de l'infinie beauté, leur témoigner de la gratitude et sentir que nous leur faisons du bien à notre tour, n'est-ce pas pour nous un bonheur plus encore qu'un besoin et un devoir? Or ce bonheur cessera-t-il entièrement avec la perte de l'objet aimé? Nullement. La prière renouera aussitôt ce commerce qui nous était cher et que la mort est venue interrompre. Elle perpétuera dans nos cœurs ce sentiment de la reconnaissance et de la dilection qui en faisait le charme. Il continuera ainsi jusqu'au jour où nous irons nous-mêmes rejoindre ce que nous aimons. Introduits par nos prières dans le céleste séjour, ces amis, ces proches prieront pour nous à leur tour et nous obtiendront d'aller partager leur bonheur. C'est là, dans les cieux, que ce même sentiment renaîtra enfin avec une nouvelle force, revêtu cette fois du sceau de l'immortalité.

Que de scènes touchantes, que de tableaux attendrissants ne produit pas ce commerce intime, perpétué jusque par delà la tombe ! J'en esquisserai quelques-uns. Je connais un brave marin, ancien soldat de la vieille garde impériale,

qui, sur sa petite pension de retraite, prélève exactement trois francs chaque année. Devinez pourquoi : C'est pour trois messes de défunts auxquelles il assiste pieusement : l'une pour son père, l'autre pour sa mère, et la dernière..... pour l'empereur Napoléon. Il me semble qu'il y a dans ce trait si simple une série d'actes de vertu bien agréables à Dieu, et je ne doute pas que ce bon marin ne soit pour cette action particulièrement béni du ciel.

Voyez-vous cette pauvre ouvrière qui vivait naguère avec sa mère, dont elle était le cher et unique soutien? Durant plusieurs années, elle a été son ange tutélaire... Mais la pauvre veuve est devenue âgée, infirme. La jeune fille a redoublé de soins et de travaux pour la mieux secourir... Enfin elle lui a dit adieu en pleurant, elle est restée orpheline. Va-t-elle pour cela voir cesser entièrement ce culte filial de reconnaissance et d'amour qui faisait son bonheur et sa joie? Nullement. Elle s'impose les privations les plus pénibles, afin de pouvoir de temps à autre, du prix de quelques journées de son travail, faire offrir le saint sacrifice pour l'âme de sa vieille mère. Elle vient dans l'église, dès l'aube du jour, s'approche pieusement de la table sainte, et dans ce moment où un Dieu habite dans son cœur, elle le conjure d'ouvrir les cieux à cette mère chérie qui était tout son bien ici-bas.... Et la jeune fille s'en retourne consolée... Et peu de jours après, l'ouvrage, avec des secours inattendus, arrive en abondance à celle qui craignait d'en manquer. Elle ignore d'où lui viennent de tels appuis... Un jour, enfin, la pauvre fille, levant les yeux au ciel, « O ma mère! dit-elle, serait-ce donc vous qui venez ainsi au secours de votre fille?.... »

La joie sereine que ressentit dans son cœur la pauvre ouvrière en prononçant ces mots, ne lui permit point de douter de son bonheur. Les rôles étaient changés... L'ange de la vieille mère recevait à son tour ici-bas les effets de la protection d'une sainte des cieux.

Ce tableau n'est point imaginaire, nous en avons connu la douce réalité... Voici une autre scène, qui n'est pas moins réelle et touchante, bien que retracée ici vaguement d'après un simple souvenir.

C'était sur la plage africaine conquise par nos armées, et le jour anniversaire d'un héroïque fait d'armes où la victoire avait coûté cher à nos braves soldats. Beaucoup d'entre eux avaient péri, comme autrefois Turenne, *ensevelis dans leur triomphe*. Leurs compagnons avaient voulu dans ce jour, triste et glorieux tout à la fois, leur offrir le tribut d'un pieux souvenir. La reconnaissance et l'amitié fraternelle s'allient merveilleusement à la bravoure. Mais quel est cet hommage qu'on va rendre à de valeureux trépassés? C'est un service funèbre célébré avec pompe sur le théâtre de leur vaillance et de leur mort.

Les frères d'armes de ces braves se sont tous mis à l'œuvre. Quelques troncs d'arbres renversés, des branches de laurier entrelacées, de la mousse, des guirlandes et des fleurs ont servi à façonner un autel rustique. Une forêt de drapeaux et des armes en faisceaux en sont la décoration guerrière. C'est là, sous un dôme de verdure et d'étendards noircis par les balles, que va s'immoler la Victime auguste offerte en ce jour pour le salut d'héroïques soldats. Le saint sacrifice commence et se poursuit au milieu du profond recueillement de plusieurs centaines

de braves, rangés autour de cette chapelle improvisée, et priant en silence pour le repos de l'âme de leurs chers compagnons... Au moment solennel où se consomme l'immolation d'un Dieu, l'air retentit des roulements lugubres des tambours, mêlés aux chants pieux de quelques voix sonores; tous les braves tombent à genoux, et lèvent leurs yeux au ciel comme pour suivre les traces de leurs frères que leur prière y introduit peut-être en ce moment. Bientôt le silence se rétablit dans le désert africain, et l'on n'entend plus que la parole d'un prêtre vénérable... Dans une allocution chaleureuse il montre aux bataillons pressés qui l'entourent, combien la véritable piété s'allie merveilleusement à la bravoure, à l'amour du pays et à toutes les vertus guerrières. Il leur dit d'espérer que leurs prières auront hâté le bonheur de leurs vaillants compagnons; il leur dit enfin d'imiter leur exemple, et de rester toujours fidèles à la religion de leurs mères en servant en même temps que leur prince le *Dieu des armées* qui est aussi le Dieu de paix et de miséricorde. — Or tous les soldats écoutaient attentivement la voix paternelle du bon prêtre et promettaient dans leur cœur fidélité à Dieu aussi bien qu'à leur pays [1].

Qui n'admirerait maintenant les harmonies touchantes du culte des morts se révélant ainsi sous diverses formes, soit dans la mansarde d'une pauvre ouvrière, soit dans un désert d'Afrique, sous un ciel de feu, non loin des lieux peut-

[1] Nous avons lu ce récit il y a quelques années dans les feuilles publiques. Bien qu'on ne rappelle point ici les circonstances de temps, de lieu et d'action, ce récit n'en est pas moins très-véritable. Il n'est pas le seul sans doute dans ce genre que nous offre l'histoire de notre brave armée d'Afrique.

être où saint Augustin pria lui-même pour l'âme de sa mère, la vertueuse Monique?..... Disons donc avec l'Esprit-Saint : « C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts [1]. » Ajoutons encore : C'est pour celui qui prie une source ineffable de consolation, d'espérance et des plus précieux trésors.

[1] Machab.



XX

Un poëte nîmois.

> Je marchais le front haut, comme l'on a toujours marché dans ma pauvre famille. REBOUL.

Je rencontre souvent, sur les boulevards de Nîmes ou dans les vertes allées de la Fontaine, un homme d'un âge mûr, à la démarche lente, à l'air rêveur, à la figure grave et austère, aux épaules larges, un peu voûtées, un homme dont les allures annoncent la simplicité et une sorte d'insouciance. Je salue très-respectueusement ce personnage, bien que je n'aie point l'honneur d'en être connu. Quant à lui, il est connu de la France et de l'Europe entière : c'est le poëte *Jean Reboul.* En le voyant passer, plus d'un étranger se dit sans doute : Quel est ce *bon homme ?* Je me figure que La Fontaine devait être ainsi. Mais quand on approche de plus près, on découvre bientôt dans les traits

de ce *bon homme* les traces du génie poétique ; sa tête, dont les lignes sont nobles et distinguées, porte les rides du travail, surtout au front que vient couronner une abondante chevelure. Un air de bonté et de bienveillance brille dans ses regards expressifs.

Plus d'une fois j'ai été sur le point d'aborder le poëte nîmois. Entraîné par mon admiration, j'aurais désiré même aller lui rendre mon tribut d'hommage dans la modeste demeure de l'ex-boulanger. Mais M. Reboul, m'a-t-on dit, est contrarié de ces hommages, que tout étranger, à son passage à Nîmes, serait jaloux de lui offrir. Sa modestie en souffre. Il aime la solitude ; l'étude est sa compagne chérie : sous ce rapport il serait quelque peu de l'école de ce savant médecin et académicien, dont parle Fontenelle, qui ne fermait sa porte à personne, mais qui disait naïvement : « Ceux qui viennent me voir me font honneur, ceux qui ne viennent pas me font plaisir[1]. »

On a dit justement du poëte Ducis, qu'il montrait en lui

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

Ce simple éloge convient parfaitement à notre poëte nîmois. Tout le monde connaît, admire ce talent noble, pur, élevé, empreint d'une sensibilité exquise. Le chantre du *Dernier Jour*, du *Martyr*, de *Vivia*, et de tant de pièces charmantes, gracieuses, même sublimes, contenues dans les deux recueils qu'il a publiés, est doué au plus haut degré de toutes les qualités qui constituent le véritable poëte. Nous ne les rappellerons point ici, chacun a pu les apprécier en parcourant ses œuvres. Nous dirons cependant

[1] *Eloge de Morin*, par Fontenelle.

quelques mots de l'une de ces qualités, qui nous charme principalement, et par laquelle M. Reboul mérite des éloges dont bien peu de poëtes, et des plus grands, se sont montrés et se montrent dignes de nos jours.

Je veux parler de cette virilité et de cette chasteté d'expression qui, dans les œuvres de Reboul, sont toujours au service des plus belles, des plus nobles pensées. Sous ce rapport essentiel, nous ne craindrons pas, au risque de paraître étrange peut-être, de mettre le poëte de Nîmes au-dessus même de l'illustre poëte de Mâcon. Nous ne parlons point ici seulement de l'auteur mal inspiré de *Jocelyn* et de la *Chute d'un ange,* mais encore du chantre même des *Méditations* et des *Harmonies.* Ah ! sans doute la gloire poétique de M. de Lamartine est éclatante et belle. Celle-là du moins, à défaut d'autres gloires, ne lui est point contestée et lui restera toujours. La poésie a repris par lui une partie de l'empire qu'elle avait exercé dans les temps primitifs. On trouve chez lui, exprimées en de beaux vers, d'énergiques vérités qui agrandissent l'âme et la rapprochent de sa céleste origine. Que de grandeur, que de sublimité dans ses *Méditations* sur *l'Homme*, *l'Immortalité*, *la Prière*, *Dieu*, *la Poésie sacrée*, *Bonaparte*, *le Crucifix*, etc. Mais trop souvent les œuvres de l'illustre poëte portent dans l'expression l'empreinte d'une certaine mollesse qui tendrait plutôt à engourdir l'âme qu'à la rendre forte et vigoureuse ; trop souvent des images sensuelles, peu chastes s'offrent à nos regards, il fait parfois un étrange mélange du profane et du sacré. M. de Lamartine, alors même qu'il pense en chrétien, fait souvent, ce nous semble, comme ces artistes païens de la Grèce ou

de Rome, trop imités de nos jours, qui, dans leurs statues de dieux ou de déesses, s'attachaient principalement à faire ressortir la beauté des formes, sans trop songer à voiler ce qui doit être dérobé aux regards.

Il n'en est point ainsi du poëte de Nîmes. Chez lui l'expression est, comme la pensée, toujours noble, pure, chrétienne, chaste. Sa poésie n'y perd rien en grâce, en élégance ; elle y gagne, au contraire, une certaine force que trop souvent la mollesse et la sensualité enlèvent à son illustre rival. A l'apparition des *Méditations* et des *Harmonies*, la France battit des mains, et, dans son enthousiasme, elle salua Lamartine comme le *poëte spiritualiste et chrétien.* Loin de nous la pensée de lui enlever cette gloire ; mais nous la revendiquons aussi pour notre illustre et pieux compatriote, qui nous semble mieux la mériter encore.

Le beau talent de Reboul est rehaussé par le caractère le plus honorable. En ces temps de révolutions, où le revirement des croyances, des opinions, est si fort à l'ordre du jour, il a donné le noble et rare exemple d'un homme qui, fidèle à toutes ses convictions, demeure indépendant et ferme dans sa foi religieuse et politique. Reboul est un catholique sincère, pratiquant sa religion sans ostentation comme sans basse crainte. Il a figuré à l'Assemblée constituante de 1848, où il a fait tout le bien qu'il pouvait raisonnablement y faire. Revenu avec joie dans sa chère ville natale, il y passe tranquillement ses jours, partagé entre l'étude, la poésie, la société de quelques amis et le bien que son âme, belle et bonne, cherche l'occasion d'accomplir.

On nous saurait mauvais gré de nous séparer d'un tel poëte sans donner quelques échantillons de ses vers. Voici

donc l'une de ses premières élégies, qui n'est pas la fleur la moins précieuse de son gracieux herbier :

A UNE MÈRE

SUR LA MORT DE SON ENFANT

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi :
Viens, nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi.

Là, jamais entière allégresse ;
L'âme y souffre de ses plaisirs ;
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes ;
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

Eh ! quoi ! les chagrins, les alarmes
Viendraient troubler ce front si pur,
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur ?

Non, non ; dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler ;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements ;
Qu'on regarde ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments !

Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau.
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau ! »

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles.
— Pauvre mère, ton fils est mort !....

Le poëme élégiaque du *Dernier Jour*, peu neuf quant au fond et empreint de quelques défauts, offre néanmoins des beautés partiell s du premier ordre. On y trouve des peintures originales, des images hardies, des traits saillants et quelques conceptions saisissantes. C'est une touchante idée, par exemple, une idée tendrement chrétienne, que de nous montrer tout en deuil cette mère qui n'aura qu'une incomp ète félicité si, au sortir des flammes expiatoires, elle n'emmène avec elle son bien-aimé enfant. Entendez-la s'écrier :

« Le Ciel enfin m'est favorable,
Et voici mon jour triomphant.
Mais, quoi ! de ce lieu misérable
Sortirai-je sans mon enfant ?

Il faut qu'aussi tu lui pardonnes,
Jésus dont la bonté m'a lui,
Car le bonheur que tu me donnes
Serait-il un bonheur sans lui ?

S'il n'est pas, selon ta justice,
Digne encor du souverain bien,
Afin que son tourment finisse
Je recommencerai le mien.

Dans cette région de flamme,
Ton Evangile nous instruit,
Que, par les souffrances d'une âme,
On peut sauver celle d'autrui.

Toi dont l'affliction amère
Se courbe aux pieds du crucifix,
Vierge qui vois comme une mère
Ressent les douleurs de son fils !

Hélas ! du mien qui souffre encore
Daigne intercéder le pardon !
Quel est l'affligé qui t'implore
Et qui reste dans l'abandon ? »

Elle dit ; du feu qui le noie
Sort un jeune homme radieux ;
La pauvre mère, ivre de joie,
N'alla pas seule dans les cieux.

Malgré ses beautés de détail, le *Dernier Jour* nous semble pécher par le manque d'un intérêt puissant qui attache le lecteur et ne le laisse pas languir. « Ç'a été un malheur pour le poëte, dit un sage écrivain enlevé récemment aux lettres chrétiennes, de glaner dans un champ moissonné par Dante, sublime ouvrier sous la main duquel tout s'anime d'une double vie, la vie de la réalité et celle de l'idéalisme. Ce n'est pas sans motif, par exemple, que Béatrix le guide et l'éclaire; mais dans le *Dernier Jour*, quel intérêt humain s'attache au céleste conducteur du poëte?... L'idée fondamentale du *Dernier Jour* n'est pas neuve, et

peut-être que si le poëte y eût bien songé, il eût cherché ailleurs un sujet d'inspiration. Se faire l'historien d'un grand jour qui n'aura pas d'historien, repasser par les routes où passa le génie de Dante, élever un frêle monument à côté de cette sublime théologie coulée en bronze, c'est entreprendre une rude tâche. Lorsque le sombre proscrit de Florence écrivait à travers les cités italiques sa *Divine Comédie*, son âme, indépendamment de l'étincelle sacrée, se trouvait dans des conditions qu'il sera difficile au poëte de rencontrer jamais... [1] »

Avec l'auteur de ces lignes, nous pensons donc que Reboul pouvait être plus heureux dans son choix. *Le Martyre de Vivia*, *mystère*, est la peinture pathétique d'un drame chrétien analogue à celui de Polyeucte. On y trouve le génie du grand Corneille... Mais le temps nous manque pour analyser cette belle pièce et montrer par ce nouvel exemple que le champ de l'hagiologie et de la légende chrétienne est tout aussi fécond en grandes et nobles inspirations que le champ tant remué des Grecs et des Romains. Terminons cette courte étude sur le poëte Reboul par la citation d'une nouvelle élégie, qui ne figure point encore dans le recueil de ses poésies, mais qui nous semble mériter d'y tenir une place honorable.

LES LANGES DE L'ENFANT JÉSUS

Auprès de Bethléhem, aux bords de la piscine,
La Vierge vint laver les langes de Jésus.
Or une pauvre femme était là, sa voisine,
Qui lui dit, reprenant ses travaux suspendus :

[1] Collombet, *Etude biographique et littéraire sur J. Reboul.*

« De ce ruisseau, ma sœur, connaissez-vous l'histoire ?
Ce n'était qu'un ravin au temps de la moisson;
Le plus petit oiseau n'y trouvait pas à boire;
Les troupeaux maintenant y plongent leur toison.

Les flots semblent créer des Edens dans leur course
Et sous les feux du jour redoubler de fraîcheur;
On dirait que quelque ange a remué leur source.... »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur !

— Sa vertu bienfaisante en tout se manifeste :
Les arbres qu'il arrose en ont plus de vigueur;
Leurs fruits semblent mûrir dans le jardin céleste.... »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur !

— Et, pour mettre le comble à ces choses étranges,
Mon enfant pâlissait : il reprend sa couleur
Depuis que dans ces eaux je viens laver ses langes... »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur!

— Toute la Galilée en ressent l'allégresse;
Savez-vous d'où nous vient une telle faveur?
Les docteurs de nos lois y perdent leur sagesse. »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur ! »

Elle aurait pu tout dire à la pieuse femme;
Marie à ce prodige avait longtemps rêvé;
Mais le bruit du dehors n'allait pas à son âme,
Et le temps de son Fils n'était pas arrivé.

FIN

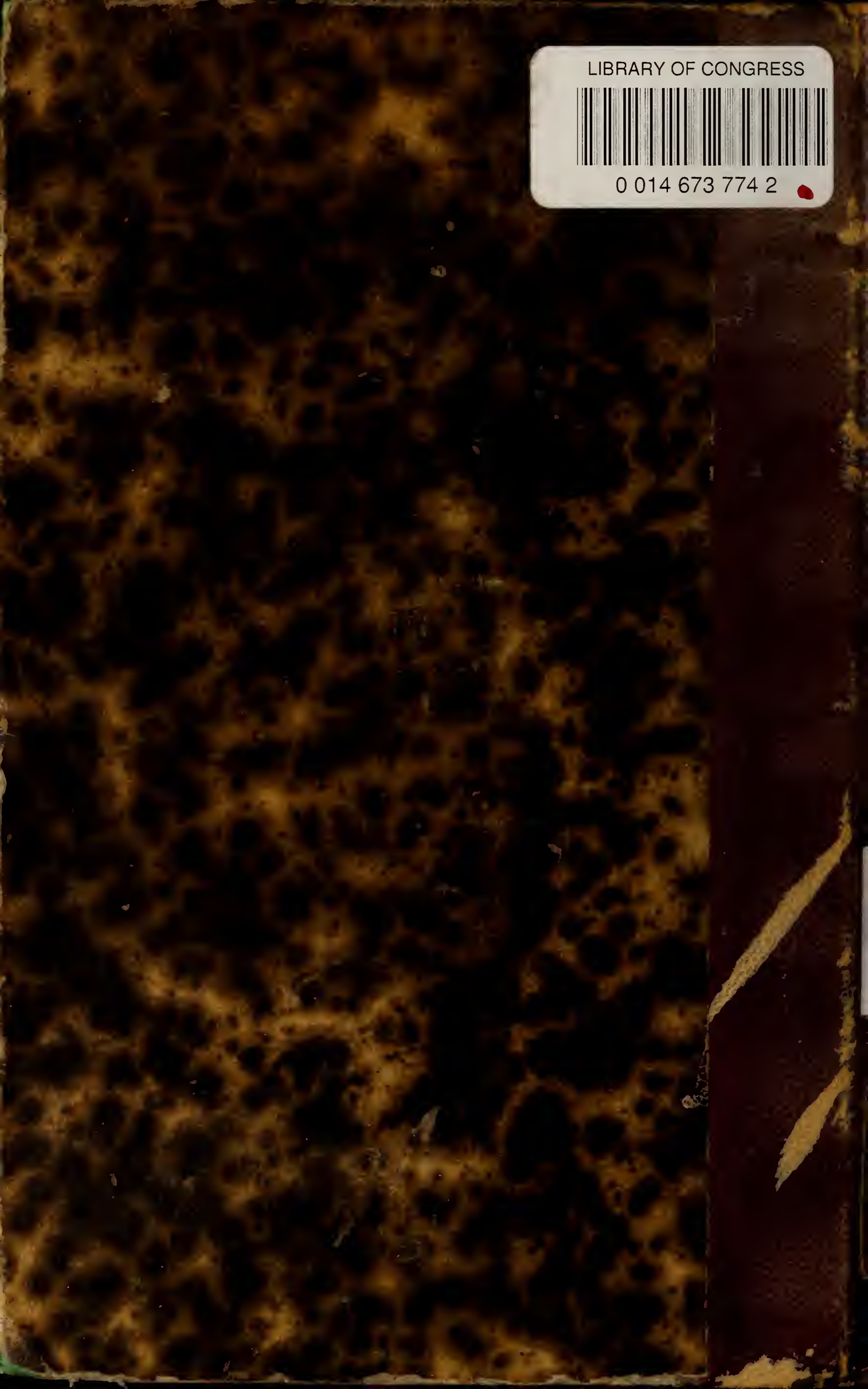
TABLE

FIN DE LA TABLE

— Lille, Typ. L. Lefort. 1860. —


Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Dec. 2005
PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111




LIBRARY OF CONGRESS
0 014 673 774 2